

1885

6e ANNEE

TROISIÈME LIVRAISON

10 MARS

No 63

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

A. QUANTIN
Imprimeur-Éditeur

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an **40** fr. — Province, un an **42** fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

SCRIPTA MANENT

PRUNAIRE. SC. P. AVRIL. DEL.

L'imprimeur-éditeur-gérant : A. Quantin.



1885

6e ANNEE
TROISIÈME LIVRAISON
10 MARS
No 63

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —



PARIS

A. QUANTIN — Imprimeur-Éditeur | Octave UZANNE — Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

SCRIPTA MANENT

PRUNAIRE. SC. — P. AVRIL. DEL.

LE LIVRE

— SIXIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 MARS 1885

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — CONFIDENCES A PROPOS DE MA BIBLIOTHÈQUE, par JULES CLARETIE.
Illustrations dans le texte de NOTOR.

II. — LES AUTOGRAPHES ET ÉDITIONS PRINCEPS DE PIERRE CORNEILLE. — Exposition de la Bibliothèque nationale par HENRI TRIANON.

III. — CHRONIQUE DU LIVRE. — Ventes aux enchères. — Renseignements divers.

Illustrations hors texte. — PORTRAIT A L'EAU-FORTE DE JULES CLARETIE.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Causerie d'un curieux,** par OCTAVE UZANNE.

II. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges.*

III. — **Gazette bibliographique :** *Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

IV. — **Sommaire des publications périodiques françaises :** *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux parus à Paris, d'après la liste des dépôts,* etc.

AVIS

Les abonnements ne sont faits que pour une année.

Paris	40 fr.
Province	42 fr.
Étranger (union postale — première zone)	46 fr.
Étranger (union postale — deuxième zone)	50 fr.
Étranger (hors de l'union)	60 fr.

On s'abonne aux bureaux de la Revue, **7, rue Saint-Benoît, à Paris,** chez tous les Libraires, ou à tous les Bureaux de poste.

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne,** Rédacteur-Directeur littéraire.

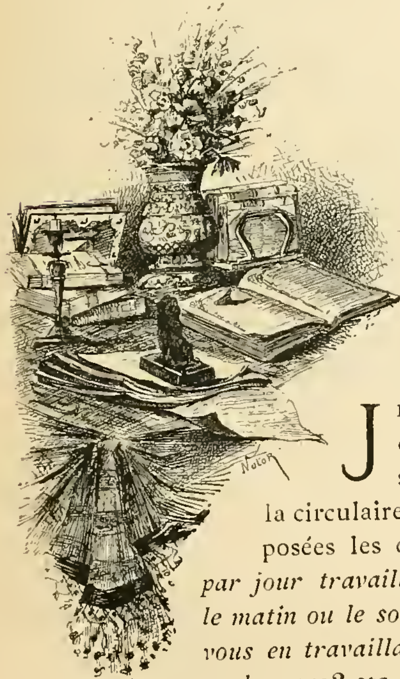
Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Quantin,** éditeur-gérant.

AVIS. — Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent à titre de prime, les 5 années parues, en volumes brochés, au prix total de 150 fr.

CONFIDENCES

A PROPOS

DE MA BIBLIOTHÈQUE



A mon ami Octave Uzanne.

J. C.

I

Je recevais, il y a quelques mois, de ce docteur américain qui prépare un livre sur la *Méthode de travail des écrivains*, la circulaire dont les journaux ont parlé et où sont posées les questions diverses : *Combien d'heures par jour travaillez-vous? Vous mettez-vous à l'œuvre le matin ou le soir? Travaillez-vous la nuit? Fumez-vous en travaillant? Avez-vous recours à un excitant quelconque?* etc., et je me disais qu'aussi bien, l'idée de cet étranger, qui me paraît avant tout un grand collectionneur d'autographes, est évidemment des plus originales et serait même des plus

utiles, si chaque personne interrogée répondait franchement, sans réticences ou sans pose, à ces questions parfois indiscrètes. Quel recueil de documents, en effet, que l'ensemble de confessions pareilles ! La littérature et la physiologie s'y trouveraient également intéressées, et la critique rencontrerait dans les pages d'un tel livre des renseignements précieux, des révélations inattendues, mille et un de ces *petits faits révélateurs* que Stendhal, avec raison, aimait par-dessus tous et notait avant tous les autres.



Mais, pour qu'un tel ouvrage devînt très utile, il faudrait que les réponses aux questions fussent nettes et sans ambages. Le fard, en pareil cas, et le maquillage ne sont pas de mise. Il se faut présenter tel qu'on est, et ne pas chercher à dissimuler ses tics ou ses verrues. « Un portrait n'est vraiment ressemblant, disait Reynolds, que lorsqu'il exagère un peu les défauts, c'est-à-dire le caractère d'une physionomie. » Et, exactement comme je répondrais aux points d'interrogation du docteur américain, je vais, le plus simplement du monde, essayer de remplir les quelques pages que m'a demandées l'érudit rédacteur en chef du *Livre,* mon ami Octave Uzanne, sur mes livres, mon coin de bibliothèque et ma méthode de travail. C'est aussi une manière de répondre, une fois pour toutes, à ceux de mes amis qui me répètent si souvent, — trop souvent : « Je ne sais pas comment vous vous y prenez pour faire tout ce que vous faites. » C'est pourtant bien simple; j'ai beaucoup travaillé, j'aime le travail et je travaille régulièrement, — sans excès, et avec plaisir. Le travail est, pour certains êtres, une des formes de la santé.

Avant d'aller plus loin, je ne sais pas, à vrai dire, s'il est bien prudent de parler de soi et j'ai toujours pensé, avec Pascal, que le *moi* était « incommode aux autres », quoique mon cher Montaigne se soit fait adorer, et pour quelque temps, en parlant de lui-même; mais je suis certain aussi que, lorsque les aveux sont sincères, l'écrivain ou l'artiste n'a rien à perdre à s'expliquer un peu, à se défendre, si l'on veut, devant

le public. Après avoir étudié d'assez près l'*Histoire de la Révolution française*, il m'est resté cette impression très nette qu'aux heures tragiques la plupart des hommes se haïssent, se combattent — et s'égorgent — tout simplement parce qu'ils ne se connaissent pas assez. Et de même dans la vie courante, dans la bataille quotidienne, dans la mêlée littéraire : on s'ignore, on se méconnaît. Des légendes, nées je ne sais où, inventées par je ne sais qui, et colportées et ressassées par tout le monde, courent sur chacun de nous et (on ne peut bien juger que d'après soi), si ce qu'on dit des autres est aussi exact que ce qu'on dit de moi, je dois avertir la plupart des gens qu'ils se trompent du tout au tout dans leurs jugements sur le voisin.

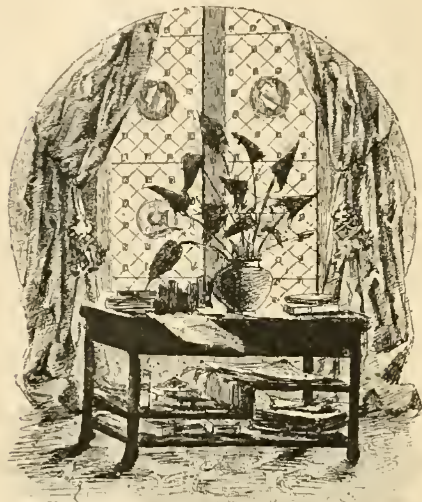
Et, puisqu'aussi bien j'ai accepté de parler de mes livres et que j'ai pris la plume dans l'intention de me confesser, n'ayons point de fausse honte et essayons de nous regarder dans la glace, comme ces peintres à qui l'on demande un portrait d'après eux-mêmes. Très heureux ceux qui peuvent signer de leur propre personne un portrait flatté ! — Je voudrais donner de moi un simple croquis, mais ressemblant, si c'est possible.

Me voici donc devant ma table de travail, avec une grande page toute blanche — ou toute verte, car mes feuillets de *copie* sont verts, et quand on les *distribue* à l'imprimerie du *Temps,* il semble qu'une pluie de petites feuilles soit tombée, d'arbres invisibles, sur les *casses* des compositeurs. Une confession, même à propos de livres, ce n'est pas chose facile. La bibliothèque d'un homme révèle, dit-on, son caractère. *Dis-moi ce que tu lis et je te dirai qui tu es.* L'axiome peut être vrai pour un particulier qui choisit selon ses goûts, pour un amateur qui se compose une bibliothèque comme on composerait un bouquet, pour un bibliophile qui trie, élague, élimine et n'admet dans sa collection que des livres de choix. Mais la vérité n'est plus stricte lorsqu'il s'agit d'un homme de lettres tenu à tout garder après avoir tout lu, et pour qui un vieil almanach déchiré et sans valeur vénale a cependant, s'il contient un renseignement inédit ou une note curieuse, autant de prix qu'un volume de choix habillé par Trautz-Bauzonnet. L'homme de lettres militant ne peut pas être tout à fait un gourmet en fait de livres, et j'en sais qui seraient plutôt atteints



de boulimie, avalant tout, conservant tout, entassant sur des casiers et dans des corridors les vieux journaux et les vieux livres. Berryer avait des bouquins jusques sous son lit.

Hélas! c'est un peu là mon cas, et — circonstance aggravante — à cet appétit de tout avoir ou de goûter à tout, j'ajoute un autre péché, qui est capital : je n'ai pas d'ordre. Et voilà bien — les légendes ! Il est avéré (combien de fois ne l'a-t-on pas imprimé ?) que j'ai chez moi des cartons bien rangés, comme en possédait feu Girardin, où tous les événements et les menus faits, les grands et petits grands hommes sont catalogués, étudiés, classés par dossiers, et si bien, que je n'ai qu'à étendre la main pour tirer une anecdote, un souvenir, un jugement ou une citation du fond de ces catacombes. Ah ! mes cartons !... J'ai fait, en effet, exécuter un meuble spécial, une sorte de cartonnier en poirier noir de style Louis XIII, portant sur chacun de ses cartons une lettre de l'alphabet, et j'avais l'ambition de classer là, par lettres alphabétiques, les autographes curieux ou les documents intéressants que je pouvais posséder. Mais jamais, jamais je n'ai pu trouver les trois ou quatre mois nécessaires au rangement de ces papiers entassés là pêle-mêle, et je ne sais même pas ce qu'il peut y avoir de précieux dans ces limbes. Je ne tire point vanité de ce beau désordre, hélas! je le signale, en passant, pour montrer encore un coup le peu de vérité des légendes.



Il me faut une mémoire assez particulière pour retrouver dans le fond de mon souvenir un fait dont je rencontrerais la preuve — mais après combien de recherches ! — dans le fond de ces tiroirs encombrés de paperasses. Dieu merci, le fait vient se présenter de lui-même, au moment voulu, comme ces numéros ou ces figures qui apparaissent dès qu'on presse le bouton d'ivoire d'une sonnerie électrique.

Il en est de ces cartons comme des heures nombreuses que je passe au travail. « Vous devez travailler douze heures par jour ! » Non, quatre heures à peine, trois heures quelquefois. Le matin, au lever. Jamais le soir. Le soir est pour le théâtre ou la causerie, le matin pour le labeur, l'après-midi pour la lecture, les armes ou la promenade sur les quais ou les boulevards extérieurs. C'est une règle d'hygiène physique et morale, pour l'écrivain, de beaucoup marcher. En étudiant, d'après nature,

Paris partout où il offre un sujet d'enquête sociale, non seulement dans ses séductions, mais dans ses souffrances, à la Salpêtrière, dans les prisons, dans ses bas-fonds et ses coupe-gorges, avec M. Macé pour guide, l'esprit se meuble et le corps se détend : que de types de romans on prend sur le vif en même temps que de la santé! Mais quatre heures régulièrement, en ne comptant pas, bien entendu, les heures de lecture, qui sont des moments de plaisir, même quand le livre est ennuyeux. Et puis, quatre heures de travail quotidien, régulier, c'est beaucoup, au bout d'une année. J'oublie le nom de ce brave homme qui avait composé un ouvrage considérable rien qu'en utilisant chaque jour les trois ou quatre minutes d'attente que mettait sa cuisinière entre l'annonce du dîner et le service du potage. Des miettes du temps qu'il perd, tout homme pourrait vivre. La devise du bonhomme Sébastien Mercier, reprise plus tard par Eugène Pelletan, m'a toujours beaucoup frappé : *Nulla dies sine lineâ.* Pas une journée sans une ligne. C'est une règle et c'est une joie. Quel mot plus vrai que celui de Victor Hugo, cité par Asseline dans son *Victor Hugo intime :* « Peu de travail ennuie; beaucoup de travail amuse! » Je n'ai pas eu un chagrin que le labeur n'ait fait oublier et parfois consolé. Il y a une telle joie à dire ce qu'on pense, à défendre une cause juste, à évoquer une figure du fond de l'histoire, à faire vivre de la vie du roman un caractère étudié dans la vie vivante, à peindre un paysage entrevu, à révéler un livre inédit, à saluer un *ancien* qui meurt, à tendre la main au *nouveau* qui arrive, à faire, sous toutes ses formes, cet entraînant métier d'homme de lettres, le plus beau du monde quand on le pratique en brave garçon, sans haine, sans envie, avec l'amour seul de l'art immortel et de l'éternelle justice!

« Ah! jeune homme, que de *copie* dans votre avenir! » me dit Charles Monselet, le premier soir que je lui fus présenté, moi, imberbe, lui, célèbre, — il y a quelque vingt-trois ans de cela! J'ai beaucoup écrit, en effet, depuis lors; mais plus les travaux sont nombreux, plus peut-être ai-je le droit de déclarer qu'après tout, dans aucun des feuillets que j'ai tracés, je ne trouve un mot, un seul dont je puisse rougir et une parole qui m'ait été dictée par une pensée de jalousie ou de colère. Mon garçonnet, qui va et vient, brûlant des capsules et chassant derrière les fauteuils des tigres imaginaires, tandis que j'écris ces lignes, pourra feuilleter plus tard les bouquins de son père : il aura le droit de dire que celui-là n'était pas un méchant homme, et, s'il y a une volupté dans la joie de se faire craindre peut-être y a-t-il une consolation dans le plaisir de se faire aimer.

II

J'ai deux et même trois cabinets de travail, en comptant celui de ma maisonnette de Viroflay. C'est même assez curieux : il est certains travaux que je ne pourrais entreprendre que dans tel tout petit bureau



CABINET DE TRAVAIL DE JULES CLARETIE

(A VIROFLAY).

encombré de livres, comme il est certains genres d'écrits que je ne puis tracer que sur un papier d'une certaine dimension.

Le format de mon papier à *copie,* comme disait Monselet, varie selon le genre de mon travail. Pour le journalisme courant, je me sers de papier vert du format de papier à lettres. J'ai la sensation alors d'écrire simplement une lettre intime, et qu'est-ce, en effet, que le journalisme, sinon une sorte de conversation épistolaire du journaliste avec le public ? Je cause avec le lecteur comme avec un ami. La familiarité discrète est encore ce qui convient le mieux à un observateur dont l'idéal serait de

faire de la chronique de notre vie moderne une œuvre de moraliste. Moraliste indulgent, sans doute, mais non satisfait et, quoique souriant, un peu attristé et presque pessimiste, si l'on voulait vraiment savoir le fin du fin et le fond de sa pensée.

Pour écrire mes romans ou mes pièces de théâtre, au contraire, je me sers d'un papier in-quarto, vert pour les romans, blanc pour les pièces ; et il y a là comme une habitude maniaque, une singularité, tout au moins, à signaler au futur auteur de la *Méthode de travail des écrivains*.

Quant à la façon même dont ces feuillets, quel qu'en soit le format, sont remplis, demandez aux typographes, que j'ai si souvent consternés par mes *ajoutés*, mes phrases incidentes, dessinés en *fusées*, mes surcharges, mes remaniements. Encore une légende, ma facilité de travail, facilité acquise, d'ailleurs, au prix d'années de labeur et de labeur continu. Mais je referais volontiers tous mes livres sur épreuves ; comme je serais heureux (ah ! si l'on pouvait !) de bouleverser de fond en comble et de récrire une pièce le jour de la répétition générale ! J'admire ceux qui peuvent se déclarer enchantés de ce qu'ils ont produit. Je n'ai jamais mis le mot *fin* au bas d'un travail quelconque sans me sentir navré de la différence qu'il y avait entre la conception et l'exécution, entre le rêve et la réalité, et sans me dire : « Bah ! ce qui est fait est fait ! Une autre fois, je ferai mieux ! *En avant !* »

A bien chercher à me connaître moi-même, je croirais volontiers que la caractéristique de mon tempérament, c'est l'action. Tout me sollicite, m'attire, m'amuse, me distrait, me passionne. Le tableau nouveau, la pièce inédite, le livre tout frais sorti de l'imprimerie, et si bon à couper, avec son parfum humide, les musées, le paysage parisien, le Bois qui varie d'aspect à toute heure, la *Joconde* qui sourit au Louvre, la cour de l'École des beaux-arts, la Sainte-Chapelle, le cours de la Sorbonne ou du Collège de France, tout ce qui est Paris, et la séduction, et le charme, et le sérieux de la vie de Paris m'attire, et, à tout prendre, Paris ne me suffirait guère, si je ne résistais pas à mon appétit de voyages, projetant d'aller inaugurer le percement de l'isthme de Panama sur le bateau de M. de Lesseps et, après avoir couru l'Europe, de ne pas mourir sans avoir vu le Niagara, chassé l'ours blanc avec mes amis canadiens et acheté des *netzkés* d'ivoire chez quelque marchand de Yokohama qui les aura fait venir de Paris.

La concentration peut d'ailleurs se rencontrer dans l'existence même la plus active, et puis tout dépend de chaque individu. Victor Jacquemont traverse un petit village hindou et, en une heure, depuis le temple bouddhique jusqu'au brin d'herbe ou au caillou, il a tout vu. On peut réfléchir et comparer, même en vivant vite.

Et pourtant, au fond (puisque je me confesse, allons jusqu'au bout),

je crois fermement que j'aime par-dessus tout le coin du feu et la solitude. Ah! la solitude! C'est la plus chère compagne de l'homme, et j'ajoute de l'artiste. Elle lui garde des voluptés délicates et infinies. Cette liberté idéale que poursuit l'humanité, — à travers combien de saignantes épreuves, et depuis des siècles! — c'est dans la solitude seule que l'homme la *treuve,* comme La Fontaine *treuvait* dans une citrouille que Dieu fait bien ce qu'il fait et prévoyait ainsi Pangloss. La solitude, c'est le loisir de penser, d'aller, de venir, de lire, d'écrire, d'être triste ou gai, morose ou chantant, tout à son aise! Je ne suis pas un lycanthrope et un quatuor de Beethoven entendu dans un salon, avec un parterre d'épaules blanches au premier plan, est une séduction artistique qui me plaît presque autant qu'une causerie sans apprêt, entre intimes amis; mais à tout cela je préfère encore, je le répète, une soirée de repos, sous la lampe, au milieu de mes livres, et je dirais volontiers comme cet autre : « Qui vient me visiter — ou qui m'invite — me fait honneur; mais qui ne vient pas — ou qui m'oublie — me fait plaisir. »

L'amour effréné du *home* combiné avec une passion folle pour les voyages, voilà mes deux caractéristiques ennemies. Buffon a eu bien raison de dire que l'homme est double; la science toute moderne du cerveau l'a prouvé après lui.

III

Le *home!* Ce mot me ramène à mes livres, dont j'aurais mieux fait de parler avant de parler de moi. J'en ai beaucoup et beaucoup de curieux et, livres d'imagination ou d'érudition, je les ai tous lus, tous. En les feuilletant, j'évoque le souvenir de ceux qui les ont écrits, des morts que j'ai eu la bonne fortune de connaître, Vigny, Sainte-Beuve, Gavarni, George Sand, Michelet, etc., dont les causeries reviennent en mes articles. Mes premiers livres, les plus humbles, — ceux que je préfère, — ces livres achetés jadis chez les bouquinistes et les libraires avec la plus grande partie des appointements durement gagnés par un labeur sévère, me rappellent ma jeunesse. Ah! la facilité de mes débuts! Une légende encore. Je ne voulais pas être avocat et j'étais entré dans une maison de commerce; je tenais les livres et faisais la correspondance en espagnol chez des commissionnaires en marchandises, amis de mes chers parents; et, après des soirs de travail, je passais la nuit à lire *Madame Bovary*, qui venait de paraître, ou *Merlin l'Enchanteur,* ou Sterne, ou Musset. « Tu veilles trop tard », me disait ma mère. Et si je m'étais contenté de lire! Mais j'écrivais, je cherchais, j'étudiais! Un jour, mon patron, un Castillan lettré, — que j'ai depuis conduit au cimetière par un temps de



JULES CLARETIE

LE LIVRE VIe Annee Imp A Q...

neige, ce fils du pays du soleil, — me donna, avec mon mois, au nom de son associé et au sien, deux volumes des œuvres de José de Larra, le pamphlétaire espagnol, avec cette dédicace : *Para Dn Julio Claretie, sus amigos Garcia y Mallana.* Je l'ai là, ce volume ; il me rappelle mes vingt ans laborieux et honorables. Je ne le donnerais pas pour un Elzevier.

J'ai surtout, depuis ce temps, collectionné volontiers les poètes, les écrits relatifs à la Révolution et à l'Empire (ceux-ci sont à Viroflay, tous vêtus d'une reliure uniforme, tricolore) et les œuvres de débuts des écrivains.

Voici les *Poésies* de Charles Dovalle, avec un portrait du poète tué en duel et des vers inédits que m'a légués sa sœur, Clara Dovalle. A côté, un exemplaire de *la Dame aux camélias* de Dumas, orné d'une lettre de l'auteur sur le roman et sur l'héroïne. Le *Gaspard de la Nuit* d'Aloysius Bertrand, complété par une reproduction d'un admirable et tragique dessin de David (d'Angers), à moi prêté par le fils du grand artiste : le profil de Louis Bertrand à l'hôpital, sur son lit de mort. — J'ai acheté, d'ailleurs, le manuscrit autographe de *Gaspard de la Nuit*, illustré par Bertrand lui-même, et si je parlais de « mes autographes » au lieu de « mes livres » j'aurais bien des curiosités à faire connaître.



J'ai fait relier à part l'étude de Victor Hugo sur *Gil Blas* que François de Neufchâteau a signée ; *le Télégraphe,* satire de Victor Hugo, dont mon ami Georges Decaux m'a donné un tirage à part, exemplaire des plus rares. La fantaisie m'a pris de collectionner les volumes de vers des poètes « morts jeunes, en qui l'homme survit », comme dit Sainte-Beuve. Côte à côte j'ai placé les *Nationales* d'Ernest Feydeau, les *Vers* d'Emmanuel Arago, *Loin du monde* d'Agénor Brady (A. Bardoux), sans compter les plaquettes de débuts des auteurs illustres, le *Canaris* et la *Mort du général Foy* de Dumas père, le *Salon de 1822* de M. Thiers, les petits volumes introuvables de « *Jules Sand* », *Rose et Blanche, le Trappiste* de Vigny, avec un envoi des plus originaux, *les Roses noires* du prince Metscherski, *les Amours françaises*, le volume de vers de Frédéric Soulié, les *Reliquiæ*

de Georges Farcy, tué en juillet 1830 — avec des vers et des écrits inédits, — *les Armoricaines* de A. Lebraz, qui se suicida en compagnie d'Escousse, volume signé par l'auteur; *les Personnalités* d'A. Peyrat, une collection rarissime, etc., etc. C'est là ce qui me tente, ce qui me plaît dans les livres que j'achète : la curiosité. Certains bibliophiles recherchent le rare et le cher; je poursuis, si je puis dire, l'inédit, l'oublié et le subtil. Un recueil factice de vieux scenarios de pantomimes des Funambules que j'achetais, l'autre jour, m'a fait autant de plaisir (les Amis des Livres, qui ont bien voulu m'élire, dussent-ils me lapider!) qu'un volume du temps passé, orné de gravures par un petit maître!

J'ai perdu, je ne sais comment, — ou l'on m'a pris — un précieux volume, le tome premier de l'*Histoire de France* de Michelet, avec cette dédicace : « *A Victor Hugo, son ami J. Michelet* », et que j'avais acheté non coupé... » J'aime beaucoup les dédicaces originales, et M. Clément Janin a eu cent fois raison de publier celles qu'il a trouvées sur les livres de la bibliothèque de Jules Janin.

J'ai une curieuse dédicace de Théophile Gautier, tracée en caractères lapidaires, de sa petite écriture féminine — tombée d'une griffe de lion — et tracée pour moi autour de la gravure de son portrait en forme de médaillon, par Jules Jacquemart[1]. Et cette autre de Victor Hugo : *Souvenir de la rentrée en France.* J'ai eu l'honneur de l'accompagner, en effet, lorsqu'il est, de Bruxelles, en 1870, venu à Paris.

Un coin spécial de ma bibliothèque pourrait, comme certaine salle du musée Tussaud, s'appeler la chambre des horreurs. J'ai collectionné les

1. Je possède de Théophile Gautier un tableau, — une peinture dans le goût académique de Signol, qui donnerait une idée bien inexacte de la poésie de l'auteur d'*Albertus*, et je l'ai accrochée à côté d'un tableau d'Eugène Süe, d'une aquarelle de George Sand et d'un lumineux dessin de Victor Hugo.

livres publiés par des meurtriers, depuis la *Physiologie de la poire* de Benoît Peytel jusqu'au *Cours d'homœopathie* du Dr C. de la Pommeraie, volume in-8° dont la dernière ligne, terriblement ironique, est : « *Attendons des jours meilleurs !* » C'est le rayon de « Messieurs les assassins », comme dirait Alphonse Karr.

Et, à propos de l'auteur de *Sous les tilleuls*, j'avais, à dix-huit ans, une passion folle pour les romans *floraux* d'Alphonse Karr, j'ai lu, relu, pris et repris vingt fois le *Voyage autour de mon jardin.* C'est dans l'édition Lévy à vingt sous que je le lisais autrefois. Le voici, en édition illustrée, bien reliée, avec des dessins de maîtres. La première fois que j'ai pris la plume pour écrire une nouvelle, c'est à la suite d'une lecture de *Mademoiselle de Kerouare,* de Jules Sandeau, rencontrée dans un petit journal. J'avais dix-sept ans. J'ai là le volume, portant les deux noms de Sandeau et d'Arsène Houssaye, avec une lettre d'Houssaye parlant mélancoliquement de cette collaboration d'antan avec le charmant conteur. Oui, j'avais dix-sept ans, j'étais encore au collège, lorsqu'un petit journal de romans, *les Cinq centimes illustrés,* publiait cette première nouvelle, *le Rocher des fiancés,* dont le début (je m'en souviens) était celui-ci : « Attaqué par une maladie de langueur, je voyageais, *il y a quelques années !* » Quelques années ! La jeunesse aime à se vieillir. En ce temps-là, je ne rêvais que de Victor Hugo. Je jouais son *Hernani* et son *Ruy Blas* — alors interdits — avec des marionnettes de bois sur un petit théâtre portatif. Je l'ai bombardé de mes vers d'adolescent sur son rocher de Guernesey. Et j'ai là ses livres où il m'appelle son ami. Cette gloire eût suffi à mon ambition, à dix-huit ans ! Elle n'a rien perdu de son prix, à quarante-quatre.

J'ai été, jadis, par Paul Féval, dans son rapport à M. Duruy sur le Progrès des Lettres, classé parmi les élèves de Balzac. Le grand Tourangeau est, en effet, un des hommes avec qui j'ai vécu obstinément. De lui aussi je possède une relique. J'ai — sans compter les œuvres du père d'Honoré de Balzac — un exemplaire de la *Morale en action et en exemples* (Lyon, chez Amable Leroy, 1804), qui porte sur la garde de sa vieille reliure aux coins usés cette mention : *Ce livre appartient à Rillou-Honoré Balzac.* Et, comme tous les écoliers, Balzac a multiplié sa signature sur les pages de son livre. Ce n'est partout que son nom et son paraphe : *Balzac, Balzac, Balzac....* Une autre note, de l'écriture du second possesseur, tracée sur l'autre garde, après la table des matières, dit : *Ce présent livre appartient à Aubert, cotonnadier à Vendôme, 1810. Et lui a été donné par M. Balzac en 1810.*

Rillou-Honoré Balzac ! *Rillou* devait être un surnom de famille ou de collège, un nom d'amitié inventé par les parents ou les camarades [1].

1. Autre livre, précieux, non par sa reliure, mais par sa valeur historique : deux volumes de Cicéron, *M. Tullii Ciceronis orationes quæ in Universitate Parisiensi vulgo explicantur* (Parisiis,

J'aime fort ces livres qui ont appartenu à des personnages illustres. Il me semble qu'entre leurs feuillets — comme des fleurs desséchées — il reste encore comme de la poussière de l'histoire. Fleurs et poussière ont encore parfois la couleur du sang. Je possède un exemplaire du livre de Buchez et Roux ayant appartenu à l'empereur Maximilien et portant son *ex libris*, daté de Mexico. Que de fois le malheureux prince, avant de tomber dans les fossés de Queretaro, a-t-il dû feuilleter ces pages, lire l'histoire de cette Révolution d'autre fois, et les débats du jugement d'un roi! Mon ami M. Faucher de Saint-Maurice, écrivain canadien qui fut soldat dans nos rangs au Mexique, m'a rapporté de là-bas une brochure imprimée à Mexico, en espagnol, et provenant de la bibliothèque particulière de l'infortunée impératrice Charlotte. Cette brochure s'appelle : *la Couronne Impériale du Mexique* — et elle est dédiée à la pauvre femme qui se promène encore, l'esprit perdu, dans quelque allée du parc de Tervueren ou du château de Miramar.

Mon exemplaire de *l'Esprit* d'Helvétius porte la signature, qui n'est pas des plus célèbres, de Pocholle, le conventionnel. Mais voici une brochure de l'Orateur du Genre Humain avec cette dédicace qui sent son époque : *Anacharsis à Sophie.* Cet Anacharsis, c'est Anacharsis Clootz; Sophie, c'est Sophie Arnould.

apud J. Barbou, via Mathurinensium, 1769), portant sur le titre : *Ex libris Desmoulins.* C'est l'exemplaire même du Cicéron, tant étudié par Camille Desmoulins, avocat et écrivain, et que je dois à l'amabilité du vénérable M. Matton aîné (de Vervins), parent de Camille. Ces deux volumes sont couverts de notes marginales de la main même de l'auteur du *Vieux Cordelier,* et on surprend là l'étudiant, si fortement nourri de la moelle de l'antiquité, comme les écrivains du XVIIIe siècle, dans la formation même de son talent. Il souligne, dans le *Pro Milone,* les mouvements oratoires à retenir, les expressions à noter sur le cahier, les observations que lui suggèrent un fait et une phrase. *Quid comitatus nostri, quid gladii volunt ?* s'écrie Cicéron. — Et, en marge, Desmoulins : « Ceci prouve que les Romains marchaient en épée, quoique en paix. » Un trait d'esprit lui fait écrire : *Repartie divine;* une page, la page 13 du *Pro Milone* : « *Que tout cela est beau !* » Il emmagasine déjà, si je puis dire, les citations qui lui serviront plus tard. « *Belle répétition... Apostrophe sublime... Ironie fine... Manière adroite de ridiculiser son adversaire.* » Ridiculiser! Tout le discoureur de la *Lanterne aux Parisiens* est là. Camille ne songe alors qu'au barreau, et c'est dans le journalisme qu'il utilisera son arsenal. « Dans tout ce plaidoier, écrit-il, on ne sçauroit se lasser d'admirer la variété des tours, toutes les fleurs de l'éloquence se succèdent et semblent s'empresser d'éclore sous la main de Cicéron. » D'autres fois, tutoyant l'adversaire de Marcus Tullius comme il tutoiera plus tard Hébert dans le *Vieux cordelier,* Camille s'écrie, au début de la deuxième philippique : « *Que je te plains, Antoine, tu vas être écrasé !* » C'est déjà presque le fameux : « *Attends, Hébert, je suis à toi dans un moment !* »

Et c'est dans ces notes et notules qu'on voit l'érudition de ces gens de lettres d'autrefois! On trouverait ainsi l'explication, la genèse des idées révolutionnaires de plus d'un de ces hommes de la fin du siècle dernier, dans les notes marginales des livres étudiés par eux dans leur vingtième année, si tous écrivaient leurs réflexions sur leurs livres comme le faisait le futur auteur des *Révolutions de France et de Brabant.*

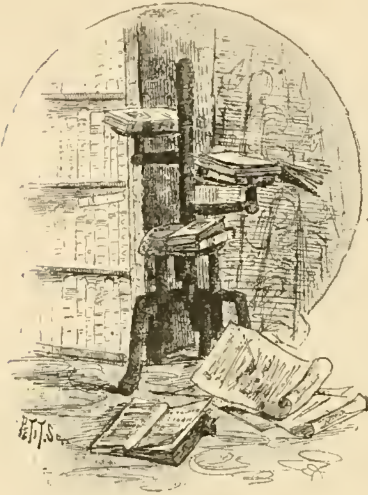
IV

Que je travaille, au fond de la cour, dans mon trou encombré de paperasses et rayonné du parquet au plafond, ou sur la rue, dans mon bureau égayé par les tableaux ou les aquarelles, je ne songe, comme je le disais tout à l'heure, qu'à « m'amuser » par le travail, pour répéter le mot de Victor Hugo, — et cette vie, qu'on croit harassante, me plaît et me tient en joie. « Mon cher enfant, me disait Jules Janin la première fois qu'il me vit, je n'ai qu'un conseil à vous donner : ayez un bel enterrement ! » Ce qui voulait dire : « Ne soyez pas malhonnête et ne vous faites pas haïr. » J'ai tâché d'obéir au mot d'ordre du maître souriant et sans pose que je revois encore assis sous ses arbres à l'ombre de son chalet de Passy.



Je n'ai jamais, depuis que j'écris, refusé — et je m'en accuse presque — un bout de préface à un débutant ou à un ami, quoiqu'on puisse écrire un *Traité de l'inutilité des préfaces*, comme Jules Vabre, l'ami de Petrus Borel, voulait écrire un *Traité de l'incommodité des commodes.* J'ai la satisfaction d'avoir mis, autant que je l'ai pu, ma plume au service des infortunes. Et il m'est arrivé souvent de m'entendre dire par quelqu'un qui sollicitait de moi quelque amabilité : « Je vous assure, vous vous dispersez... vous avez tort... Donnez-moi donc un article pour le premier numéro de ma revue — ou pour le numéro extraordinaire de mon journal. Ou faites-moi donc quelques lignes de préface... Et ne vous gaspillez pas ! » Je souriais, je m'amusais intérieurement — et je donnais l'article — pour rien — et je faisais la préface. Je réunirai, quelque jour, toutes ces préfaces semées aux quatre vents de la librairie et j'appellerai le volume : *Trop de préfaces.* Que de gens m'ont écrit : « *Mon cher maître* » pour me la demander, cette préface, et « *Mon cher confrère !* » pour me remercier de la leur avoir envoyée !... Et vous verrez que je retomberai dans mon péché mignon, — quoique je promette formellement ici de ne plus écrire de préfaces, même pour mes livres !

Dans ma bibliothèque, assez mal rangée, comme mes autographes mêmes, on serait peut-être étonné de trouver chez moi, en belle place, *l'Assommoir* de Zola avec dédicace, côte à côte avec *les Amoureuses* de Daudet, en grand papier, et *l'Histoire d'une Parisienne* d'Octave Feuillet, avec une page du manuscrit autographe, reliée dans mon exemplaire. Et quoi d'étonnant à cela ? Je n'enferme pas la littérature dans une formule. Je ne crois pas que l'idéal de l'artiste soit de ressembler à un horticulteur qui, dans son jardin, ne cultiverait que des œillets ou des pivoines seulement, ou uniquement des roses. Imaginez un homme déclarant qu'un verger ne doit produire que des pêches, proscrivant les poires et déclarant que ce verger *sera pomifère ou ne sera pas*. Les systématiques me font penser à cet étrange amateur de fruits. Non, la vérité n'est pas enfermée dans une fiole unique, comme la sainte ampoule ou la raison de Roland. Non, le goût ne consiste pas à avoir du goût pour un genre unique, une seule espèce de livres ou de fleurs. « Je préfère une rose à un chou », disait Théophile Gautier. Pour être vulgaire, et quitte à passer pour éclectique, je dirai que je préfère la rose quand je veux respirer un parfum subtil, et le chou lorsque — l'homme vit de potage, dit Molière — j'ai l'appétit d'une bonne soupe.



Tout aimer, tout étudier, essayer de tout comprendre, voilà le but de l'homme moderne, et si j'ai parfois guerroyé contre les excès naturalistes, — dont je prise autant que personne les puissantes qualités de recherches pittoresques, — c'est qu'ils avaient, c'est qu'ils ont encore la prétention d'absorber, de concentrer en eux tout l'effort littéraire du temps présent. Pas du tout. Ils sont une des formes — et une des forces — de la littérature actuelle. Mais, à côté d'eux, dans le public et dans l'histoire, comme sur les rayons de la bibliothèque, il y a place pour d'autres. Elles servent à peu de chose, les professions de foi ! En littérature, les meilleures professions de foi, ce sont les œuvres ; en politique, ce sont les actes utiles. Pourtant, si l'on me demandait ma profession de foi littéraire, je n'hésiterais pas longtemps à la formuler : respect de l'art et respect du public, amour de la vérité, mais de la vérité idéale plutôt que de la vérité brutale, les étoiles étant tout aussi naturelles que les tas de boue, et l'héroïsme aussi naturel que la vilenie. Oui, tout connaître dans l'homme, mais, au lieu de le prendre sur le fait de ses lâchetés ou de ses débauches et de le repousser dans son vomissement,

pour parler comme l'Écriture, tenter, au contraire, de lui révéler à lui-même les dévouements qu'il ignore, les vertus qu'il dédaigne, les sentiments généreux qui le font palpiter et dont on voudrait le faire rougir comme d'une bêtise. Il est trop facile de voir, vautrés dans le ruisseau, les vices de l'espèce ; il n'y a qu'à se baisser Il est plus malaisé de découvrir les sommets de l'âme, si je puis dire ; pour cela, il faut monter. Eh bien ! les soucis et les plaies d'en bas, pour les plaindre, les fiertés d'en haut pour les célébrer, voilà ce qu'il faut étudier à la fois. Mais, entre celles-ci et celles-là, qui hésiterait ? Que les fanatiques de l'art pour l'art s'extasient devant le bien *rendu* des taches d'un torchon ; j'avoue que j'ai plus de joie et plus d'émotion humaine à contempler les trous d'un drapeau.

Mais, encore une fois, je suis de mon temps et je me vante de n'avoir pas nié une idée nouvelle et un talent nouveau. Je saluais les Goncourt, il y a vingt ans, quand ils étaient niés, et les nouveaux venus, que j'aime et qui, croyant m'être fort agréables, découvrent parfois quelques qualités dans mes livres, ne se doutent peut-être pas que Michelet, dans son *Histoire de France,* a par deux fois porté sur mes essais historiques un jugement qui suffit à ma vanité. Tout est bien froid après le suffrage d'un tel maître. Et je me vante d'être demeuré, à quarante ans passés, tel que j'étais lorsque le grand écrivain s'écriait dans son livre à propos des *Derniers Montagnards* — ah ! quelle fierté et quelle joie quand je lus ces lignes : — « Le livre du chaleureux jeune homme m'a fait frissonner ! »

Tel que j'étais, ai-je dit ? Hélas! la politique dont j'ai été spectateur m'a gardé bien des déceptions, et je crois plus volontiers maintenant aux héros morts qu'aux politiciens vivants. Mais j'ai toujours la même foi dans mon pays, la même passion pour notre France, le même culte, le même amour des lettres. Celles-ci, même aux moments des polémiques, des essais infructueux, des déboires, ne m'ont jamais trahi. Je me suis toujours dit : « Cet échec est de ta faute. Répare-le. Et *aux armes !* comme s'écrie Julien Sorel. »

Au total, j'aime les lettres, je les aime uniquement, profondément, passionnément, et je les aime par-dessus tout. Je les aime sous toutes leurs formes, avec toutes leurs luttes, toutes leurs rancœurs, tous leurs déboires. Elles consolent même des tristesses qu'elles font naître, comme cette lance d'Achille qui guérissait les blessures qu'elle pouvait faire. « La littérature mène à tout, disait Villemain, à la condition qu'on en sorte ! » Quel paradoxe ! La littérature peut ne mener à rien, mais elle rendra heureux jusqu'à la fin celui qui l'adore, à la condition qu'il n'en sorte jamais. Que de déboires elle a fait oublier, cette littérature, à ceux qui s'en étaient évadés pour tenter les hasards de la politique, courir après quelque hochet, faire la chasse à je ne sais quelle conquête ambitieuse !

Que d'hommes d'État, lassés de la vie publique, ont retrouvé, après leur chute, — toujours fidèles, toujours belles, toujours pures, toujours clémentes, toujours humaines, *humaniores litteræ*, — ces consolations éternelles, les Lettres, qui ne se demandent pas si celui qui les aime est riche ou pauvre, glorieux ou vaincu, mais qui, gueux ou hidalgo, l'enveloppent de leur même charme comme sur le haillon ou la pourpre le soleil généreux verse son même rayon et sa même flamme.

Aussi bien, après vingt-trois ans déjà — presque un quart de siècle — de vie littéraire où ma plume et mon encrier m'ont toujours fait oublier les maux inévitables que traîne avec elle la vie ; à l'heure où les premiers cheveux blancs — *pâquerettes de cimetière*, disait le poète — apparaissent aux tempes et neigent sur la barbe noire, quel que soit l'avenir qui m'attend encore et que le sort me garde, les épreuves incessantes que tout homme est contraint de subir, d'étape en étape ; qu'il se montre clément ou qu'il me désillusionne encore, ou qu'il me tienne en réserve tout ce que j'ambitionne, tout ce que j'espère (des œuvres rêvées depuis longtemps et que je voudrais vivre) — peu m'importe, si je puis être fidèle jusqu'au bout à la devise que j'ai choisie et qui doit être celle de tout homme de lettres ne demandant rien à personne : *Liber Libro*. « Libre par le Livre ! »

Libre par la plume et par le travail !

JULES CLARETIE.

23 Février 1885.





BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

(GALERIE MAZARINE)

EXPOSITION DES AUTOGRAPHES ET ÉDITIONS PRINCEPS DE PIERRE CORNEILLE



ANS cette curieuse exposition figurent tout naturellement les quatre lettres que possède, depuis l'année 1656, la bibliothèque Sainte-Geneviève, et qui ont été publiées pour la première fois, en 1852, dans la bibliothèque de l'École des Chartes, tome III, avec une introduction, par M. Célestin Pont.

Ces lettres sont adressées au P. Boulart, qui était alors assistant du supérieur général de la congrégation de France, et qui avait lui-même occupé ces hautes fonctions. Corneille, sollicité par le P. Boulart de mettre le nom de Thomas a Kempis en tête du texte de *Imitation de Jésus-Christ*, dont le grand poète donnait une traduction en vers, etablit d'une manière très prudente et sensée l'attitude impartiale qu'il veut garder entre les génovéfains, qui s'étaient déclarés pour l'augustinien Thomas a Kempis, et les bénédictins, qui avaient pris parti pour un certain Gersen tout à fait chimérique. L'avenir lui a donné raison. Le nom du véritable auteur de *l'Imitation de Jésus-Christ*, malgré tous les efforts de l'érudition, reste encore inconnu.

A côté de ces précieux autographes on remarque un manuscrit contenant une traduction en vers des *Hymnes de Sainte-Geneviève*. Et on lit en tête, d'une autre écriture, mais de la même époque : « L'auteur de ces vers est M. Corneille, de la main mesme duquel ils sont écrits. » Autre mention à la marge et de la même écriture : « C'est une version des hymnes du propre de cette abbaye. » A la fin, et toujours de la même plume : « L'auteur est Pierre Corneillle. » Les premiers vers du texte latin ont été transcrits à la marge par une troisième main.

Au mois de mars 1847, M. Faugère publia le texte latin de ces hymnes et la traduction de Corneille dans la *Nouvelle revue encyclopédique;* et il en fit paraître un tiré à part, que l'on a joint au manuscrit.

« Dans le cours des recherches auxquelles je me suis livré, il y a trois ans, à l'occasion de mon édition des *Pensées* de Pascal, dit-il, je visitai la bibliothèque Sainte-Geneviève. N'ayant rien découvert parmi les manuscrits inscrits au catalogue, je me mis à feuilleter une assez grande masse de papiers enfouis dans de vieux cartons [1]; mon investigation touchait à sa fin et n'avait rien produit, quand je rencontrai quelques pages inédites, non de Pascal, mais de celui qui, par sa poésie, comme Pascal par sa prose, marche en tête des grands écrivains du XVIIe siècle. Ces pages, qui sont *de la belle écriture* de Pierre Corneille, etc., etc. »

M. Faugère ne manque pas de reproduire la mention manuscrite qui se trouve en tête de la pièce : « l'auteur de ces vers est M. Corneille, de la main mesme duquel ils sont écrits. »

M. Charles Marty-Laveaux, dans sa belle et savante édition des œuvres de Pierre Corneille (Hachette, 1862), a profité de l'heureuse découverte de M. Faugère. Le précieux *album* dont il a enrichi son édition contient un fac-similé de la première page du manuscrit. Mais, ce qui est surprenant, c'est que, ayant fait précéder ce fac-similé d'un autre bien plus important, d'après une des quatre lettres authentiques citées plus haut, il n'ait pas été frappé des profondes différences qui séparent les deux écritures et, par suite, de l'impossibilité absolue d'attribuer les deux pièces à la même main. La pente, la physionomie générale et la comparaison des caractères se refusent à tout rapprochement. Pour ne citer que les principales différences, les *c,* les *d,* les *h,* les *p,* les *q,* les *r,* les *v,* affectent, dans les deux pièces, des formes qui sont inconciliables et frappent les regards les moins exercés.

L'histoire littéraire est donc redevable à M. Faugère de ce qu'il a découvert ou indiqué, comme on voudra, la pièce inédite publiée par lui ; mais, emporté peut-être par la joie bien naturelle de cette découverte, il s'est laissé trop facilement convaincre qu'il avait mis la main sur un autographe. En vain objecterait-il l'attribution faite en tête de cette pièce par une plume qui est évidemment aussi du XVIIe siècle. Les contemporains se trompent tout comme les autres. En vain encore, pour expliquer les différences des deux écritures, arguerait-il des différences qui existent entre l'écriture négligée et l'écriture posée. Ces différences, purement superficielles, ne vont jamais jusqu'à détruire les lignes fondamentales et caractéristiques de chaque lettre.

Quant à l'idée de traduire en vers *les Hymnes du propre de Sainte-Geneviève*, elle peut n'avoir eu d'autre cause, dans l'esprit de Corneille, que sa fantaisie. Le poète qui a traduit en vers *l'Imitation de Jésus-Christ* et *les Hymnes de Santeul* peut très bien avoir, de son seul mouvement, traduit *les Hymnes de Sainte-Geneviève;* mais il se peut aussi que le P. Boulart, avec qui il était en relations d'amitié, lui ait demandé cette traduction et que Corneille, pour effacer peut-être la fâcheuse impression produite par son refus de mettre le

1 Ces papiers ont été, depuis, analysés, décrits et classés.

(Note du rédacteur).

nom de Thomas a Kempis en tête de sa traduction de *l'Imitation de Jésus-Christ*, se soit empressé de satisfaire à la demande du P. Boulart. Il est possible aussi que, de lui-même, et dans une intention conciliante, il ait proposé au pieux génovéfain de traduire en vers *le propre de Sainte-Geneviève.*

Nous croyons donc que, si l'attribution de cette traduction à Pierre Corneille se trouve un peu effleurée par la mise à néant de l'autographe, elle peut se soutenir par les raisons que nous venons de donner. L'auteur de la mention manuscrite qui est en tête de la traduction peut fort bien s'être trompé sur l'écriture et avoir raison sur le fond même du texte. La question relative à l'auteur des vers peut avoir été de notoriété publique, tandis que la question relative à l'écriture peut n'avoir été qu'un simple bruit et a besoin de preuves tirées de l'écriture même.

A côté de cette pièce, se trouve un petit volume dont le premier feuillet de garde contient l'envoi suivant : Pour M. d'Avisson. « Vous recepvrez le livre de M. Dubé, mon parent et allié, qu'il vous envoye avec ses protestations d'employer ses soins pour Mme de Stanelay ainsi qu'il m'a escrit, etc., etc. » (*Signé*) Corneille (Nemours, 25 août 1649).

Cette lettre, reproduite par M. Marty-Laveaux dans son édition de Corneille, tome X, page 452, et attribuée par lui, après d'autres (même tome, page 421), à Pierre Corneille, n'est pas de ce poète, ni comme texte ni comme écriture. Elle n'est pas davantage de la main de Thomas Corneille. De plus, M. Marty-Laveaux, après ceux qui l'avaient déjà publiée, a répété les erreurs de lecture qu'ils avaient faites.

Au lieu de lire : *Davisson*, il lit : *Dubuisson;* de même que, dans l'intérieur de la lettre, il lit Mme de *Hanelay* au lieu de *Stanelay* (pour *Staneley*).

Le livre adressé par le signataire de la lettre est de Paul Dubé, docteur-médecin de Montargis, et traite de la nature des minéraux et des eaux minérales des Escharlis. Le Davisson à qui il est adressé est William Davisson ou d'Avisson, noble Écossais et docteur en médecine, qui, venu en France sous le règne de Louis XIII, obtint, selon Manget, le titre de médecin du roi et d'intendant du Jardin des Plantes. Dans l'extrait du privilège de l'édition de sa *Philosophia pyrotechnica*, de 1635, son nom est écrit, selon la prononciation, *d'Avissone.* Une autre main a ajouté aussi un *e* final au Davisson de la suscription du signataire de la lettre. D'Avisson dédie sa *Philosophia pyrotechnica* à Jacques Stuart, duc de Lennox, de la branche des Stuart-d'Aubigny. Mme de Stanelay (*Staneley*) dont il est parlé dans la lettre était fort probablement la femme de Thomas Stanley (nommé aussi Staneley) qui, au moment où se préparait la chute des Stuarts, quitta l'Angleterre avec sa femme et ses filles, et vint s'établir en France. Son fils, qui portait le même prénom, resta à Londres et y publia des travaux de philosophie et d'érudition littéraire.

Et maintenant, quel était ce Corneille qui s'occupait de sciences naturelles et qui était en relations intimes avec la colonie anglaise et jacobite ?

HENRY TRIANON





CHRONIQUE DU LIVRE

RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES.

FRANCE

LIVRES AUX ENCHÈRES. — *Vente Nadaillac.* — La collection d'ouvrages révolutionnaires formée par M. de Nadaillac a été vendue, comme nous l'avions annoncé, du 19 au 29 janvier dernier, par les soins du libraire Chossonnery. La bibliothèque Nadaillac rappelait par son importance celles de MM. La Bédoyère et Pochet-Deroche; elle contenait surtout une curieuse réunion de journaux parus sous la Révolution. Les enchères ont été assez animées, et le total de la vente a dû, croyons-nous, dépasser 40,000 francs.

Voici la désignation des ouvrages les plus remarquables et des prix auxquels ils ont été adjugés : *La Practique et enchiridion des causes criminelles...*, Louvain, 1554, in-4° : 145 fr.; — *L'Art du* XVIIIe *siècle,* par E. et J. de Goncourt, Paris, Dentu, 1860-1868, 12 vol. in-4°, reliure de Belz-Niédrée : 430 fr ; — *Œuvres de François Rabelais,* Amsterdam, Besnard, 1741, 3 vol. in-4°, exempl. en grand papier relié par Chambolle-Duru : 1,445 fr.; — *Les principales aventures de l'admirable Don Quichotte,* La Haye, 1746, in-4°, fig. de Coypel, Picart, etc., reliure de Duru : 172 fr.; — *Exercice de l'infanterie françoise,* Paris, 1757, gr. in-folio : 120 fr.; — *The Works of James Gillray,* London, s. d. : 380 fr.; — *Les Nuits de Paris,* par Restif de la Bretonne, 1788-1794, 16 p. en 8 vol. in-12, reliure de Chambolle-Duru : 325 fr.; — *Le Palais-Royal,* du même, 3 vol. in-12, reliure de Chambolle-Duru : 228 fr.; — *L'année des dames nationales,* du même, Genève et Paris, 1791-94, 12 vol. in-12, rel. de Hardy : 150 fr.; — *Théâtre des Grecs,* par le P. Brumoy, 1785-1786, 13 vol. in-8°, exempl. en papier vélin, ancienne reliure : 155 fr.; — *Théâtre complet de Beaumarchais,* Paris, Jouaust, 1869-71, 4 vol. in-8°, reliés par Chambolle-Duru; exemplaire sur peau de vélin : 299 fr.; — *Almanach his-*

torique et chronologique de tous les spectacles de Paris et de la France, Paris, Duchesne, années 1752 à 1792, 41 vol. in-32, reliés par Petit-Simier : 272 fr.; — *Recueil de vers et chansons sur le règne de Louis XV*, manuscrit du temps, 9 vol. in-4° : 320 fr.; — *Collection des mémoires relatifs à la Révolution française*, publiés par Berville et Barrière, Paris, Beaudouin, 1820-1826, 56 vol. in-8° : 250 fr.; — Recueil de cent pièces en vers et en prose imprimées et manuscrites sur l'avènement de Louis XVI au trône, en 4 vol. in-8° et in-18 : 95 fr.; — *Marie-Antoinette... ou causes et tableau de la Révolution*, par M. le chevalier de M*** (Maistre), s. l. (Berlin), 1794, in-8° : 44 fr.; — *Bibliothèque de la reine Marie-Antoinette au Petit-Trianon*, Paris, Gay, 1863, in-18, reliure de Chambolle-Duru : 25 fr.; — *Essais historiques sur la vie de Marie-Antoinette*, Londres (Paris) et Versailles, 1789, 2 parties en un volume : 60 fr.; — *L'Autrichienne en goguette ou l'Orgie royale*, s. l., 1789, in-8°, 16 p., par Mayeur de Saint-Paul; pamphlet haineux, dans lequel l'auteur a mis en scène Louis XVI, la Reine, le comte d'Artois et le comte de Polignac : 85 fr.; — *Catherine de Médicis dans le cabinet de Marie-Antoinette*, 1789-90 : 45 fr.; — *Petite histoire d'une grande dame* (duchesse de Polignac) *connue par ses intrigues dans une grande cour*, s. l. (Paris) n. d. (1789), in-8° : 40 fr.; — *La Messaline française ou les Nuits de la duchesse de Polignac, et Aventures mystérieuses de la princesse d'H...* (d'Hénin) *et de la R...* (Reine), 1789, in-18 : 160 fr.; — Collection de pamphlets et écrits satiriques sur les hommes et les événements de la Révolution, 1789, an VII, 465 brochures : 170 fr.; — *Liste générale, par ordre alphabétique, des émigrés de toute la République*, an II, 3 vol. in-folio : 215 fr.; — Supplément à la liste générale (incomplet) : 310 fr.; — *Histoire de la Terreur*, par Mortimer-Ternaux, Paris, Lévy, 1862-1867, 6 vol. in-8° : 52 fr.; — *Les Chemises rouges ou Mémoires pour servir à l'histoire du règne des anarchistes* (par Bonnemain), Paris, an VII, 2 vol. in-12 : 36 fr.; — *Bulletin du tribunal criminel établi par la loi du 17 août 1792 pour juger les conspirateurs...*, Paris, Clément, 1792, l'an Ier de la République française; *Bulletin du tribunal criminel établi par la loi du 10 mars 1793*, Paris, Clément, 1793, l'an II de la République, 3 vol. in-4° : 390 fr.; — *Almanach des honnêtes femmes* pour l'année 1790; de l'imprimerie de la Société Joyeuse, in-8°, rel. de Hardy : 66 fr.; — *Almanach du Trou-Madame*, Paris, 1791, in-18 : 48 fr.; — *Almanach des Rentiers*, dédié aux Affamés pour leur servir de passe-temps, Paris, 1809, in-12 : 19 fr.; — *Étrennes aux grisettes pour l'année 1790*, s. l. 1790, in-8° de 36 p. : 37 fr.; — *Son bouquet et vos étrennes*, hommage offert à Mme Bailli..., Paris, Didot aîné, 1789, in-18, rel. de Derôme : 60 fr.; — Chénier : *Charles IX ou l'École des Rois*, Paris, Didot, 1790, in-8°, fig. de Borel, reliure de Derôme : 95 fr.; — Babeuf, dit Gracchus; manuscrit autographe de sa défense devant la haute cour de Vendôme : 105 fr.; — Jaillot : Recherches critiques sur la ville de Paris, Paris, 1775, 5 vol. in-8° : 60 fr.; — *Tableau de Paris*, par Mercier, Amsterdam, 1783, 12 vol. in-8°, fig. : 205 fr.; — *Les Sérails de Paris*, Paris, 1801, 3 parties en un vol. in-12, rel. de Hardy : 59 fr.; — Nodier : *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque*, Paris, Crapelet, 1829, in-8°, exempl. en grand papier vélin : 55 fr.

Dans la série des journaux, nous avons remarqué : l'*Accusateur public*, par Richer Serizy, an II-VIII, 3 vol.; recueil complet; un des organes les plus

remarquables et les plus influents de la réaction contre-révolutionnaire : 21 fr.; — *Les Actes des Apôtres,* par Peltier, 1789-1791, 311 numéros in-8°; une des feuilles royalistes les plus célèbres : 250 fr.; — *L'Ami du roi,* par Montjoye, Royou et Crapart; du 1er juin 1790 au 10 août 1792; environ 1,500 numéros in-4° : 295 fr.; — *Bulletin des Amis de la vérité,* du 31 décembre 1792 au 30 avril 1793, recueil complet : 150 fr.; — Bulletin imprimé par ordre de l'Assemblée nationale (plus connu sous le nom de *Bulletin de la Convention*); du 5 septembre 1792 au 9 nivôse an III : 348 fr.; — Le *Censeur des journaux* (20 août 1791 — 4 septembre 1797); complet : 40 fr.; — *Courrier de l'égalité,* 1792, an V, 1,500 numéros en 17 vol. : 82 fr.; — *Courrier de l'Égypte,* du 12 fructidor an VI au 20 prairial an IX, 116 numéros petit in-4°, complet, journal créé par Bonaparte et de la plus grande rareté : 81 fr.; — Le *Courrier de Versailles à Paris et de Paris à Versailles,* par Gorsas, complet; du 5 juillet 1789 au 31 mai 1793 : 69 fr.; — *La Décade égyptienne,* ans VII-VIII, 3 vol. pet. in-4°, feuille créée sous l'inspiration de Bonaparte : 57 fr.; — *L'Europe politique et littéraire,* par une société de gens de lettres (Montjoye et Guth). Du 1er prairial au 18 fructidor an V, 108 numéros, in-4°, complet : 41 fr.; — *Gazette de Paris,* par de Rozoi, exemplaire manuscrit : cette gazette est très rare, ayant été brûlée dans un incendie; elle était composée sous les ordres et aux frais de M. de Clermont-Tonnerre, évêque de Châlons-sur-Marne : 110 fr.; — *Premier journal de la Convention nationale,* du 21 septembre 1792 au 30 juin 1793, 3 vol. in-4° : 191 fr.; — *Journal de la Montagne,* par Laveaux, Rousseau et autres, du 1er juin 1793 au 28 brumaire an III, journal excessivement rare et qui fait en quelque sorte suite au *Journal de la Convention :* 307 fr.; — *Journal de la haute cour de Justice,* ou l'écho des hommes libres, vrais et sensibles, Vendôme, du 20 fructidor an IV au 7 prairial an V, 73 numéros in-4°, complet avec les suppléments; seul exemplaire connu : 190 fr.; — *Journal de la liberté de la presse,* par Gracchus-Babeuf, numéros 1 à 22; *le Tribun du Peuple* ou le *Défenseur des Droits de l'homme,* continuation du *Journal de la liberté de la presse,* numéros 28 à 43, ensemble 43 numéros : 230 fr.; — *Journal de la Savonnette républicaine,* à l'usage des députés ignorants et de ceux qui se proposent de trahir la patrie, par Labenette, 1792, 18 numéros en 1 vol. complet : 37 fr.; — *Journal des Amis de la Constitution,* par Choderlos, ci-devant de Laclos; du 1er novembre 1790 au 20 septembre 1791, 41 numéros en 3 vol. in-8°, complet : 70 fr.; — *Journal des Débats* de la Société des Amis de la Constitution, séante aux Jacobins (journal des Jacobins); du 1er juin 1791 au 24 frimaire an II : 381 fr.; — *Le Logographe,* journal national, rédigé par Le Hodey, d'après le travail des membres de la Société logographique. Du 27 avril 1791 au 17 août 1792 : première série, 158 numéros; 2e série, 316 numéros, ensemble 5 vol. gr. in-f°, complet. Le *Logographe* vécut jusqu'au 17 août et au numéro 316. Le numéro 317, daté du 18 août, et qui devait contenir la fin de la séance permanente des 10 et 11, une des plus violentes, était composé et allait être mis sous presse, quand l'ordre arriva de la part de la Convention d'en briser les formes; il n'en fut sauvé qu'une épreuve, composée de petits fragments collés les uns à côté des autres; c'est ce qui forme le numéro 37 unique du présent exemplaire, provenant de la vente Boulord. Le *Logographe* a été vendu 456 fr.; — *L'Orateur du peuple,* mai 1790 à

septembre 1792, 9 vol. in-8° : 205 fr.; — *Paris pendant l'année 1795*, par Peltier. Londres, 250 numéros, 176 fr.; — *Le Patriote français,* par Brissot de Warwille, du 28 juillet 1789 au 2 juin 1793, 1,388 numéros, exemplaire complet : 150 fr.; — *Le Spectateur du Nord,* journal politique, littéraire et moral, Hambourg, janvier 1797-décembre 1802 : 84 fr.; — *L'Arlequin,* journal de pièces et de morceaux, du 15 thermidor an VII au 10 vendémiaire an VIII; journal de mœurs et de modes avec gravures : 83 fr.; — *Journal de la mode et du goût*, par Le Brun, 1790-92, in-8° : 45 fr.; — *Journal des spectacles,* du 1er juillet 1793 au 10 brumaire an II, 121 numéros : 93 fr.; — *Journal des théâtres et des fêtes nationales,* rédigé par Duchosal, du 1er fructidor an II au 30 vendémiaire an III, 95 numéros : 102 fr. — *Tableau général du goût des modes et costumes de Paris*, costumes de l'an VI et de l'an VII, Paris, Gide, ans VI et VII, in-8°, fig. de modes et de meubles : 85 fr.

La pièce capitale de la collection Nadaillac était un recueil des œuvres politiques de Marat, préparé en vue d'une réédition et contenant de nombreuses additions et corrections écrites de sa main. Ce recueil, formant 12 vol. in-8°, cartonnés, comprend : *Le Publiciste parisien,* numéros 1 à 5; — *L'Ami du peuple,* numéros 6 à 685; — *Journal de la République française,* numéros 1 à 143; — *Le Publiciste de la République française,* numéros 144 à 242; — Et divers discours ou autres écrits. En tête du recueil, on lit une déclaration signée par Villaumé, à la date du 1er avril 1859; nous en détachons le passage suivant :

« En 1835, étant étudiant en droit à Paris, je fis la connaissance de Mlle Albertine Marat, qui demeurait rue de la Barillerie, 33, en face du palais de Justice. Comme elle ne consentait alors à ne recevoir que moi seul, se méfiant de tous autres visiteurs, et qu'elle n'espérait plus vivre longtemps, ayant alors soixante-treize ans, elle me transmit la collection des œuvres politiques de son frère, classée en les douze volumes suivants par lui-même. Le but de Marat était d'en publier une nouvelle édition, afin que la postérité ne pût se méprendre sur ses écrits, puisqu'on en avait souvent publié de faux sous son nom...

« Albertine conservait religieusement cette collection qu'elle n'avait pas même ouverte depuis quarante-deux ans. Je la fis relier dans mon appartement, sous mes yeux, et ne l'ai confiée à personne. Je m'en suis servi pour mon *Histoire de la Révolution de 1789.* »

Ce recueil n'est pas mentionné dans l'inventaire des manuscrits et des livres trouvés chez Marat après sa mort, à son domicile de la rue des Cordeliers, devenue la rue de l'École-de-Médecine; mais l'authenticité n'en saurait être pourtant suspectée. Il a été conservé par les deux femmes qui vouèrent à Marat un culte dont rien n'ébranla la fidélité, Albertine Marat et Simonne Evrard.

Marat ayant été assassiné, Simonne reprit son projet de publication; elle lança en 1794 un prospectus annonçant que les *Œuvres politiques* paraîtraient en 15 volumes grand in-8° de 480 pages chacun. On lit dans ce prospectus :

« Éditrice de cette impression, jalouse de remplir sa tâche envers la mémoire de l'Ami du peuple, la veuve de Marat n'a point voulu confier à d'autres qu'à elle-même un devoir si sacré. »

Simonne Évrard dut renoncer à son projet. Elle dut même cacher son nom. Elle vécut plus de trente ans avec Albertine Marat d'une rente de 580 francs sur l'État, dernier débris de sa fortune. Une vive amitié les unissait. On en trouve la preuve dans le dossier même de ces pièces relatives à Marat. Albertine, dans une *Réponse aux détracteurs de l'Ami du Peuple,* parle de la façon suivante de celle qui fut la compagne de son frère :

« Ne trouvant de recours qu'auprès des personnes peu fortunées, Marat eût succombé à ses malheurs. Peuple, ton bon génie en décida autrement : il permit qu'une femme divine, dont l'âme ressemblait à la sienne, consacrât sa fortune et son repos pour te conserver ton ami. Femme héroïque, reçois l'hommage que tes vertus méritent ! Oui, nous te le devons. Enflammée du feu divin de la liberté, tu voulus conserver son plus ardent défenseur ; tu partageas ses tribulations, rien ne put arrêter ton zèle ; tu sacrifias à l'Ami du Peuple et la crainte de la famille et les préjugés de ton siècle. »

Simonne mourut en 1824 et Albertine en 1841, à l'âge de quatre-vingt cinq ans.

Dans le recueil qui nous occupe, quelques biographes ont cru reconnaître par endroits l'écriture d'Albertine Marat ou celle de Simonne Évrard, auprès de la griffe plus énergique du conventionnel. La distinction ne paraît pas fondée, car plusieurs notes, qui sont certainement de la main de Marat, présentent la même écriture fine et correcte que l'on a cru être une écriture de femme.

Tantôt ces annotations de Marat ont pour objet de rapprocher des articles coupés en plusieurs suites et disséminés dans le journal ; tantôt elles ajoutent un détail à quelque épisode de la vie de l'Ami du Peuple ou un grief nouveau au dossier de ceux qu'il dénonce. Ainsi, au bas d'une violente attaque contre Motier (Lafayette), on trouve cette apostille :

« Il étoit conspué publiquement depuis plusieurs (mois) ; mais il s'est relevé de cet état d'abjection en prodigant des millions à ses coupejarets pour faire main basse sur les médisans. »

Très souvent, lorsque les mesures dont il a conseillé l'exécution ont été adoptées par l'Assemblée, Marat met à la marge : « J'ai fait adopter ce projet », ou encore : « Tout cela a été ordonné ». D'autres fois, il écrit : « J'ai fait renoncer au carnaval », ou : « J'étois l'apui de tous les oprimés ». — « J'ai sauvé 100 mille françois. » — « Ils s'égaroient, je les ai ramenés. » — « J'ai déjoué ce complot. »

Il avoue que les lettres qu'il insère dans son journal sont des lettres qu'il s'écrit à lui-même. En note d'un article intitulé *Lettre à l'auteur,* et commençant ainsi : « Cher Ami du Peuple, recevez quelque consolation, en apprenant à quel point vous êtes aimé de tous les bons citoyens... » Marat fait cet aveu :

« Cette lettre est de l'auteur ; il y a seulement fait entrer des félicitations et des consolations que lui avaient données de bons citoyens. »

Autre part, on lit à la suite d'*Observations communiquées à l'auteur :* « Elles sont de moi, je les ai supposées d'un autre pour appuyer mes vues. »

Ailleurs encore, il écrit au bas d'une page :

« Cette lettre est de moi; mes vues en l'écrivant étoient de varier le ton de mes dénonciations pour éviter la monotonie et l'ennui qui en est inséparable. »

A la date du 11 janvier 1790, il écrit un article intitulé : *Motifs pressans de refondre le Châtelet ou de l'abolir totalement :*

« .... Dans un siècle aussi dépravé, dit-il, il suffit que les magistratures soient vénales pour sentir ce que doivent être ceux qui les possèdent.... Aussi le pouvoir de l'or, de la beauté, du crédit, du compérage, est-il fameux dans l'histoire du palais. »

En travers de la marge, Marat ajoute : *Beau morceau.*

Il avait fait relier les deux premiers volumes de son œuvre. Comme l'ouvrier avait profondément attaqué les marges et que les notes manuscrites en avaient souffert, Marat s'applique à les rétablir dans leur intégrité. Mais ce travail de correction et d'annotation s'arrête bientôt. L'Ami du Peuple n'a plus le temps de se relire. Les événements se pressent. Le comité des recherches a mis Marat en accusation; son ami Fréron lui offre un asile et son journal *l'Orateur du Peuple.* Marat y publie plusieurs articles, qu'il a soin d'ajouter à la collection de ses œuvres politiques dont il ne perd pas de vue la réimpression.

Dans une notice qu'il consacrait, il y a quelques années, au *Recueil des œuvres politiques de Marat,* annotées par lui-même, le bibliophile Jacob disait « qu'un monument aussi important pour l'histoire de la Révolution française avait sa place marquée d'avance dans une de nos bibliothèques publiques ou chez un de nos grands amateurs ».

Il eût été, en effet, à désirer que cet exemplaire ne sortît pas de France. Malheureusement, il a été acquis moyennant le prix de 2,450 fr. pour le compte d'un amateur étranger. Déjà l'exemplaire de M. Pochet-Deroche a passé en Amérique ou en Angleterre.

Pour terminer, mentionnons une collection de caricatures parues pendant la Guerre de 1870, le Siège et la Commune et comprenant environ 2,780 pièces. Cette collection, une des plus belles qui existent, est complète; elle a été composée par M. Pochet-Deroche avec le concours de M. Paul Klenck, le caricaturiste. Elle contient toutes les suites ou séries connues comme étant les plus intéressantes et les plus rares. On y trouve notamment : *Le Pilori de Mailly,* 31 pl. et front.; — *Le Pilori-Phrénologie de Belloguet,* 13 pl.; — La suite d'*Actualités,* dite *les Grognet,* 87 pl.; — Les *Médailles et Revers,* de Dreux, 10 pl.; — *Les Actualités de Pilotell,* 23 pl.; — *La Commune,* de Klenck, 74 pl., etc. Ce recueil a été vendu 805 fr.

Vente Monselet. — Il y avait foule, le 7 février, à la salle n° 4 de l'hôtel Drouot, où se vendait la bibliothèque de M. Charles Monselet. Les bibliophiles, attirés aussi bien par la réputation de l'écrivain que par la réclame habile de plusieurs journaux, ont eu, nous devons le constater, quelque déception à la vue d'environ 300 volumes, la plupart sans grand intérêt. La vente a cependant

atteint un total de 3,400 fr., grâce à quelques manuscrits, à divers ouvrages porteurs d'*ex-dono* et aussi à un gracieux *ex-libris* à l'eau-forte, avec cette devise : *Bibliothèque de Ch. Monselet. — Livres amoncelés,* susceptible d'être recherché plus tard.

C'est égal! Le catalogue de M. Ch. Monselet de 1885 ne détrônera pas ce petit chef-d'œuvre de bibliographie humoristique qu'avait rédigé, en 1871, le malicieux auteur des *Oubliés et Dédaignés,* sous la rubrique de : *Catalogue détaillé, raisonné et anecdotique d'une jolie collection de livres rares et curieux dont la plus grande partie provient de la bibliothèque d'un homme de lettres bien connu* (Pincebourde, éditeur).

Voici un aperçu des principales enchères : *Eloa, ou la Sœur des Anges,* par A. de Vigny, Paris, 1824, éd. orig. : 40 fr.; — Barbier : *Iambes et Poèmes* et divers autres opuscules, avec envois d'auteur : 24 fr.; — Debureau : *Histoire du théâtre à quatre sous,* Paris, Gosselin, 1832 : 15 fr.; — *Antony,* drame, Paris, 1831, éd. orig. : 7 fr. 50; — Gérard de Nerval : *Manuscrit autographe de la Forêt-Noire,* projet de scénario en collaboration avec Monselet : 75 fr.; — Murger : *La Vie de Bohème,* comédie, Paris, 1849, envoi d'auteur : 20 fr.; — *Lettres de M. de Fronsac,* fils du duc de Richelieu, au chevalier Dumas, Paris, 1801, 2 vol. in-12 : 60 fr.; — De Rochemond : *Mémoires d'un vieillard de vingt-cinq ans,* Hambourg, 1809, 5 tomes en 2 vol. in-12 : 32 fr.; — E. Sue : *Atar-Gull,* Paris, 1831, 2 vol., vign. de Monnier : 4 fr. 50; — Raban : *La Résurrection,* Paris, 1832, 4 vol. in-12 : 16 fr.; — Labiche : *La Clef des Champs,* étude de mœurs, Paris, 1839, 1 vol. in-8° : 36 fr.; — Murger : *Scènes de la Vie de Bohème,* Paris, 1851, envoi d'auteur, avec lettre : 80 fr.; — G. Flaubert : *Madame Bovary,* Paris, Lévy, 1857, 2 vol. in-18, éd. orig. : 37 fr.; — Delvau : *Les Cythères parisiennes,* Paris, Dentu, 1864, envoi d'auteur : 55 fr.; — Poulet-Malassis : *Les Ex-libris,* Paris, Rouquette, 1875, avec cet envoi prophétique : « A mon vieil ami Monselet; pour une de ses ventes avant décès » : 34 fr.

La dernière partie du catalogue était consacrée aux ouvrages de M. Ch. Monselet; la plupart de ces livres n'ont pas atteint un prix excessif.

ETRANGER

Angleterre. — *Vente de la Syston Library.* — Le 12 décembre 1884, a commencé la vente de la magnifique bibliothèque de sir John Hayford Thorold, et connue sous le nom de *Syston Library.* — La vente de cette collection unique s'est faite par les soins de MM. Sotheby, Wilkinson et Hodge, à Londres.

La *Syston Park library* ne contenait que des ouvrages rares et curieux, des éditions *princeps* françaises et italiennes, un grand nombre de Grolier et de Maïoli. — Quelques livres de cette collection ont été vendus à des prix élevés. La deuxième édition du *Codex psalmorum,* imprimé par Fust et Schoyfert à Mayence, en 1459, quinze ans seulement après la découverte de l'imprimerie, a été payée 125,000 fr. par M. Bernard Quaritch de Londres. — C'est probablement le prix le plus élevé qu'on ait jamais payé un livre.

La *Bible mazarine*, bien que remmargée, a été vendue 97,500 fr. à M. Quaritch. — La *Biblia sacra vulgata*, chef-d'œuvre de Jean Gutenberg, a été imprimée à Mayence de 1450 à 1455. — Un exemplaire de cette bible ayant été découvert dans la bibliothèque Mazarine au XVIIIe siècle, par le célèbre bibliographe Debure, ce livre est connu depuis sous le nom de *Bible mazarine*.

La Bible mazarine a été le premier livre imprimé en caractères mobiles par Gutenberg et Fust.

Il en existe dix exemplaires au plus : trois à Paris, un à Berlin, cinq en Angleterre et quatre en Allemagne ; l'exemplaire sur parchemin que possède le musée bibliographique de M. Klemm, à Dresde, est des mieux conservés. — Le dernier exemplaire de la *Bible mazarine* qui ait figuré dans une vente a été acheté 67,250 fr. par M. Henry Huth, à la vente de la bibliothèque Perkins. — Un second exemplaire, sur parchemin, a été acheté 78,750 fr. par lord Ashburnham ; l'exemplaire qui se trouve dans la bibliothèque du comte de Crawford a été acquis, il y a vingt-cinq ans, 14,875 fr. ! Aujourd'hui, c'est près de 100,000 fr. qu'elle coûte à M. Quaritch !

Voici encore quelques prix réalisés par les ouvrages les plus rares de la collection :

La *Biblia sacra latina*, en deux volumes, imprimée sur parchemin, par Fust et Schoyfer (1462) : 25,000 fr. ; — Le *Mirror of the World* de Caxton, qu'on considère comme le plus ancien ouvrage imprimé en Angleterre : 8,375 fr. ; — La première édition du *Catholicon* de *Balbi de Janua* (1460) et imprimé par Gutenberg : 10,000 fr. ; — La célèbre *Biblia polyglotta* en 6 volumes du cardinal Ximenez : 4,400 fr. ; — Un *Josèphe* sur vélin : 6,875 fr. ; — *Bartoldi* : Recueil des peintres : 6,375 fr. ; — Une magnifique édition des fables d'Ésope avec bois de Clovis Eye : 3,150 fr.

La vente de la *Syston Park library* a produit un total de 4,487,000 fr.

M. Damascène Morgan, pour le compte d'un collectionneur, s'est rendu acquéreur à 30,000 fr. de 12 volumes ayant appartenu à Marguerite, la sœur des derniers Valois. — Ces petits volumes sont dans une reliure originale portant sur les plats un semis de marguerites, de tulipes, de pavots, et dans les médaillons les trois fleurs de lis de France avec la devise en exergue : *Expectata non eludet.*

Un exemplaire de la *Cyropédie* de Xénophon, portant les armes de Catherine de Médicis entourées de la cordelière de veuve, a été vendu 4,300 fr.

Citons encore :

Biblia græca. In-f°. Venetiis, Aldus : 1,275 fr. ; — *Biblia latina.* Sur parchemin, 2 vol. in-f°. Moguntiæ, per Fust et P. Schoiffer. Magnifique exempl. aux armes du prince Eugène : 25,000 fr. ; — *Biblia sacra latina.* In-f°. Venetiis, 1479, N. Jenson : 250 fr. ; — *Biblia sacra.* 3 vol. Romæ, 1590, Aldus ; reliure de Derome. Cette bible a été défendue par Grégoire XIV : 513 fr. ; — *Biblia sacra vulgatæ.* Ed. Sisti V. Romæ, 1592, Aldus : 113 fr. ; — *Biblia sacra Germanica.* In-f°. S. d., mais considérée comme la première bible allemande. Strasbourg, 1465 : 2,000 fr. ; — *Beslinghieri geographia.* In-f°. Firenze, 1478. 30 cartes. Un des premiers, sinon le premier livre à cartes gravées : 1,000 fr. ; — *L'Apocalypse.* Pet. in-f°. 1430 environ, attribué à Laurent Coster d'Harlem ;

exempl. défectueux : 1,725 fr. ; — *Boccacius : de Mulieribus claris*. In-f°. Ulmæ. 1473, avec gravures sur bois : 738 fr. ; — *Boccace : les Cent nouvelles*. In-f°. Paris, 1500 environ, A. Verard, sur parchemin avec 101 miniatures coloriées et dorées : 16.750 fr. ; — *Id. Decamerone*. Pet. in-4°. Venise, 1522, Aldo ; reliure de Padeloup : 638 fr. ; — *Boetius, de Consolacione Philosophica*. 1re édit., in-f°., impr. par Hanz Glim, élève de Sweynheym et Paunartz : 513 fr. ; — *Id.* In-f°. Gand, 1485, Avend de Keyser : 1,300 fr. ; — *Buchanani paraphrasis psalmorum poetica*. In-16. Antverpiæ, 1588 ; bel exemplaire ayant appartenu à Marguerite de Valois, reliure de Clovis Eve (maroquin) : 1,950 fr. ; — *Cæsaris Commentarii*. In-8°. Ven., 1513, Aldus : 525 fr. ; — *Id.* Ex. emend. Scaligeri, in-12. Elzevir : 207 fr. ; — *Callimachi hymni et fragm.* In-16. Antverpiæ, 1584, exempl. provenant de la bibl. de Marguerite de Valois : 2,025 fr. ; — *Cardani Arcana politica*. In-32, 1635, Elzevier : 1,100 fr. ; — *Catulli, Tibulli et Propertii Carmina*. In-f°, 1re édit. Ven., 1472, Vindelinus de Spira : 375 fr. ; — *Id.* In-8°. Ven., 1502, Aldus : 244 fr. ; — *Caxton, W. The Mirror of the World*. In-f°., 1481 : 8,375 fr. ; — *Celsus, de Medicina*. 1re édit., in-f°. Florentiæ, 1478 : 363 fr. ; — *Celtis quatuor libri amorum*. Pet. in-4°. Nurimbergæ, 1502 ; avec gravures sur bois dont deux d'Albert Dürer : 225 fr. ; — *Commines, Mémoires*. In-12. Elzevier, 1648 : 250 fr. ; — *Conradi (de Mure) Furicensis Repertorium*. In-f°. Basilæ, 1640 environ, Bertoldus Rodt. C'est le seul ouvrage connu de cet imprimeur, un des anciens compositeurs de Gutenberg et témoin lors du procès en 1455 : 163 fr. ; — *Cornelius Nepos :* Vitæ excell. Virorum. 1re édit., in-f°. Venetiis, 1471, N. Jenson. Miniatures d'un artiste italien : 925 fr. ; — *Crastoni Lexicon*. 1re édit. C'est le troisième livre qui ait été imprimé avec des caractères grecs. In-f°. Mediolani, 1480 : 344 fr. ; — *Cronica von der heiligen Stat von Cœllen*. Chronique de la ville de Cologne. In-f°. Cologne, 1499. Contient l'histoire de l'invention des types métall. par Gutenberg, en 1440 . 900 fr. ; — *Cronica von Allen Kaysern und Künigen, Fürsten, etc.* In-f° avec gravures. Augsbourg, 1476 : 1,075 fr. ; — *Dante Alighieri, Commedia, ed. Landino*. 1re édit., in-f°. Florence, 1481, par Nichola di Lorenzo della Magna. Gravures de Baldini d'après Botticelli : 900 fr. ; — *Id.* In-8°. Ven., 1502, Aldus : 306 fr. ; — *Demosthenis Orationes*. In-f°. Ven., 1504, Aldus ; rel. de Clovis Eve : 400 fr. ; — *Id.* 3 vol. Venez., 1554, Aldus : 215 fr. ; — *Diane de Poitiers, le livre des Statuts, etc.* Sur parchemin, pet. in-4°. Paris, 1550 environ . 925 fr. ; — *Lærtii Vitæ et sententiæ philosophorum*. 1re édit., pet. in-f°. Venetiis, 1475, N. Jenson : 307 fr. ; — *Dioscorides operæ græce*. 1re édit., in-f°. Venetiis, 1499, Aldus : 1,000 fr. ; — *Euclidis geometriæ elementa*. 1re édit., in-f°. Venetiæ, 1482 : 388 fr. ; — *Eusebius de Evangelica præp.* In-f°. Venetiis, 1470, N. Jenson. Ancienne rel. ital. maroquin. Un exempl. sur parchemin se trouve à la Bibl. nationale : 1,150 fr. ; — *Euthymii Zigaboni Comm. in omnes psalmos*. In-f°. Veronæ, 1530, Grolier ; rel. par Nicolas Eve : 2,800 fr. ; — *Lucania Pharsalia*. In-f°. Romæ, 1469, Sweynheim et Paunartz : 2,800 fr. ; — *Luciani Opuscula*. Édit. Erasmo et Moro interp. in-8°, Grolier. Venetiis, 1516, Aldus : 3,300 fr. : — *Lucretius*. In-8°. Venetiis, 1515, Aldus, sur fort papier : 200 fr. ; — *Id.* De Rerum natura, édit. Zambini, in-4°. Paris, 1663. Exempl. Grolier ; rel. par Nicolas Eve : 1,675 fr. ; — *Id.* In-16. Paris, 1567. Charmant petit volume provenant de la bibl. de Marguerite de Valois. Rel. par Clovis Eve .

2,625 fr.; — *Livii, Hist. Rom. Decades.* 3 vol. in-f°. Venetiis, 1470, Vindelinus de Spira : 1,100 fr.; — *Justiniani Institutiones.* Exempl. sur parchemin, in-f°. Moguntiæ, 1472, P. Schoyffer, 2e édit. : 2,325 fr.; — *Lascaris, grammatica græca.* Édit. Demetrii Cretensis. 1re édit. Medionali, 1476, Dion. Pararisinus : 2,625 fr. L'exempl. qui se trouve au British museum avait coûté 15,000 fr.; — *Missale Rom.* In-f°. Nuremb., 1491 : 1,025 fr.; — *Musæi Opusculum de Heroni et Leandro.* Pet. in-4°. Ven. 1494, Aldus, 1re édit. Très rare : 725 fr.; — *Natalles* (Pierre de). *Catalogue des Saintes, par Guy Breslay.* 2 vol. in-f°. Paris, 1523. Exempl. sur parchemin avec 498 miniatures ayant appartenu à Catherine de Bourbon : 13,250 fr.; — *Ovidii Metamorphoses,* ab Aldo Manucio col. in-16. Paris, 1587 (de la col. de Marguerite de Valois, rel. par Clovis Eve) : 2,825 fr.; — *Pausaniæ Veteris Græciæ descriptio.* 2 vol. in-12. Lugduni, 1559 (bibl. de Marguerite de Valois), superbes exempl. : 5,075 fr.; — *Platonis Opera.* In-f°. Venet., 1513, Aldus : 800 fr.; — *Plauti Commœdiæ.* In-f°. Venetiis, 1472, Johannes de Colonia et Vindelinus de Spira. 1re édit. : 900 fr.; — *Psalmorum Euridichion, Aug. Politano,* in-16, Paris, 1533, reliure par Clovis Eve, exemplaire provenant de la bibliothèque de Marguerite de Valois : 3,275 fr.; — *Quintiliani Institutiones,* éd. Campani, in f°, Romæ, 1470 : 425 fr.; — *Quintus Curtius de Gestis Alexandri Magni,* in-f°, Romæ, 1470 (première édition) : 300 fr.; — *Rhetores Graeci,* 2 vol. in-f°, Ven., 1508 (Alde) : 400 fr.; — *Rhodogini, Antiquæ Lectiones,* in-f°, Ven., 1516, Alde, exempl. de Grolier : 1,875 fr.; — *Sabellici rerum Venetarum historia,* in-f°, Venetiis, 1487, A. de Toresanis de Asula, sur parchemin : 3,800 fr.; — *M. William Shakespeare's comedies, histories and tragedies, published by Isaac Taggard and Ed. Blount,* in-f°, 1623 : 14,750 fr.; — *Id.,* in-f°, 1632, *printed by Cotes for Robert Aflot,* 2e édit. : 375 fr.; — *Id.,* in-f°, 1664 (la plupart des exemplaires de cette édition ont été détruits lors du grand incendie de Londres) : 750 fr.; *Id.,* in-f°, 1685, 4e édit. : 500 fr.; — *Steuchii Enarrationes in Psalmos,* in-f° (Grolier) : 2,000 fr.; — *Taciti Libri V,* Romæ, 1515, in-f° : 270 fr.; — *Tewrdannck,* in-f°, Nuremberg, 1517, avec 118 gravures sur bois d'après Scheufelein et Jost von Negker, 1re édit. : 775 fr.; — *Themistii opera,* in-f°, Ven., 1534, Aldus : 253 fr.; — *Theocriti Eclogæ,* in-f°, Ven., 1495, Aldus : 255 fr.; — *Thomæ Aquinatis secunda secundæ,* in-f°, Moguntiæ, 1467, P. Schoyffer : 875 fr.; — *Thomas a Kempis, de Imitatione Christi* elzevier, relié par Deseuil (rare) : 700 fr.; — *Valturius, de re Militari,* éd. Ramusio. in f°, Vérone, 1472, avec 82 gravures sur bois et initiales (rare) : 3,000 fr.; — *Xenoph. Cyropédie* traduite par Jaques des Comtes de Vintimille, petit in-4°, Lion, 1555, Jean de Tournes, provenant de la bibliothèque de Catherine de Médicis : 4,250 fr.

La bibliothèque a été vendue par les soins de MM. Sotheby, Wilkinson et Hodge, le vendredi 12 décembre et les jours suivants, et les prix atteints dépassent, pour plusieurs des pièces les plus rares de la collection, ceux atteints jusqu'à ce jour. On y remarquait nombre de magnifiques *editiones principes* des classiques sortis des célèbres presses d'Italie et de France, au temps où l'imprimeur rivalisait avec le peintre pour le culte de son art.

Quant aux nombreuses éditions choisies (aldines et elzéviriennes) dont plusieurs sur vélin ou sur grand papier, elles sont presque toutes dans un parfait état de conservation et dans des reliures superbes; la plupart provenaient

de bibliothèques célèbres, telles que celle de Lorenzo de Medici, de Marguerite de Valois, de Diane de Poictiers, de Barbarigo, de Catherine de Medici, Thuanus Maioli, De Ménars, Grolier, et de quelques collectionneurs modernes.

Le point culminant de la vente a été la mise aux enchères du rarissime *Codex psalmorum*. Ce magnifique chef-d'œuvre d'art typographique de Fust et de Schoyffer, après une lutte très vive entre MM. Ellis et Quaritch, fut adjugé à ce dernier pour 123,750 francs. On savait d'avance que ce volume, étant donné son parfait état et sa rareté, produirait une forte somme qu'on évaluait entre 2,000 et 3,000 liv. st. Mais peu de personnes, assurément, pouvaient penser que le prix en dépasserait celui de la *Bible Mazarine*.

Ce *Codex* est, après tout, un ouvrage plus rare et plus précieux que la *Bible Mazarine*. On a été jusqu'à prétendre que le beau vélin in-folio n'était qu'une réimpression d'un volume de 1457, dont il existe une copie à la bibliothèque royale de Windsor. Le *Times* fait remarquer qu'il n'y a aucun doute que ce codex de 1459 ne soit une édition nouvelle et, telle est sa rareté, que M. Quaritch assure ne l'avoir jamais eu entre les mains depuis quarante années qu'il recherche les livres rares, tandis que pendant ce temps il a rencontré quatre bibles mazarines.

Il n'existe de ce *Codex* que dix exemplaires sur vélin et cet ouvrage est presque aussi rare que l'édition de 1457, dont on connaît seulement huit exemplaires. Ce codex est relié par Staggemeier, en maroquin rouge, et dans un état exceptionnel de conservation.

Aucune vente de livres, si l'on tient compte du nombre relativement restreint des ouvrages faisant partie de cette collection, n'a produit une somme aussi élevée (750,000 fr.). Les dernières ventes importantes ont produit : celle de la collection Sunderland de Blenheim Palace, 1,400,000 fr. ; celle de Hamilton Palace, qui comprenait la collection Beckford, 1,840,000 fr. ; celle de lord Gosford, 283,000 fr., et celle de Sir R. Colt Hoare, 250,000 fr.

Le produit total de ces ventes récentes s'élève à plus de 4,480,000 fr., et en y ajoutant les sommes dépensées par l'Italie et l'Allemagne pour l'acquisition des manuscrits de lord Ashburnam, on arrive à un total de 6,250,000 fr. dépensés pendant ces dernières années pour des livres rares et des manuscrits. Et ce n'est pas tout : M. Hodge annonce la prochaine mise aux enchères de la belle bibliothèque d'Osterley Park du comte de Jersey. Cette dernière collection possède plusieurs manuscrits fort rares et pas moins de onze Caxton. Cette vente aura probablement lieu vers la fin de février.

— Signalons aussi un psautier latin, avec hymnes et oraisons, contenant la première impression du *Credo* de saint Athanase, reliure en maroquin rouge, papier vélin, initiales de chapitres en couleur, conservation parfaite ; il a été adjugé à M. Quaritch pour 129,000 fr. Ce livre est le second existant qui porte la date de son impression sur la page de titre : « Fust et Schaefer, Mayence, 1459. » Il avait été vendu 3,500 fr. à Paris, il y a quelque trente ans.



Catalogue de la Bibliothèque de feu M. le baron James de Rothschild. — Le premier volume du *Catalogue des livres composant la Bibliothèque de feu M. le baron James de Rothschild* vient de paraître à la librairie Damascène Morgand. Cette publication sur laquelle nous aurons certainement à revenir mais que nous tenons à signaler dés maintenant, est due aux soins pieux et éclairés de M. Picot, bibliothécaire du baron, son camarade d'enfance et son ami le plus sûr et le plus dévoué.

Nous ne croyons pouvoir mieux faire, pour parler comme il convient de l'érudit bibliophile et de sa précieuse collection, que d'emprunter à la préface écrite en termes émus par le savant auteur de la *Bibliographie cornélienne* les passages suivants :

« Nous ne craignons pas d'affirmer, dit M. Picot, qu'il n'y eut pas dans ce siècle d'amateur plus délicat que le baron James. Sa collection, commencée vers 1856, ne prit un développement considérable qu'à partir de 1863. Il acheta lui-même, à la vente Double, les *Libri de re Rustica*, aux armes de J. A. de Thou, et l'exemplaire des *Œuvres et Meslanges poetiques d'Estienne Jodelle* qu'on croit avoir appartenu à la reine Marguerite de Valois. En 1864, à la vente d'Auteuil, il se fit adjuger un superbe exemplaire de l'*Atalanta fugiens*, de Michel Maies, relié en mosaïque pour Girardot de Préfond. Ce précieux volume fut le premier article d'une série unique de ces riches reliures exécutées pour les plus illustres bibliophiles du xviii[e] siècle. Dès lors, il n'y eut pas une vente marquante à laquelle il n'enlevât quelques morceaux importants. Il nous suffira de rappeler les ventes de Techener (1865), du prince Radziwill (1866), de Yemenix (1867), de J. Ch. Brunet (1868), du baron Pichon (1869), de M. L. Potier (1871-1872), de MM. Bordes, Perkins et Tuffon (1873), de M. Tite (1874), de MM. Capron et Benzon (1875), de M. Lebeuf de Montgermont (1876), de M. Turner (1878), de M. Didot (1878-79 et 1880), du D[r] Desbarreaux-Bernard (1879), du comte de Béhague (1880), du marquis de Ganay (1881). Dans ces ventes, le baron James se contentait d'un petit nombre d'articles, mais il excellait à choisir, et c'est là surtout qu'il montrait la sûreté de son goût.

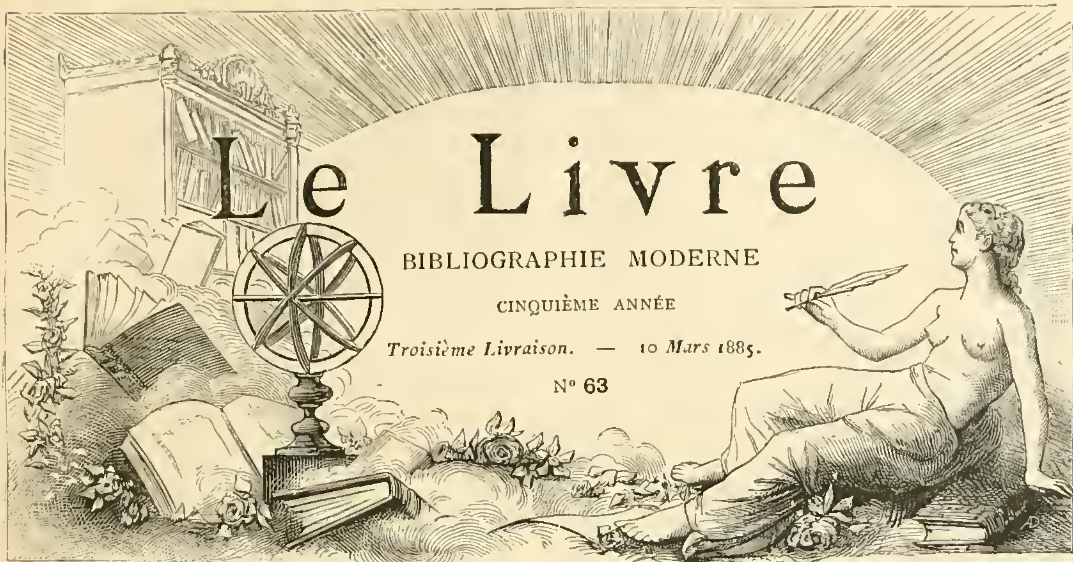
D'ailleurs ils n'était pas de ces bibliophiles qui dépensent de grosses sommes d'argent dans les enchères publiques, soit parce que la galerie les contemple, soit parce qu'ils espèrent ainsi retrouver plus facilement, en cas de revente, le prix qu'ils auront payé, et qui ne se décident qu'avec peine à faire une transaction amiable; il estimait, au contraire, que le vrai plaisir de l'amateur, c'est d'aller soi-même à la découverte. Les volumes les plus précieux peut-être de sa bibliothèque, il les avait acquis dans ses visites journalières à M. Potier, à M. Porquet, aux frères Tross, à MM. Morgand et Fatout. Ajoutons que ses trésors bibliographiques reçurent un accroissement notable à la mort de son grand-père, le baron de Rothschild, qui lui légua une collection unique de livres d'heures, de classiques et de dessins originaux, acquis pour la plupart aux ventes de Renouard et de La Bédoyère. La baronne douairière compléta cette dernière série en faisant acheter pour son petit-fils les dessins exécutés par Boucher pour les œuvres de Molière, suite admirable qui était la perle du cabinet formé par M. le baron Pichon... »

La première partie de ce catalogue comprend quatre divisions : théologie, jurisprudence, sciences et arts, et belles-lettres; cette dernière, de beaucoup la

plus complète, renferme quantité d'ouvrages précieux du XVe et du XVIe siècle. On sait d'ailleurs que M. de Rothschild avait fait une étude particulière de ces deux époques ; nous n'en voulons pour preuve que les ouvrages qu'il a publiés et dont quelques-uns encore inachevés seront poursuivis par M. Picot.

On ne saurait trop admirer la méthode rigoureuse, la science profonde qui ont présidé à la rédaction de ce catalogue qui ne comprend pas moins de 1,058 articles. Chacun d'eux se trouve décrit avec une précision remarquable; rien n'est laissé dans le doute ; des notices littéraires et biographiques accompagnent chaque description; enfin de nombreux fac-similés permettent de se faire une idée précise des éditions les plus rares et serviront peut-être à fixer l'origine de plus d'un ouvrage précieux.





L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

CAUSERIE D'UN CURIEUX

Jules Vallès bourgeois et banquier. — La collection du journal La Rue. *— Le boniment du début. — Les collaborateurs de Jules Vallès. — Victor Hugo jugé par Vingtras. — Baudelaire et Vallès. — La Liberté de l'orthographe décrétée par la Commune. — La fin de* La Rue. *— Vallès au* Figaro : *Les lettres d'un irrégulier.* — Le Bachelier, *livre à clef; principaux personnages.* — Les Étapes d'un réfractaire, *par Jean Richepin.* — L'Ame nue *de Edmond Haraucourt.* — La Légende des sexes. — *Une chanson à boire. — Un chef-d'œuvre inconnu.* — Sir Lionel d'Arquenay. — *Jules Lefèvre-Deumier. — Idées originales sur les romans. — Une paradoxe de Julius Smith Esq. — Le repos que donne un bon livre.*



ULES VALLÈS, ayant certain jour à se montrer sévère dans une étude sur un homme de lettres défunt, écrivit cette phrase : *La mort n'est pas une excuse !* — Le réfractaire qui vient de mourir, et que les anarchistes ont conduit en terre avec un si grand fracas, mérite qu'on retourne contre lui cette parole impitoyable. Non, certes, la mort pour lui n'est pas une excuse ; et, soit qu'on le suive à travers ses ouvrages ou dans les diverses manifestations de sa vie publique, soit qu'on examine Vingtras ou qu'on étudie Vallès, l'homme apparaît en lui sans grandeur, sans dignité, sans convictions. L'envie, plus que la révolte superbe, rugissait en son cœur ; la vanité, l'ambition, l'orgueil, la soif ardente des jouissances matérielles marquent peu noblement son œuvre aux quatre coins, et lui interdiront une place durable dans l'histoire des lettres de ce temps. — Du talent, il en eut, on ne saurait lui en méconnaître, mais un talent malsain, furieux, desséchant, un talent de nihiliste infécond et abaissant, où se laissent voir toutes les plus tristes, les plus plates passions humaines, où jamais l'âme ne chante rien d'élevé, où le cœur disparaît, où la conviction intime fait

défaut. Vallès fut une sorte de Tyrtée de l'avidité sociale; il sonna la curée de l'argent et spécula sur les barricades et les rues dépavées. — Au fond, ce mangeur de bourgeois fut le plus vulgaire bourgeois du monde; il était né pour être banquier, il ne fut que banquiste; il eut des ambitions banales de remueur d'or, des rêves de grosses jouissances et de confortable clinquant; il n'eut rien de l'artiste surmené par la grande flamme intérieure; il ne fit qu'attiser sa cupidité, dresser ses chimères en théorie et toute son esthétique est contenue dans cette phrase de préface de son pamphlet : *l'Argent*, qui marqua son début littéraire en 1857 :

« Faisons de l'argent, morbleu ! Gagnons de quoi venger le passé triste, de quoi faire le lendemain joyeux, de quoi acheter de l'amour, des chevaux et des hommes. »

Quelqu'un n'eut-il pas raison de l'appeler : *Monsieur Joseph Proudhon?*

***

Je viens de mettre hors rayons de ma bibliothèque cette curieuse collection de *la Rue*, « Paris pittoresque et populaire », dont Vallès fut le fondateur et le directeur, du 1er juin 1867 au 11 janvier 1868; — en tête de ce précieux recueil se trouve insérée par la main pieuse d'un collectionneur la fameuse caricature de Vallès en bouledogue, suivant le convoi du pauvre, une casserole attachée à la queue, avec cette légende ambiguë, autographe de Vallès : *Chargez !*

André Gill fit paraître ce portrait-charge un de ses meilleurs parmi tant d'autres remarquables — dans le numéro de *la Lune* du 14 juillet 1867, — date fatidique !

Je ne connais point, — à part *le Boulevard* de Carjat, — parmi les nombreux journaux satiriques illustrés qui marquèrent les dernières années de l'Empire, de plus typique publication que cette *Rue* qui compte trente-trois numéros. Vallès, non content d'avoir trouvé l'enseigne, fit lui-même le boniment aux abords de cette boutique où il venait enfin de se mettre dans ses meubles. — Écoutons le farouche Barnum des va-nu-pieds, dans une de ses plus éclatantes tirades :

« Nous aimons la vie, nous la rechercherons et la mettrons partout... c'est donc Paris, Paris misérable et glorieux, Paris dans sa grandeur et son horreur que *la Rue* va mouler, mouler vivant, mordant dans la peau, le plâtre, dans la pierre, la chair. — Nous donnerons des nouvelles de ce grand corps fiévreux... Nous compterons aussi les pulsations de son pouls et les battements de son cœur; nous voulons peindre tout entière une époque, la plus étrange peut-être de l'histoire, et nous devons faire entendre, aussi bien que la complainte des pauvres ou le chant du travail, le cri de nos passions. — Nous sonnerons l'attaque et donnerons l'assaut contre toutes les forteresses, institut, académies, du haut desquelles on fusille quiconque veut avoir l'esprit libre; Gavroche battra la charge sur le pont des Arts, Giboyer clouera aux portes de la Sorbonne son gant crevé, et nous racolerons des poêles à frire pour aller donner charivari à M. Auber, sous les fenêtres du Conservatoire... — nous crierons « silence aux ganaches ! » et peut-être bien : « à bas les morts ! » nous attaquerons toutes les aristocraties, même celles de la vieillesse et du génie, et nous peindrons tels qu'ils sont les grands comme les petits, les respectés comme les misérables ! »

Des mots !... des mots !... qui emplissent ce porte-voix et attirent la foule, puis la désillusion; les campagnes de *la Rue* ne furent pas si terribles; on y exhiba plus de vices qu'on n'y étripa de célébrités; *la Rue* ne devint point le Carrefour des écrasés; elle resta pittoresque et sans scandale; c'est à peine si quelques chiffonniers de la rédaction jetèrent au passage à la hotte, comme tas de vieilleries, le Dante, Hugo, Michel-Ange, Virgile et Shakespeare; à peine si quelques loustics, envoyant le vieil Homère aux Quinze-Vingts, se déclarèrent « rassasiés de gravité, de morale et de gloire » et crièrent comme à la fin d'un monde : « Allons ! vive la Blague ! » — La véritable épigraphe de *la Rue* serait plutôt ce mot sincère que le rédacteur en chef lança un jour à la tête d'un débutant qui lui portait un article de conviction émue : « *Au diable, les principes ! Nous sommes ici pour la démoralisation !* »

Il fait bon cependant flâner dans cette *Rue*, pleine de dévergondage, où une foule de sous-Sébastien-Mercier nous peignent les tableaux de banlieue et nous montrent tous les saltimbanques et malandrins de la place publique : « l'astronome du pont Neuf, » Mathusalem, le raccommodeur de porcelaine de la barrière du Maine; Bourdon, le guittariste du boulevard Saint-Michel; les danseurs de corde de la place d'Austerlitz; le camelot, Bullier, le banc des accusés de la barrière Montparnasse; le poète Poulaillon, que toute une génération d'étudiants a connu du *Bas-Rhin* au *café d'Harcourt*; « la belle Césarine ou la Vénus au Rable », tous les héros du pavé, toutes les fleurs de bitume qu'on vit éclore au milieu du Paris nouveau, dans le soleil couchant des gloires impériales.

Vallès avait groupé autour de lui une phalange baroque de collaborateurs, dont les noms seuls (plusieurs étaient alors entièrement inconnus) font naître de singuliers rapprochements, évoquent des souvenirs bien divers. — Parmi ces écrivains publics de *la Rue*, voici Georges Cavalier, dit *Pipe en bois*; le chef des fifres re-

belles d'*Henriette Maréchal*, un héros! — Gustave Puissant, le célèbre auteur des *Écrevisses du Petit Auguste*, ami intime de Vallès, et qui fut mis hors la loi lorsqu'il fut avéré que ce faux frère émargeait « au fonds des reptiles » de la rue de Jérusalem; — Arthur Arnould, le futur membre de la Commune; Duranty, le critique d'art, Henry Maret, Gustave Maroteau, le poète des *Flocons*, mort depuis, déporté à *la Nouvelle*; Ernest Havet, André Gill, aussi malicieux et paradoxal écrivain que superbe caricaturiste, dont on connaît la triste fin; Philippe Desclée, le frère de la pauvre *Froufrou;* Albert Brun, Paul Mahalin, Fulbert Dumontheil, Savinien Lapointe, A. Ranc, qui y publia des *Notes de prison;* Charles Lepère, alors simple avocat à Auxerre, dont on retrouve une complaisante paraphrase de sa célèbre chanson du *Vieux quartier latin*; puis enfin les purs lettrés : Paul Arène, Cladel, Jules Claretie, André Lemoyne, E. Pouvillon, Ernest d'Hervilly et Francis Magnard, dont on peut lire deux charmantes études, l'une sur *Montmartre*, l'autre intitulée : un *Échappé de séminaire*. — Régamey, Gill et Pepin furent les trois illustrateurs patentés de *la Rue*.

Jules Vallès fut presque toujours le ténor de la bande; à de rares exceptions, chaque numéro de *la Rue* s'ouvre par un premier Paris du réfractaire. Parmi les plus curieux ou les plus violents, je remarque les articles intitulés : *Mazas*, *les Duellistes*, *Hernani*, *les Criminels*, *le Concours des Beaux-Arts*, *Charles Baudelaire*, *Antony*, *Rome*, *les Mercenaires*, *la Société des gens de lettres*, *la Tribune*, et enfin *les Cochons vendus*, ce fameux réquisitoire contre les remplaçants militaires, « les marchands d'hommes », qui lui valut (comme étant entaché de politique) la saisie puis la suppression de *la Rue*, « journal exclusivement littéraire. »

On jugera de la critique de l'auteur du *Testament d'un blagueur* et de sa haine des supériorités intellectuelles par les deux extraits que je vais donner et qui méritent d'être sortis de cette fosse commune de *la Rue*, où peu de chercheurs s'aviseraient de les aller déterrer. Au cours d'un acerbe éreintement d'*Hernani*, Jules Vallès, avec l'aveuglement d'un taureau, piétine sauvagement sur le premier poète du siècle, qui semble le gêner décidément :

M. Victor Hugo, écrit-il, n'est qu'un superbe monstre. — Il est venu au monde la tête et la poitrine vides, sans cerveau ni cœur, mais, comme ce Memnon dont il parle, il chante dès qu'un rayon le touche, rayon de soleil ou de gloire, feu d'église ou éclair d'épée, flamme qui jaillit de la couronne d'un roi ou du fusil d'un émeutier. — Il fut le Memnon de beaucoup de gens et de bien des choses, de Napoléon Ier, de Charles X, de Louis-Philippe, le Sous-Memnon du président, et le voilà redevenu le Memnon en chef de la Liberté.

« Qu'il soit cela : une statue creuse que quelques-uns planteront comme le dieu de la défaite, où l'on accrochera des ex-voto et sur laquelle on frappera, comme les paysans sur les casseroles, pour appeler ou maudire les abeilles! Cela et rien de plus! »

Ici montre-t-il encore une certaine hardiesse et quelque ingéniosité dans cette franche attaque contre le Bouddha de la littérature qu'il juge trop haut dans l'esprit de ses concitoyens; — ce provocateur des dieux, ce sapeur des religions est dans son rôle et on constate en souriant qu'il ne s'y prend point trop gauchement. — Il n'en fut point de même vis-à-vis de Baudelaire, sur lequel ce Giboyer hargneux fit (au lendemain même de la mort de l'auteur des *Fleurs du mal*, le 7 septembre 1867) un article écœurant, qui blesse à la fois toutes les convenances et tout sentiment de vérité. — Il injurie le poète, il raille sans pitié sa folie des derniers jours, comme il devait plus tard se railler de la folie du pauvre André Gill; il arrive même à glisser des mots sceptiques entre les hoquets de son agonie. L'article est long et impitoyable. Je ne citerai que quelques passages typiques :

« Poète, Baudelaire ne l'était point de par le ciel, et il avait dû se donner un mal affreux pour le devenir. — Il eut une minute de gloire, un siècle d'agonie : aura-t-il dix ans d'*immortalité*? — A peine!

« Ses admirateurs peuvent tout au plus espérer pour lui qu'un jour un curieux ou un raffiné logera ce fou dans un volume tiré à cent exemplaires, en compagnie de quelques excentriques crottés. Ne demandons pas plus pour lui : il ne mérite pas davantage; et combien sont tombés qui étaient plus dignes d'être embaumés dans les pages d'un Elzevier! Mais aussi ceux-là sont morts poitrinaires et non pas fous; ils n'ont point eu les préoccupations terribles et les angoisses mesquines qu'eut toute sa vie ce forçat lugubre de l'excentricité.

« Né bourgeois, il a joué les Cabrions blafards toute sa vie; il y laissa sa raison, c'était justice : on ne badine pas impunément et aussi effrontément avec certaines lois fatales, qu'il ne faut pas subir lâchement, mais qu'il ne faut pas défier non plus; on ne surmène pas ainsi son corps et sa pensée, ou bien la nuit se fait dans le cerveau, le sang devient eau dans les veines, et il ne reste d'un homme qu'un morceau de chair épaisse et fadasse, comme un lot de viande soufflée qui tressaute et tremblote dans l'insensibilité d'une agonie piteuse. Indifférent aux grands spectacles, et par conséquent impuissant à les peindre, ne ressentant pas d'impressions, se trouvant tout de suite ruiné, à peine il avait écrit deux pages; trop orgueilleux pour se contenter d'être talent classique, gloire officielle, il inventa, il crut inventer *le Diablotinisme* et il se figura avoir découvert Lacenaire et Lesbos. — Ah! ne valait-il pas mieux vivre simplement

d'un travail connu, simple mortel, plutôt que de courir après les rimes étranges et les titres funèbres! Mauvais moment, d'ailleurs, celui-ci, pour les biblistes de sacristie ou de cabaret. Époque rieuse et méfiante, la nôtre, et que n'arrête pas longtemps le récit des cauchemars et le spectacle des extases. C'était déjà montrer qu'on n'avait pas le nez bien long d'entreprendre pareille campagne à la date où Baudelaire la commença; — que Satan ait son âme!

« Satan, c'était ce diablotin démodé, fini, qu'il s'était imposé la tâche de chanter, d'adorer et de bénir! Pourquoi donc? Pourquoi le diable plutôt que le bon Dieu? C'est que, voyez-vous, ce fanfaron d'immortalité, il était au fond un religiosâtre, point un sceptique; il n'était pas un démolisseur mais un croyant; il n'était que le niam-niam d'un mysticisme bêtasse et triste, où les anges avaient des ailes de chauves-souris avec des faces de catin : voilà tout ce qu'il avait inventé pour nous étonner, ce *Jeune-France* trop vieux, ce libre-penseur gamin. »

On sent, à la lecture de cette ridicule prise d'armes en face du cadavre de Baudelaire, que Vallès, ce positif ventru, ce réaliste grossier, cet entrepreneur de démolitions sociales par métier, ne comprenait rien à l'art idéal, aux exquises délicatesses, aux hantises troublantes du poète des *Femmes damnées*. Ah! ce n'était pas un *névrosé*, ce dépaveur en chambre qui poussait à la rue et tremblait d'y descendre! Il avait vu Baudelaire avec l'œil stupide d'un peintre de batailles qui regarderait un Goya ou un Callot. Il était emporté par la véhémence des mots, il n'en comprit jamais l'harmonie, la ciselure et les délicieuses souffrances que cause leur accouchement. Il vit la littérature en rouge, crevant spontanément comme un tube de couleur sur le papier; — la tradition, la langue, le culte de l'histoire des lettres, qu'était-ce pour ce faux belluaire? Néant! C'est bien là l'homme brutal et blagueur, le député de la misère appointé, qui durant la Commune écrivait à Protot une étrange proposition de décret pour abolir... l'orthographe, avec ce considérant : « La grammaire étant le plus grand des préjugés, la plus sotte des conventions, la Commune de Paris décrète :

« Article uuique : Liberté de l'orthographe. »

Ce qu'il détestait particulierement en Baudelaire, c'était son aristocratie intellectuelle, le vernis, le poli, la beauté de race de son style; il se savait rustre et pataud, sans origines, sans filiation avec la noblesse littéraire française, sans finesses d'attache; aussi ne put-il ramasser son talent que dans la révolte pour le cracher à la face de la société, qui ne l'eût point remarqué autrement. Il fit comme ces gens qui veulent attirer l'attention d'un salon et qui n'ayant pour cela ni la beauté, ni la grâce, ni la distinction, renversent des meubles et se montrent glorieux d'impertinence et superbes de grossièreté voulue. Vallès reprochait à Baudelaire de bégayer ses pensées avant de les produire: c'est que chez celui-ci les pensées naissaient de l'âme et chez celui-là ne venaient que de l'esprit. Le poète pensait avec Joubert qu'un seul beau son est plus beau qu'un long parler; l'écrivain de *la Rue* n'entendait rien à ces subtilités; il dilatait sensuellement ses narines aux fortes senteurs des ferments de la vie, mais son odorat ne percevait point les vagues et troublantes effluves de l'âme, ni les parfums qui s'exhalent des mystiques incubations du lettré. A peine donnait-il dix ans d'immortalité à Baudelaire qui, après vingt-huit ans, est plus glorieux, plus grand et plus vivant que jamais dans l'esprit de nos contemporains d'élite. — Pauvre Vallès! survivra-t-il lui-même jusqu'aux dernières années de ce siècle? Malgré son œuvre écrite à l'eau-forte, je crains fort que le temps ne détruise bien vite la renommée bizarre de ce destructeur; je crains aussi que sa physionomie effacée ne séduise plus, à l'avenir, que quelque curieux dont les études seront portées vers les illuminés de ce temps et qui fera sur le réfractaire un portrait romanesque dans le goût de ceux que Gérard de Nerval consacra à Raoul Spifame, le roi de Bicêtre, à l'abbé de Buquoy, à Cagliostro et à Quintus-Aucler.

***

La Rue, ai-je dit, cessa de paraître en janvier 1868, après un jugement définitif du tribunal de police correctionnelle présidé par M. Delesvaux, qui la condamnait, dans la personne de son gérant, à deux mois de prison, plus 200 francs d'amende, et à la suppresssion de la publication. Me Clément Laurier, dont on vient de publier les *Discours et plaidoyers*, avait porté la parole au nom des rédacteurs, mais son éloquence spirituelle et généreuse n'avait point persuadé le tribunal. Vallès, dans un dernier article, écrivait :

Un jugement nous licencie, nous nous retirons en bande pour aller former ailleurs notre camp; nous ne pouvons encore dire où, mais là nous reverrons tous ceux qui ont été jusqu'ici nos amis, et que devant le tribunal j'aurais pu déclarer nos complices. Nous continuerons ici ou là, chez nous ou chez les autres, tous ensemble, à frapper au cœur et à rire au nez des plus redoutables et des plus illustres : les redoutables qui menacent de leur influence et les illustres qui abusent de leur gloire.

Nous continuerons à battre en brèche tout ce qui, en dehors de l'État ou de l'Église, est caserne ou sacristie, attaquant l'ennemi par la colère ou l'ironie, cette arme blanche de l'esprit français.

La Rue ne devait plus reparaître cependant que douze ans plus tard, le 29 novembre 1879, sous la direction de Jacques Vingtras, dans un autre format, avec un nouvel esprit de polémique et une

serie de collaborateurs fraîchement éclos. Cette reprise de *la Rue* ne compta que quatre numéros. Dans les dernières années de l'empire, Jules Vallès ne put arriver à constituer un nouveau journal; il ne se fit point faute d'essayer néanmoins, car je trouve au dos d'une rarissime brochure à couverture jaune intitulée : *A Henri Rochefort, les anciens rédacteurs de la Rue*, l'annonce suivante, qui date de 1868 : — « Pour paraître au premier jour, LE RÉFRACTAIRE, rédacteur en chef, Jules Vallès. Chez Madre, libraire, rue du Croissant. »

Le Réfractaire ne vit jamais le jour, et l'ancien directeur de *la Rue* rentra sans bruit au *Figaro*, le 8 mai 1868, pour y publier ses *Lettres d'un irrégulier*. Ses premiers articles n'y furent point outrecuidants; l'énergumène était devenu aphone, il fait presque amende honorable de ses anciennes turbulences, il avoue même avoir mûri et s'être métamorphosé :

Ennemi de la violence maintenant, dit-il en septembre 1868, j'en fus le cymbalier jadis; aujourd'hui, je n'aime pas plus la République à la Brutus de Rogeard que le patriotisme assassin d'Orsini. Je veux écrire sur mon drapeau : *Vivre en travaillant*, mais sans ajouter : *mourir en combattant*. Je réclame des outils, pas de fusils; je crie : Pas de sang, mais du *Pain*.

En 1869, *la Parodie* de son ami André Gill lui offrit une large hospitalité; ce fut là qu'il publia, sous la rubrique le *Testament d'un blagueur*, divers fragments du *Bachelier*. Ce qu'on ignore, s'il faut en croire M. A. Ranc, c'est que *le Bachelier* est un livre à clef, sinon entièrement exact, car Vallès grossissait tout par son procédé littéraire, du moins calqué sur un fond de vérité. Le héros du livre aime à se mettre en scène et à absorber l'attention; il fait petite la place des camarades et ne se montre pas égalitaire comme il le devrait. Voici, tels qu'ils nous sont fournis, les noms véritables des principaux personnages du meilleur ouvrage de Vingtras.

Rock, si bien décrit en diverses pages, n'est autre que *Ranc*; — *Renoul* dissimule Arthur Arnould, qui signe ses romans *Mathey* à la *Petite République*; *Matoussaint* représente au naturel Charles-Louis Chassin, journaliste à la *R. F.*; — *Boulimier* cache la figure sympathique du poète Joseph Boulmier; dans *Legrand* il faut reconnaître Louis Poupart-Davyl, le poète, moine, imprimeur, romancier, journaliste, auteur de *la Maîtresse légitime*; — avec *Championnet*, enfin on se trouve en compagnie de M. Édouard Lambert, professeur au collège de Romans. J'en passe, mais des moindres.

Le Vallès de *la Rue* présente une physionomie à part, qu'il m'appartenait d'examiner et de faire revivre quelques instants. A dater de 1870, le journaliste littéraire fait place au barricadier du *Cri du peuple*, au communard tapageur; celui-ci ne nous intéresse aucunement; il appartient à l'histoire, où il fera piètre figure. Aux curieux qui voudraient posséder de Vallès une biographie remarquablement écrite et une rareté bibliographique précieuse, je recommande la recherche des *Étapes d'un réfractaire*, par Jean Richepin, petite plaquette de 95 pages, de format in-18, parue à Paris, chez Lacroix et Verboeckhoven en 1872. C'est la première œuvre imprimée de l'auteur des *Blasphèmes*, la plus « verte », ce qui ne veut pas toujours dire la plus hardie. Il est probable qu'elle restera aussi toujours la plus rare, car je ne vois point la raison qui pousserait Richepin à la réimpression de cette étude, laquelle marque son époque, et qui bientôt aura « des cheveux blancs », comme on dit de certaines reprises au théâtre.

* * *

Un admirable livre poétique, l'un des plus puissants qui aient paru dans la seconde moitié de ce siècle, où tant de lyres se sont transformées en mirliton, un recueil de poésies philosophiques d'une envolée magistrale et dont Vallès eût fait certainement peu de cas : *l'Ame nue*, d'Edmond Haraucourt, paraît aujourd'hui chez Charpentier. Je ne sais quel sera le sort réservé à cet ouvrage en une époque de veulerie et de *muflisme* littéraire qui semble avoir domestiqué l'esprit national en le faisant écouter aux portes des boudoirs, des bouges et des cuisines; je doute même de son succès, car la distinction suprême met un écrivain au rang des suspects; ce que je sais et constate avec joie, c'est qu'un fier et véritable poète s'y révèle, qui ne se complaît point dans le terre-à-terre descriptif des humbles, qui ne chante ni le calme épicier, ni la fille, ni la fleurette sentimentale, mais qui éclaire l'humanité avec un brandon glorieux qu'il s'efforce d'allumer au firmament des Étoiles.

Je ne connaissais Edmond Haraucourt que par une forte plaquette de vers publiée, sous un pseudonyme, il y a deux ans, en Belgique, pour quelques rares élus, non mise dans le commerce et qui avait pour titre : *la Légende des sexes*, par le Sire de Chamblay, in-8°. La préface de cet opuscule avait vaincu ma défiance pour ces sortes de publications; j'y voyais un esprit peu vulgaire, j'y trouvais un écrivain de la bonne famille des grands rimeurs du XVIe siècle, puis, la première pièce lue, tout le volume y passa; on aime à boire jusqu'à la dernière goutte les vins qui ont le bouquet des vieux crus français. *La Légende des sexes* n'est point, comme on le pourrait supposer, un simple

pasitche des Légendes fameuses de Hugo; c'est une œuvre originale et forte, quelque chose comme le proscenium des paradis et des enfers sexuels; les audaces y sont grandes, mais l'art du poète sait soustraire les personnages et les situations aux interprétations graveleuses.

L'Ame nue est un livre d'une tout autre portée; l'auteur a divisé son œuvre en deux parties, *La vie intérieure*, *La vie extérieure*. La première comprend *les Lois*, *les Cultes*, *les Formes*; la seconde : *l'Aube*, *Midi*, *le Soir*. Comme épigraphe générale, cet apophtegme de Bossuet : « Regardez en vous comme votre juge vous regarde, et voyez ce qu'il y voit : ce nombre innombrable de péchés ! » — Dans cette œuvre philosophique, M. Haraucourt a merveilleusement compris et rendu cette opinion du moraliste qui exige du caractère essentiel de la poésie une clarté suprême, qui demande que les vers soient de cristal ou diaphane, ou coloré; « diaphane, quand ils ne doivent nous donner que la vue de l'âme et de sa substance; coloré, quand ils ont à peindre les passions qui l'altèrent ou les nuances dont l'esprit de l'homme se teint ». Qu'on en juge par quelques strophes puisées dans une pièce intitulée *Chanson à boire* :

Par Bacchus et Noé, je crois que je suis ivre !
J'aurai donc, pour un soir, connu l'amour de vivre,
Reconquis mes gaîtés, mes douceurs et ma foi,
Et posé ma croix lourde aux rochers du calvaire...
— Or, pourquoi ? Pour un peu de mousse dans du verre,
Et je deviens meilleur que moi !

O ma pensée ! Orgueil unique de mon être !
Que vaux-tu donc, si tout te fait changer ou naître ?
C'est toi qui rutilais dans l'éclat des cristaux
Et scandais en chantant le hoquet des bouteilles ;
C'est toi qui mûrissais dans les grappes vermeilles,
Sur le flanc lointain des coteaux !

Aux mois d'automne, aux mois rubiconds des vendanges,
C'est mon cœur qu'on foulait dans les pressoirs des granges,
Et quand la vie intime et chaude crépitait
Sous la pulpe des fruits qui bout au fond des cuves,
Quand l'air lourd des hangars se saturait d'effluves,
C'est mon rêve qui fermentait...

Mon rêve ! Fils bâtard des forces que j'héberge!
Dieu les accouple en moi comme dans une auberge,
Puis, né de la matière aveugle et du hasard,
Un feu court dans mon sang comme un torrent de lave,
Et libre, en moi, sans moi, sous mon crâne d'esclave,
S'allume le brasier de l'art !

Ma volonté, néant, et mes cultes, fumée !
Je suis moyen; je suis la brute désarmée,
Je suis le point fatal où s'accomplit la loi,
Furtive éclosion d'un germe involontaire,
Atome, inconscience errant dans le mystère :
Rien n'est à moi, pas même moi !

Semblable au bois qui brûle, au bruit vain des tempêtes,
Aux nuages, aux blés fauchés, semblable aux bêtes,
Je tourne dans la roue immense du destin.
Je vais sans voir : je suis le frère du brin d'herbe;
Et s'il plaît au zéphir d'écraser ma superbe,
C'est fini du soir au matin !

Mon corps se renouvelle avec le vent qui passe;
Je nais et meurs un peu chaque jour, et l'espace
Me tient comme la mer tiendrait un grain de sel.
Je suis la goutte d'eau dans le déluge énorme;
Je suis un des creusets sans nombre, où se transforme
L'être de l'Être universel.

Et j'ai beau m'épuiser à crier vers les nues :
— « Soleil des cieux profonds, planètes inconnues,
« J'arrive, attendez-moi : car j'étouffe ici bas ;
« J'ai soumis la matière et ses lois à mon signe ! »
— La terre fait mûrir le raisin dans ma vigne
Et la terre ne m'entend pas.

D'autres pièces de ce volume, qui prendra place parmi les premiers de ce temps, sont d'un maître évocateur : *les Atômes*, *Clair de lune*, *l'Agonie du soleil*, *l'Océan*, *le Charron*, font frémir les fibres des sensitifs et causent dans tout le *moi* pensant du lecteur une profonde agitation, semblable à ces sons qui retentissent dans notre être et s'y répercutent à l'infini, dans une vibration éclatante qui ne s'éteint que par lentes ondulations. Je ne sais quel critique disait : « Les mots s'illuminent quand le doigt du poète y fait passer son phosphore, » mais rien n'est plus exact ni plus ingénieusement exposé. Dans la série de pièces qui composent *l'Ame nue*, la pensée de l'auteur se trouve sculptée en des formes splendides, tout à fait harmonieuses, solides, arrondies et expressives. Quand on a goûté du suc de ces vers, il faut, quoi qu'on veuille, y revenir et s'y griser.

Les *Névroses*, de M. Rollinat, pâlissent, à vrai dire, à côté de ce nouveau livre de poète impeccable. Ici le vers est énergiquement forgé, travaillé, contourné, ébarbé et ciselé ; les juges les plus sévères du Parnasse contemporain n'y trouveraient point à reprendre; la forme est pure, mais M. Haraucourt a de plus une originalité absolue ; il n'a point appelé à lui le macabre, le bizarre, il n'a point voulu faire, à l'exemple de M. de Banville, d'habiles tours de force et de passe-passe et présenter au public de belles amphores dont la sonorité indique le vide. Il a versé à plein bord le vin généreux de ses pensées dans ces vases exquis; sa musique ne berce point seulement comme un rhytme incolore, accompagnateur du rêve qui passe; son recueil poétique, en un mot, ne peut point, comme tant d'autres, subir l'affront d'une comparaison avec ces auberges espagnoles où l'on ne trouve que ce qu'on y apporte. L'auteur vit, palpite, s'exhale à l'infini dans son œuvre comme

dans Chénier, Musset et Lamartine, avec plus de pessimisme allemand peut-être, mais certainement avec non moins d'élégance française. Il sait l'art de couler ces mots liquides qui moulent la pensée dans un vers impérissable. Je ne cacherai pas cependant à M. Haraucourt que certaines menues pièces au petit pied, dans la manière des romances et chansons, ne sont point dignes de figurer dans son volume qu'elles déparent. Je n'ignore point qu'elles sont là pour faire nombre et qu'il est convenu que tout livre poétique doit avoir, pour figurer honorablement à la vitrine des libraires, un minimum de trois cents pages; mais cet argument ne saurait me convaincre : on ne grossit que les bourriches avec du foin. D'autres que moi analyseront, pièce à pièce et plus minutieusement, ce remarquable recueil; je souhaite que ces petites bluettes n'étouffent pas trop leur naturel enthousiasme.

* * *

Un bon livre réconforte l'âme et sature l'esprit d'un parfum délicieux; qu'on se souvienne d'un beau vers ou d'une phrase admirable, on en déguste encore longtemps la saveur, on en digère lentement le suc subtil et la pensée vagabonde éperdument au pays bleu de l'idéal, du fini, du parfait. Je ne saurais songer cependant sans tristesse à l'incroyable obscurité de certains génies ignorés, oubliés, enfouis sous la double couche de l'indifférence et du temps; je ne puis concevoir comment quelques œuvres serties en diamant, faites pour braver les années, fraîches de l'éternelle jeunesse du beau, qui ne porte point l'estampille d'une époque, comment, dis-je, certains chefs-d'œuvre où l'esprit pétille, où l'âme d'un homme est réduite en essence, peuvent demeurer inconnus de toute une génération.

Tel est le cas — il le faut dire — d'un roman qui pourrait, à bon droit, figurer parmi les meilleurs et les plus profonds de ce siècle, et que je placerai, à mon sentiment, au premier rang des ouvrages de psychologie publiés depuis soixante ans; — peut-être même avant les belles conceptions de Stendhal. Je veux parler de *Sir Lionel d'Arquenay*, par Jules Lefèvre-Deumier, qu'une pieuse descendante de l'auteur vient de publier en deux gros volumes in-4° à la librairie de Firmin-Didot.

Sir Lionel d'Arquenay! — Connaît-on à cette heure le titre seul de ce livre singulier, qui vit le jour, en 2 volumes in-8°, chez le libraire Allardin, en 1834? Giraud de Saint-Fargeau, dans sa *Revue des romans*, le signale niaisement avec une multitude d'œuvres banales et incolores, sans le souligner d'une observation qui lui eût fait honneur. J'ignorerais certes moi-même ce roman hors ligne, et peut-être la curiosité ne me fût point venue de le lire, si un esprit d'élite, M. Barbey d'Aurevilly, ne me l'avait maintes fois signalé comme une œuvre réservée aux plus fins gourmets littéraires. Mais où trouver ce livre? Mme Cardinal, me disait-on, le tenait enfermé dans son vieux fonds de cabinet de lecture de la rue de Rennes, étiqueté de vert, numéroté comme un galérien, jauni, maculé, moisi... cela ne me souriait guère. Pourtant d'Aurevilly insistait : « Lefèvre eut du génie dans ce roman, proclamait-il; vous verrez là tout au plus une nouvelle qui ne fit pas beaucoup de bruit à une époque où, comme toujours, il fallait, pour intéresser, de gros talents bêtes, pathétiques et sarcastiques à la fois. *Sir Lionel d'Arquenay* est un roman profond et amer, ironique et tendre, dont le premier volume a été écrit avec la plume du *Don Juan* de lord Byron, et le second, on ne sait plus avec quelle plume : c'est tout simplement divin, car le talent qui circule dans cette composition charmante est divinisé par la douleur. »

Je remettais donc ma visite à l'hôpital littéraire de Mme Cardinal, lorsque le volume me parvint dans une réimpression superbe, magistrale, composé avec le plus beau type de Didot, dans un format *ad usum Delphini*, orné d'un portrait de l'auteur, précédé d'une notice du cher Bibliophile Jacob, qui nous peint l'auteur, non seulement comme un poète étrange, un romantique de la première heure, mais aussi comme un héros qui se signale sous le drapeau de l'insurrection polonaise en 1831. Il n'en fallait point tant pour me tenter; je lus ce livre dévotement, ébloui, charmé, surpris de toutes les choses extraordinaires et exquises que j'y découvrais; bien mieux, comme il arrive souvent, je fus obsédé par la pensée de cet auteur inconnu, qui m'apparaissait soudain comme un étonnant moraliste, et depuis près d'un mois, phénomène normal chez un bibliographe passionné, je me surprends errant à travers les catalogues, fouillant les bouquinistes, ramassant en tels états qu'ils soient, tous les ouvrages signés de ce maître penseur : Jules Lefèvre-Deumier.

Sir Lionel d'Arquenay n'est pas un roman d'imagination; l'auteur prend soin d'écarter toute action dramatique saisissante; il veut que sa fiction soit assez intéressante pour soutenir l'attention, mais pas assez compliquée pour tendre toutes les cordes de la curiosité. La préface est une merveille d'esprit, d'humour, de bon sens et d'ironie; elle forme, à elle seule, une profession de foi littéraire, qui mériterait d'être recueillie à part et d'être conservée dans les meilleurs coins de nos bibliothèques, comme un catéchisme du

lettré. Je vais donner un aperçu des idées générales du romancier :

Je n'entends pas par un roman, dit-il, un amalgame plus ou moins embrouillé d'événements qui se serrent les uns contre les autres pour avoir l'air d'être ensemble, qui relayent de page en page sous prétexte qu'ils ont marché, et finissent, en se hâtant lentement, par vous casser le nez contre une mystification. Cela n'a de nom dans aucune langue. Un roman doit être une fable qui ressemble si peu à un mensonge qu'on puisse jurer que c'est une vérité : *Une action simple développée par des caractères qui le sont moins.* C'est le plus sûr moyen de s'adresser à tout le monde, parce qu'en général la vie n'est pas très compliquée, et que, si notre caractère ne l'est pas davantage, chacun a la prétention de croire et d'affirmer le contraire. L'erreur de quelques écrivains est de vouloir mettre l'extraordinaire dans les événements, au lieu de le placer dans les personnes. Il est cependant certain que les événements ne sont rien par eux-mêmes. Ils sont ce qu'on les fait : ils se teignent de notre âme ou de notre nullité. Dans un trop grand nombre d'ouvrages, on ne voit que des scènes d'apparat, jouées par des acteurs en veste, quand ils ne sont pas en chemise. Au bout de trois minutes, il est impossible de savoir où l'on est; on se trouve perdu dans un pays grossièrement fantastique, dont les habitants n'ont pas un membre à la place des vôtres et vous donnent un coup de pied en vous tendant la main. Livres écrits pour le salon, et qui ne restent pas même dans l'antichambre, à quoi ils sont bons ? S'ils endormaient, je ne dirais rien; c'est une manière de consoler qui les vaut toutes; mais ils en restent aux préliminaires.

Ailleurs, Lefèvre-Deumier développe son idée; il pense avec raison que le mérite d'une fiction n'est pas de distraire un désœuvré qui n'a d'autre calamité que l'ennui, ni de faire oublier le temps à ceux qui le perdent toujours et n'y pensent jamais.

Il est d'avis que le grand art consiste à réaliser par la parole un monde idéal à la portée de toutes les imaginations, tel que chacun puisse s'y retrouver, s'y reconnaître, y recomposer sa carte et son itinéraire d'espérances. Il lui faut enfin, s'il est triste, un livre dont la tristesse soit sœur de la sienne, qui compose avec ses larmes, qui jette un baume de consolation sur ses blessures, qui soit enfin avec lui en fraternité d'agonie.

Dans cette préface étourdissante de verve, l'auteur de *Lionel d'Arquenay* se met en scène avec un Anglais fantastique, fort spirituel, et aussi bavard, dit-il, que s'il n'eût été qu'un sot; Lefèvre, dans ce pseudo-dialogue, place sur les lèvres de son partner Julius Smith Esq. ses théories les plus osées. Ils se jettent l'un à l'autre toute la littérature du globe à la tête. Lorsque, à bout de force, Lefèvre-Deumier semble battre en retraite devant l'argumentation serrée de son adversaire, il fait appel, comme point d'appui de sa thèse, au roman de *Don Quichotte*, et l'insulaire de bondir aussitôt:

Vous prenez *Don Quichotte* pour un roman, vous ne l'avez donc pas lu ? s'écrie-t-il avec feu; ce n'est pas un ouvrage comique, c'est un livre qui n'a pas plus de famille que ceux de Jean-Paul. Il s'appelle Don Quichotte de son nom de baptême, comme les autres s'appellent Hespérus, Titan, Quintus Fixlein et Levana. Du reste, c'est l'œuvre la plus mélancolique, la plus triste que je connaisse; je n'ai jamais pu le lire sans pleurer. Cervantès a sonné, poursuit-il, dans ce livre-là, l'enterrement de l'héroïsme et de la chevalerie; c'est fort peu récréatif. Quant à ces romans qui rient toujours aux éclats, qui sont écrits à la lueur du punch, avec de la mousse de vin de Champagne, je ne veux pas les discréditer : ils charment beaucoup d'ennuis, ils égayent beaucoup de douleurs, mais je n'en ouvre jamais un seul. Quand je suis gai, je n'ai pas besoin de bibliothèque, et quand je suis triste, la gaieté me blesse comme une moquerie personnelle. Tenez, *Candide!* c'est un ouvrage scintillant d'esprit, pétillant de profondeur ! Eh bien, je n'y touche guère plus que son auteur ne touchait aux *Cantiques* de Lefranc de Pompignan. Je prends ces livres-là quand je suis de mauvaise humeur contre l'humanité, pour entretenir ma bile, pour engraisser ma sève de misanthropie. Je me garde bien de les prendre dans mes heures d'affliction. La légèreté gaillarde de Voltaire déplace de temps en temps la douleur, elle ne l'emporte pas. Moi, elle m'écorche l'âme, elle me renfonce dans mes plaies au lieu de m'en arracher. On rit parfois en le lisant, mais de pitié sur soi-même, de l'excès de dégoût qu'on s'inspire. C'est un rire mouillé de vitriol qui sèche et dévore les lèvres. Ce railleur si aigu insulte aux maux dont il n'a point souffert. La seule gaieté que je passe quand je suis dans mes accès de *spleen*, c'est-à-dire tous les jours, conclut le paradoxal Smith Esq. c'est celle de nos auteurs humoristes. A la bonne heure! il y a de la douleur là-dessous; j'aime cette hilarité sardonique doublée d'attendrissement. Parlez moi de Stern et de l'inimitable Jean-Paul, mais ne m'en citez pas d'autres, à moins que ce ne soit *Don Juan*, qui est un poème, à ce qu'on dit. J'aime aussi, quand je suis sombre, sa bouffonnerie bilieuse et âcre. La joie de Byron a mal aux nerfs; on sent que cet homme-là ravale une larme à chaque plaisanterie. Son rire grince des dents. Le malheur lui a sucé tout ce qu'il avait de tendre et de généreux dans l'âme, et il lui crache, en sourires, son dédain à la face; l'adversité n'a pas d'autres manières de s'amuser.

Cette page vivante de finesse, d'observation malicieuse, de scepticisme mordant ne met-elle pas en goût de poursuivre ? On croirait, à l'entendre, que ce Julius Smith Esq. évoqué pour le bon plaisir de Lefèvre-Deumier a fait revivre pour son usage l'humour spécial de Sterne dont il parle. Ce personnage de convention est si bien lancé, si follement emballé dans le *proscenium* du roman que l'auteur véritable, par une ingéniosité remarquable, ne voit rien de mieux que de faire narrer par ce type de fantaisie l'histoire psychologique de *Sir Lionel d'Arquenay*. Cela ajoute un

singulier ragoût à cette œuvre de raffiné, car, dans de perpétuelles digressions, le disciple de Sterne arrive à la hauteur de son maître, et ce mélange de verve française et d'impassibilité britannique produit un *half and half* des plus capiteux.

Ce qui éclate principalement dans cette œuvre supérieure, c'est le moraliste. De ce livre de passions minutieusement développées, délicatement exprimées, on pourrait extraire un recueil de pensées à faire pâlir l'ombre de Rivarol; une quintessence d'observations d'une intense et très précieuse personnalité, un keepsake original sans analogue dans notre histoire littéraire.

Je ne ferai point à mes lecteurs l'injure de leur analyser par le menu *Sir Lionel d'Arquenay*; le canevas importe peu où l'œuvre se trouve brodée avec la magie des tons et la ténuité des détails en volute. C'est un de ces rares romans qui procurent les heures heureuses, qui mettent en sensation toutes les forces du cerveau, et qui font penser au mot de saint François de Sales, parlant de *l'Imitation* : « J'ai cherché le repos et je l'ai trouvé dans un petit coin avec un petit livre. »

Aux fiévreux, aux agités, aux altérés de littérature non sophistiquée, à ceux qui ne pourront franchir sans haut de cœur les fanges de *Germinal*, j'indique cette oasis. Je serai le seul sans doute à quêter l'admiration pour Jules Lefévre-Deumier, auteur dédaigné d'un chef-d'œuvre inconnu. Je voudrais être également le premier à frapper les trois coups conventionnels et à voir se lever enfin sur ce beau livre le rideau glorieux de la postérité.

Octave Uzanne.





— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Monsieur le Préfet des Hauts-Monts, par Félix Narjoux. Un vol. in-18 jésus. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Étude ou portrait, l'œuvre que M. Félix Narjoux a écrite sous la forme intéressante et attrayante d'un roman de mœurs contemporaines, est un travail considérable par la quantité de documents précieux et de curieux renseignements qu'elle renferme. Tout ce qui rayonne autour de l'autorité préfectorale, tout ce qui en dépend, tout ce qui en compose l'essence est étudié avec un art sincère et raisonné, qui donne au livre entier une très haute valeur et lui assure de prime-abord, comme lecteurs, tous les gens avides de connaître le secret des rouages intimes d'une préfecture. Il y a là comme une sorte de guide à l'usage de ceux que pourra mordre l'ambition de devenir hauts fonctionnaires, un guide indispensable à plus d'un titre, soit pour manœuvrer sûrement entre les écueils innombrables dont se trouve semé l'océan administratif, soit pour approfondir la marche à suivre dans l'administration d'un département.

En même temps, le volume a cette allure légère et souple du roman confinant en plus d'un endroit à la satire, mais à la satire de franc aloi et de bonne compagnie.

La note gaie ne manque pas, quand l'auteur nous montre son préfet en escapade amoureuse avec une petite danseuse de café-concert, risquant de perdre sa position et de ruiner son avenir pour cette fantaisie, soufflée par un retour aux habitudes bohêmes d'une première jeunesse tant soit peu orageuse. Et quelles difficultés pour rompre cette scandaleuse liaison, quelles transes pour éviter le bruit, quelles petites lâchetés de conscience pour mener la rupture à bonne fin ! Le pauvre préfet est bien puni de sa faute. Le dénouement est également un tour comique parfaitement rendu, sans exagération, sans forcer le ton, dans une valeur moyenne qui reste d'accord avec la donnée générale de l'œuvre et la complète parfaitement.

Tout le roman, du reste, tracé d'une main sûre, dans la grande originalité de sa donnée et de sa conception, a un style imagé d'une très grande pureté de forme; ni longueurs ni ambiguïtés; on sent l'écrivain possédant à ravir son difficile sujet et le conduisant rapidement, sans verbiage alourdissant, sans inutiles atermoiements, d'un début net et coloré à une fin absolument logique et bien humaine.

Sans être exagérément flattés, de même qu'ils n'ont pas été grossièrement caricaturés, les personnages sont sympathiques, intéressants, et on sort de cette lecture avec une bonne impression, d'autant plus que, sans fatigue, grâce à la verve et au talent de l'auteur, l'esprit s'est enrichi d'un tas de connaissances nouvelles, des plus utiles. Le succès de l'œuvre de M. Félix Narjoux sera donc non seulement assuré, mais pleinement mérité.

L'Hystérique, par Camille Lemonnier. Paris. G. Charpentier et Cie, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Un maître livre, certainement l'œuvre capitale de cet écrivain de rude et mâle talent que l'on nomme Camille Lemonnier. Depuis la *Sœur Philomène* et la *Madame Gervaisais* des frères de Goncourt, on n'avait pas donné une peinture plus hardie et plus magistrale des intérieurs religieux et des folies érotiques ou mystiques engendrées par l'observation du vœu de chasteté.

L'auteur, se servant habilement de la fameuse histoire de la stigmatisée Louise Lateau, qui fit tant de bruit, nous initie aux mystères d'un béguinage belge. Çà et là, au milieu de tableaux d'une saisissante réalité, d'une vérité extraordinaire, se trouvent des pages exquises; le portrait de l'héroïne, *Sœur Humilité*, est un petit bijou d'une rare perfection et ciselé dans une langue qui charme, séduit et domine.

Camille Lemonnier nous raconte dans toutes ses phases intimes la vie des béguines, ces religieuses non cloîtrées, ayant des relations avec le monde extérieur, les unes venues là pour se reposer des fatigues et des usures d'une existence agitée, les autres par vocation, par bêtise, par oisiveté, par ignorance. Le hasard jette au milieu de ce béguinage paisible et somnolent un curé espagnol, terrible et farouche

comme les inquisiteurs d'autrefois, l'abbé Orlea, qui lutte contre lui-même, qui se bat corps à corps, au physique et au moral, avec le démon de la luxure. Sœur Humilité, par vice de nature, par exagération de pratique religieuse, par excès de pénitences absurdes, devient complètement hystérique; des phénomènes extérieurs se manifestent, plaies saignantes aux pieds et aux mains, en même temps que se produisent des crises léthargiques. L'abbé Orlea hésite à voir dans ces manifestations étranges l'intervention divine qu'y voient les béguines extasiées; puis, enragé de continence, il accapare Sœur Humilité, profite d'une de ses crises pour la posséder et désormais la souille sans remords, sans résistance, jusqu'au jour où la malheureuse revient à elle sous ses ignobles baisers. Mais il la domine à ce point qu'elle n'ose plus lui résister et que, après avoir été sa maîtresse inconsciente, elle continue à être sa maîtresse consciente et consentante. Il finit par la transformer en sainte, la livrant aux adorations des curieux accourus de tous les environs pour assister au miracle des plaies de la stigmatisée. La catastrophe arrive : l'infortunée est enceinte. L'abbé Orlea n'hésite pas à la faire avorter; ensuite, lassé, il se tourne vers l'ambition, abandonne la pauvre fille, se soumet à l'évêché qu'il combattait et ne s'occupe plus de sa triste victime.

Tel est, en quelques mots, le sujet de cette œuvre puissante, qui achèvera de classer l'écrivain belge parmi les maîtres. G. T.

Olivier Maugant, par VICTOR CHERBULIEZ. Paris, Hachette et Cie, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

De nature complexe, habile, composé d'érudition, de pensées ingénieuses, de nuances fines, pondéré avec art, le talent de M. Cherbuliez n'est pas de ceux qui s'imposent au lecteur par la puissance de l'exécution, la large envergure des sujets, ni l'étincelant coloris de la phrase; c'est de moyens plus modestes que l'écrivain se sert pour nous peindre la vie et les aventures de ses héros, et, cependant, il arrive à séduire, à charmer, à captiver de telle sorte qu'il devient difficile de lui échapper.

On ne se passionne pas; on n'a ni colères ni enthousiasmes, mais il est simplement impossible de parcourir ses œuvres, il faut les lire consciencieusement, sans passer une ligne, de manière à en savourer toutes les délicatesses, à en découvrir les beautés modestes, cachées dans l'ombre des pages, un peu comme les violettes sous les feuilles, comme elles aussi ayant un parfum exquis, qui flatte sans enivrer et plaît sans étourdir.

L'auteur excelle dans la peinture des caractères d'une tonalité douce et grisâtre; il suit à ravir les méandres capricieux et contournés d'un cerveau et d'un cœur de femme, habile à en mettre en relief les facettes étranges, à en faire ressortir les bizarreries, les originalités, les capricants illogismes. Ses deux figures de Béatrice et de Georgine, dans son nouveau roman, sont des spécimens excessivement intéressants, qui donnent la mesure exacte de son habileté et de ses procédés d'écrivain. *Olivier Maugant,* l'homme timide, variable, indécis et héroïque, maladroit et savant, est un personnage bien humain, intéressant jusque dans ses défaillances.

Ce n'est pas en quelques lignes que l'on peut analyser une telle œuvre; il faudrait pouvoir la suivre page par page pour en relever les qualités, pour en étudier les défauts, pour la mettre enfin sous les yeux du lecteur dans sa véritable lumière.

Impitoyable amour, par GEORGES LACHAUD. Paris, Dentu, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

En mettant en présence, dans la lutte de la vie, deux frères, dont l'un est le fils légitime du comte Jacques de la Houssaye et l'autre son fils naturel, M. Georges Lachaud a tiré des scènes émouvantes de cette terrible situation; il les a traitées avec toute l'habileté d'un homme rompu au métier d'avocat, mais manquant de la science toute autre nécessaire au romancier. La préoccupation des coups de théâtre et des luttes oratoires ou judiciaires domine tout dans ce livre, sacrifiant ainsi, inconsciemment, la peinture approfondie des caractères et la minutieuse étude du cœur humain.

Jean Méronde, par JEANNE MAIRET. Paris, Paul Ollendorff, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur de *Marca,* une œuvre distinguée, couronnée par l'Académie française, nous donne cette fois un volume de nouvelles, dont nulle ne s'élève au-dessus d'une hauteur moyenne ; peu de nouveauté, une invention restreinte, une observation superficielle. Tel est le bilan de ce recueil, qui n'ajoutera ni en bien ni en mal à la renommée de son auteur, tellement l'allure en est monotone, grise et peu vivante.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

Le Pouce crochu, par Fortuné du Boisgobey. Paris, P. Ollendorff. 1 vol. — 3 fr. 50.

L'espion Gismarck, par Dubut de Laforest. 1 vol. Dentu. — 3 francs.

Thalie, par Paul Dumas; chez Marpon et Flammarion. 1 vol. — 3 fr. 50.

L'Erreur de Claire, par Paul Vignet; chez Charpentier. 1 vol. — 3 fr. 50.

Le Beau Sylvain, par Paul Saunière. 2 vol. Dentu. — 6 francs.

Vie brisée, par Marie de Besneray. 1 vol. Plon. — 3 francs.

Les deux Lucien, par Frédéric Béchard. 1 vol. Dentu. 3 francs.

Madame Louise, par Camille Etiévant. 1 vol. Dentu. — 3 francs.

Folle jeunesse, par Louis Dépret. Paris, A Clavel. 1 vol. in-18. — 3 francs.

La Conquête d'une cuisinière, par Eugène Chavette. Paris, Marpon et Flammarion. 2 vol. — 7 francs.

Les Étourdies, par Gabriel Beau. Paris, Marpon et Flammarion, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix: 3 fr. 50.

La Baronne de Langis, par Jeanne France. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix: 3 fr. 50.

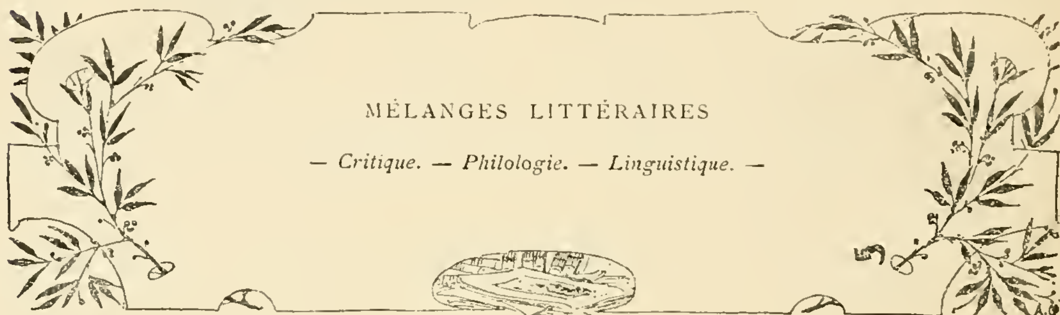
Confessions d'une cantatrice, par Mme A. Reney-le-Bas. Paris, Dentu, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix: 3 francs.

Le Roman d'un héros, par A. Lepage. Paris, Victor Palmé, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 francs.

L'Hermaphrodite, par Gaston d'Hailly, Paris, Marpon et Flammarion, 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le Roman d'un imbécile, par Saint-Landri. Paris, Paul Ollendorff, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix: 3 fr. 50.

Une Aventure d'hier, par Daniel Darc. Paris, Paul Ollendorff, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix: 3 fr. 50



MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Victor Hugo, par Paul de Saint-Victor. Un beau fort vol. in-8° jésus. Paris, Calmann Lévy, éditeur, 1885. — Prix : 7 fr. 50.

« On écrirait un livre pour vous faire écrire une page », disait Victor Hugo à Paul de Saint-Victor. Et Saint-Victor écrivit de quoi faire tout un livre sur Hugo.

L'ouvrage présenté aujourd'hui au bon goût du public, c'est le recueil des feuilletons du *Moniteur universel*, que l'éminent écrivain consacra au maître poète. Il ne fut pas, étant né trop tard, de la première bataille romantique; il n'eut pas la joie de pressentir l'astre à l'aurore de sa course. Il le connut dans son midi, fut voluptueusement frappé de ses rayons et, tout de suite, s'épanouit dans l'âme du critique, la fleur de l'admiration, fleur rare, difficile à conserver, de durée souvent éphémère, de dégénérescence rapide. Saint-Victor avait bien choisi son dieu : il ne rencontra pas une occasion de le renier, et toute occasion lui fut bonne à le glorifier. Le livre d'aujourd'hui décèle une affection si convaincue du critique pour le poète qu'on ose à peine se retenir sur la pente de l'admiration et de l'adoration perpétuelle où il nous entraîne. C'est véritablement la canonisation littéraire de saint Victor-Hugo.

L'ouvrage comprend trois parties : les drames, les poésies, les romans. Bien que presque tous aient été écrits seulement après 1870, ils embrassent cependant l'ensemble de l'œuvre du maître. D'abord tous ses drames, longtemps interdits, ont paru sur la scène; des romans, les uns ont paru en de nouvelles éditions, et les autres étaient jusqu'alors inédits; de même pour les poésies.

Un premier chapitre, — qui n'est pas sans doute de la main de Saint-Victor, mais d'une main adroite, voisine de la sienne, — forme l'introduction en rappelant les principaux traits de la biographie de Victor Hugo. On y retrouve des phrases authentiques du critique, placées heureusement, comme une jolie fleur dans une chevelure de femme. Cette introduction suffit à justifier le titre éloquent du volume fait du nom du poète; c'est le vestibule nécessaire à tout monument, et, comme ici le monument fut composé de morceaux successifs et indépendants, il fallait que ce vestibule ouvrît une porte sur chaque pièce. Grâce à lui, l'ouvrage reprend de la suite et de l'unité.

Il est merveilleux que l'intérêt de ces pages n'ait pas diminué après le temps et quand s'est émoussé le piquant de l'actualité. Le plus souvent, il est bien plus avantageux d'aller tout droit à l'auteur que de retourner à l'analyse critique de son œuvre : avec Saint-Victor, relire est un nouveau régal. Ce plaisir ne tient pas seulement à la superbe qualité du style, ce style dont on a tant parlé, d'un éclat qui éblouit jusqu'à fatiguer. Non, il y a autre chose qui est la vraie valeur de ces morceaux, car ce style, évidemment supérieur, d'une aisance et d'une variété infinies, semble parfois bien replet, et sa couleur paraît un fard; cette abondance et cette succulence d'images, de métaphores, charge le cerveau comme ces trop fins repas qui mettent à la fois du feu dans la bouche et du plomb dans l'estomac.

La grande force de ces études vient de ce qu'elles sont de vraies *études*. Le sujet, j'entends l'auteur jugé, est donc sous la plume du critique comme le patient dans les mains du chirurgien.

A son propos, Saint-Victor refait les alentours de la matière mise en œuvre. Ce ne sont pas seulement les idées de l'auteur en cause qu'il nous fait connaître,

ce sont aussi les siennes. Il y verse sa substance. Voyez, par exemple, à propos de *Lucrèce Borgia* et de *Marie Tudor*, quels magnifiques chapitres d'histoire il retrace, sans cependant nous écarter du drame de Victor Hugo. C'est un commentaire qui, de toutes parts, ramène la lumière sur l'œuvre.

Il ne peut être question ici d'entrer en discussion sur le fond même des appréciations. Saint-Victor est un avocat d'une habileté consommée, qui transforme en qualités les défauts mêmes de son client, et il répand un tel charme dans son apologie que nous sommes surpris de nous trouver tout à coup de son avis, malgré nos sentiments antérieurs, et il faut une révolte de notre personnalité pour nous remettre dans notre opinion. Lisez seulement, pour en faire l'épreuve, ce qu'il dit du dernier acte de *Ruy-Blas*, et encore, voyez comme il présente la scène des portraits d'ancêtres, d'*Hernani*, et le monologue de Charles-Quint!

Le *Victor Hugo* de Paul de Saint-Victor est la plus belle louange du maître; l'œuvre de Hugo pourrait périr par un accident inimaginable; pourvu que le livre de Saint-Victor fût préservé du même malheur matériel, le nom et la gloire du poète survivront tout brillants, et, par une juste réciprocité, le nom de Paul de Saint-Victor, n'eût-il laissé que ces articles ainsi réunis, est assuré de l'immortalité : il s'est incrusté à Victor Hugo. Le volume publié aujourd'hui est le complément nécessaire des œuvres du poète.

Souvenirs sur Lamartine, par son secrétaire intime, Charles Alexandre. Un vol. in-18. Paris, Charpentier, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

Il est des pages bien charmantes dans ces *Souvenirs*, il en est de bien instructives : le moral de Lamartine y est présenté d'une façon, qu'on me passe le mot, naïve. M. Ch. Alexandre dit tout : son livre déborde d'admiration, et il est en maint endroit mal écrit, mal composé, affligé de longueurs, de hors-d'œuvre. Si trop souvent l'auteur se met lui-même en scène et transforme les souvenirs sur Lamartine en révélations sur Charles Alexandre, convenons pourtant qu'il inspire le respect et la sympathie, tant il témoigne d'affection pour le maître! Il le venge — ou croit le venger — de nombreux griefs : deux surtout ont pesé sur la mémoire du poète, sécheresse de cœur et prodigalité d'argent. M. Ch. Alexandre entreprend de nous prouver que Lamartine avait le cœur vraiment tendre; que l'égoïsme n'était pas chez lui de l'égoïsme, et que ses prodigalités n'étaient que des libéralités provoquées par son âme compatissante. Nous avons quelque peine à l'en croire, et les faits mêmes, allégués par l'apologiste, ne vont pas à nous persuader. Que ce fût un grand homme, un poète, un orateur, un cerveau puissant, un homme distingué, dans le sens le plus aristocratique de cette expression, oui, certes; mais le canoniser pour cause d'abnégation et de simplicité d'âme, non, non; son génie même s'y opposait. On n'est pas un grand homme, surtout dans l'ordre du travail d'imagination, sans souffrir impatiemment les entraves qu'apportent la famille, le monde, les affaires, les soucis d'intérêt. Ce sont des gênes, souvent, qui resserrent étroitement l'inspiration et la réflexion jusqu'à l'étrangler. La tyrannie de l'idée arrache l'artiste et l'écrivain à la tyrannie de la société, et c'est ainsi qu'il paraît égoïste et sec de cœur, parce qu'il s'échappe de la sentimentalité banale pour déverser toute l'ardeur de son cœur dans son œuvre.

Mme de Lamartine n'occupe pas moins de place que son mari dans ces *Souvenirs*. M. Ch. Alexandre ne perd pas une occasion de lui rendre hommage et de nous apprendre avec quelle fraternelle affection la femme du poète traitait le secrétaire intime. M. Alexandre, pour être exact et complet, nous a même livré de ses vers à lui, qui, pour avoir été composés sous le toit de Lamartine, écrits sur son papier et avec son encre, n'en sont pas moins des vers de M. Ch. Alexandre.

P. Z.

Zoologie générale, par H. Beauregard.
L'Antiquité romaine, par A.-S. Wilkins.

2 vol. in-16, avec gravures, de la *Bibliothèque utile*. Paris, Félix Alcan, 1885. — Prix : 60 centimes le volume.

Le premier de ces volumes est divisé en deux parties : dans l'une, des notions de zoologie descriptive; dans l'autre, un court exposé des théories zoologiques modernes. L'auteur eût dû montrer plus de réserve et ne pas donner l'hypothèse ingénieuse du transformisme comme une vérité définitivement acquise. Il croit à cette *vérité*, soit; mais les lecteurs pour lesquels il écrit étant prêts à admettre toute considération qualifiée de scientifique, il se devait à lui-même de ne pas abuser de leur crédulité. Et pourquoi, après avoir invoqué l'autorité de M. Edmond Perrier, qui est un étudiant à la façon de M. Chevreul, invoquer celle de M. Ferrière, un simple vulgarisateur?

La traduction, par Mme Waldteufel, du travail du professeur anglais sur l'antiquité romaine peut donner une première idée des façons générales de sentir et de vouloir des Romains de la belle époque. Ceux qui n'ont pas eu et qui n'auront pas l'heur d'ouvrir des ouvrages plus étendus, apprendront, à lire ce petit volume, comme la famille était constituée à Rome, le costume qu'on portait; ils auront accès dans la maison du citoyen, à l'école, au temple; il leur sera loisible d'être Romain pendant une heure. F. G.

Folk-Lore español. *Biblioteca de las Tradiciones españolas*. Director : Don Antonio Machado y Alvarez. Madrid, Fernando Fé, 1884.

Depuis une quinzaine d'années, il se produit, dans les lettres espagnoles, une sorte de renaissance à la fois insensible et à la fois vivace. Sans s'abaisser à l'imitation, les lettres espagnoles se transforment et se retrempent par le goût du réel, peut-être aussi, il est vrai par un peu de réalisme. Sans aucun doute, elles s'éloignent de cette factisation où elles croupissaient

à la suite d'un romantisme de mauvais aloi, prolongé au point de les dénaturer et de les avilir. Celles des meilleures pièces à l'appui de ce renouvellement sont les nombreux *Folk-Lore* publiés dans toute la Péninsule.

Ce n'est pas aux lecteurs du *Livre* qu'il faut apprendre que *Folk-Lore* est un terme composé de deux vieux mots saxons : *Folk*, qui veut dire « peuple, gens » et *Lore*, qui signifie « doctrine, savoir ». En allemand, la désinence change et devient *Volk-Lehre*, mais Folk et Volk, Lore et Lehre ayant le même sens : *science populaire*, ou plus exactement : *savoir* traditionnel, le germanisme du terme est donc superflu. Le terme de *Folk-Lore*, adopté en Angleterre, en Allemagne et en Espagne, n'a plus de patrie, bien qu'il soit né en 1846, dans les feuillets de *l'Athenæum*, sous la docte plume de Merton (pseudonyme de Mrs W.-J. Thoms). *Folk-Lore* est donc un terme cosmopolite cent fois plus exact que l'assemblage grec : *démotechno-graphie*, par lequel on essaye de le remplacer; mais ce n'est là rien que les lecteurs du *Livre* ne sachent, et il est inutile de glossographer pédantesquement.

Les cinq volumes du *Folk-Lore espanol* sont l'œuvre d'une société de savants; cette œuvre précieuse, au point de vue des mœurs et du génie espagnol, a pour but de recueillir et de colliger les connaissances populaires dans toutes les branches de la science et de tout ce qui s'y rattache : médecine, hygiène, botanique, morale, agriculture, dictons, devinettes, légendes, fables, usages, cérémonies locales, superstitions, jeux enfantins, locutions, phrases, proverbes, etc., etc., enfin toutes les parcelles qui constituent la culture populaire et tous les matériaux qui reconstituent la psychologie et la sociologie d'un peuple. C'est dans cette donnée qu'à l'envi chacun a contribué par une ligne utile à former les cinq volumes du *Folk-Lore espanol*; où l'on trouve, à côté de détails charmants tels que les *Costumbres populares Andaluzas*, par Moulotto, d'autres non moins pittoresques sur les origines et le rôle du basilic dans la littérature orale, par Alezandro Guichot et Sierra; mais il faudrait tout louer : le recueil de *Villaniccos* (noëls), les cris des vendeurs, enfin mille autres recherches aussi patiemment élaborées que spirituellement présentées. Néanmoins, la perle des *Folk-Lore*, ce sont les *Estudios sobre las Camiones populares*, par Antonio Marchado y Alvarez. — « Il est une poésie brève et sèche, qui, jaillissant de l'âme comme une étincelle, surgit nue et sans voile, et en s'enfuyant, éveille du bout de son aile les millions d'idées qui dorment dans l'océan de la fantaisie; c'est la poésie des poètes, ce sont la synthèse de la poésie, en un mot, c'est la poésie populaire », a dit Becquer, le charmant poète andalous. Cette phrase pourrait servir d'épigraphe à l'essai de M. Marchado y Alvarez, si jamais on pouvait trouver une épigraphe assez exquise pour résumer les *Camiones populares*, ces couplets d'une idéale simplicité, d'une tendresse délirante, si délicats et si profonds qu'ils enthousiasment et transportent tout étranger qui possède assez la langue espagnole pour en savourer la saveur.

S'il est vrai que les légendes d'un peuple révèlent son histoire, son chansonnier dévoile ses qualités; on peut attendre et espérer beaucoup d'une race où la chanson, qui jaillit souvent à moitié rimée et à moitié rythmée des lèvres d'un inconnu ignorant et inculte, renferme spontanément la poésie dans ce qu'elle a de plus divin, l'essence pure de l'inspiration, et dans ce qu'elle a de plus grandiose, la sublimation du sentiment. AR. AR.

La Charité privée à Paris, par Maxime du Camp, de l'Académie française. Un vol. in-8°. Paris, Hachette et Cie, 1885. — Prix : 7 fr. 50.

Faisons d'abord la part des éloges.

Peu de sujets aussi beaux que celui qu'a choisi l'auteur; il ne lui était pas facile, par cela même, de le traiter.

Quelles sommes la charité privée dispense-t-elle entre les pauvres et les malades de Paris? Quand l'Assistance publique dépense, par an, trente-sept millions, la charité privée donne (car on ne peut évaluer le nombre qu'approximativement) de soixante à quatre-vingts millions chaque année. Et combien de misérables, le mot pris au sens étymologique, réussit-elle à secourir? L'Assistance publique entretient, dans divers établissements, plus de cent cinquante mille individus malades ou vieillards; elle en secourt deux cent treize mille à domicile. Ils sont par légion encore, les enfants, les infirmes assistés par les Petites Sœurs des Pauvres, par les Sœurs aveugles de Saint-Paul, par l'Asile des Enfants incurables, par les Dames du Calvaire, par l'Orphelinat des Apprentis, par l'Hospitalité de nuit pour les hommes, par l'Hospitalité de nuit pour les femmes, par la Maison des Jeunes Poitrinaires, par l'Hospitalité du travail, par le Dispensaire pour les enfants.

Les sommes déboursées sont d'importance; le nombre des assistés est considérable; mais est-ce là tout ce qu'il importe de faire connaître? Ne faut-il rien dire de l'héroïsme qui se dépense sans compter, de ces dévouements de toutes les heures, de ces fronts qui se penchent sur toutes les douleurs, de ces mains qui lavent toutes les plaies?

Établir des statistiques et écrire le roman vrai des vertus les plus hautes, des vertus les plus humbles, tout en même temps, et qui se cachent, cela n'était pas aisé, nous le répétons. M. Maxime du Camp s'est appliqué à distraire le lecteur de l'ennui que causent toujours des nombres additionnés, et il s'est défendu de prendre un style trop noble pour nous conter les mérites de tous ces hommes et de toutes ces femmes qui ont le génie de la charité. Pour faire parler les chiffres et pour laisser parler le génie lui-même, il fallait autant de talent. Le livre ne pouvait être mieux écrit.

Maintenant la part des reproches.

Quel besoin avait M. Maxime du Camp de récriminer contre certaines mesures politiques? « On a dispersé, dit-il, des hommes qui se plaisaient à vivre les uns près des autres, chassé loin des hôpitaux la con-

solation qui apaisait la souffrance; on a enlevé des écoles l'image du Juste injustement condamné; on a été brutal, on a été bête. Des congrégations contemplatives et enseignantes ont été expulsées; il subsiste encore des congrégations charitables; dépêchons-nous de les faire connaître avant qu'elles ne soient contraintes d'abandonner les épaves sociales qu'elles ont recueillies et devant le nombre desquelles l'Assistance publique se sentirait impuissante. »

Et quel besoin de marquer sa réprobation pour la fameuse formule : le cléricalisme, voilà l'ennemi? M. Maxime du Camp n'a pas pour excuse un fanatisme aveugle; il est sceptique, ou peu s'en faut. Il sait fort bien que le cléricalisme est une politique; il sait qu'on peut être un membre fidèle de l'Église catholique et n'être pas clérical, que plusieurs des prélats de cette Église ne sont nullement à compter parmi les cléricaux.

Pourquoi enfin ne parle-t-il que des fondations catholiques? la charité est déjà une religion, mais le catholicisme n'est pas toute la religion, il n'est même pas tout le christianisme. Or il existe des établissements charitables, M. Maxime du Camp ne veut pas paraître s'en douter, qui ont été fondés, qui sont entretenus par des israélites, d'autres, par des protestants.

Bien écrit, le livre pouvait être composé dans un autre esprit. F. G.

Variétés révolutionnaires, par Marcellin Pellet, député; précédé d'un avant-propos par A. Ranc. Un vol. in-18 de VIII-360 pages (fait partie de la *Bibliothèque d'histoire contemporaine*). Paris, Félix Alcan, 1885. — Prix : 3 fr. 50

Le nom de M. Marcellin Pellet est depuis longtemps connu parmi les littérateurs qui s'occupent de l'histoire révolutionnaire. On lui doit, en effet, deux intéressants ouvrages, qui ont dû lui coûter bien des recherches et dont il n'est point inutile de rappeler les titres; ce sont :

Élysée Loustalot et les Révolutions de Paris (juillet 1789 — septembre 1790), in-12. Paris, 1872;

Un Royaliste en 1789. — Les Actes des Apôtres (1789-1791), in-12. Paris, 1873.

Ces deux travaux, fort bien faits, constituent une des meilleures études qui aient paru sur le journalisme aux débuts de la Révolution. Le livre que nous offre aujourd'hui M. Marcellin Pellet n'est ni moins curieux ni moins intéressant. C'est un recueil des articles qu'il a publiés, depuis 1881, dans *la République française*, et dont plusieurs ont été motivés ou inspirés par la publication récente d'ouvrages relatifs à la Révolution.

C'est avec raison que l'auteur a donné à son livre le titre de *Variétés*; il y règne, en effet, une diversité de sujets. Qu'on en juge par le sommaire suivant :

« Les almanachs sous la Révolution; — Les revues de fin d'année au théâtre, sous le Directoire et le Consulat; — Théveneau de Morande; — Paris en 1787; — Rivarol; — La vraie Du Barry; — Les orateurs de la Constituante; — Un historien allemand de la Révolution française; — Insignes des députés pendant la Révolution; — Instructions du comité de salut public; — Une lettre inédite de Mme Tallien; — Le camp de Jalès; — Récriminations de M. de Paris (Sanson); — Concours artistiques de l'an II; — Concours de l'an II pour les livres classiques; — Mme de Tourzel et ses *Mémoires*; — Le *Livre du soldat français*, de Championnet; — Quelques strophes peu connues de *la Marseillaise*; — La jeunesse du conventionnel Romme; — Le général Bonaparte; — Lucien Bonaparte; — Le capitaine Vallé; — La propagande philosophique sous la Restauration. »

On voit, par ce simple énoncé, quelle variété présentent ces vingt-quatre chapitres relatifs à la période révolutionnaire; il y a, certes, de quoi plaire à tous les hommes d'étude : historiens, littérateurs ou simples curieux. On sait le sort des journaux si avidement lus, si vite dédaignés et si rarement collectionnés; n'eût-il pas été fâcheux qu'une série d'articles intéressants à divers égards eût été fatalement destinée à disparaître? Aussi doit-on savoir bon gré à l'auteur d'avoir pris soin de les réunir, ces mélanges, en un volume qui doit nécessairement figurer dans toute collection révolutionnaire.

C'est M. Ranc qui s'est chargé de présenter au public l'œuvre de son ami et collaborateur. Mieux que personne, il était à même de remplir cette tâche en faisant ressortir les mérites d'un livre. Il appelle particulièrement l'attention des lecteurs sur les articles intitulés : Un historien allemand de la Révolution française (M. G.-A. Schmidt), le camp de Jalès, les concours de l'an II, le *Livre du soldat français*, la jeunesse du conventionnel Romme; moins importants, sans doute, les articles relatifs aux almanachs, à la Du Barry, à Mme de Tourzel et aux deux Bonaparte, méritent cependant d'être cités aussi.

Enfin, ce qu'il convient de noter surtout dans l'ouvrage de M. Marcellin Pellet, qui sait employer si utilement les loisirs que lui laissent les travaux législatifs, c'est son amour passionné pour la Révolution, objet constant de ses études, ainsi que sa probité et son impartialité d'historien. Z.

Les Mille et une nuits du théâtre, par Auguste Vitu. Un vol. gr. in-18 jesus (1re série). Paris, Paul Ollendorff, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre aussi juste qu'ingénieux, l'éminent collaborateur du *Figaro* réunit aujourd'hui l'ensemble de son œuvre critique. Comme il le dit lui-même dans sa trop courte préface, chacune des pièces de théâtre racontées et discutées dans ce recueil représente pour son auteur autant de nuits de travail sous le gaz de l'imprimerie. C'est ainsi qu'il en a passé plus de *mille*, à partir du jour où, au lendemain de la Commune, il acceptait les fonctions si délicates et si laborieuses de critique théâtral. Il est bien superflu de rappeler avec quel tact, quelle sûreté de jugement, quel savoir et surtout quelle impartialité M. Vitu s'est acquitté et s'acquitte chaque jour de sa tâche; tout le

monde connaît son œuvre et chacun s'incline devant son incontestable autorité pour tout ce qui touche à l'art dramatique.

Le volume qu'il nous offre actuellement est le premier d'une série qui n'en comprendra pas moins de huit ou dix, peut-être même davantage. Il renferme l'analyse de cent vingt-trois pièces représentées sur les différents théâtres de Paris, du 10 octobre 1871 au 8 février 1873. Tous les genres y figurent, depuis les productions les plus sérieuses et les plus élevées jusqu'aux bouffonneries les plus désopilantes. C'est vraiment l'histoire du théâtre écrite au jour le jour.

Certains conseillers engageaient M. Vitu à distribuer ses comptes rendus soit par ordre de théâtres, soit par catégories d'œuvres et d'auteurs; d'autres voulaient qu'il supprimât sans pitié toutes les menues appréciations, les légers intermèdes consacrés aux petits ouvrages et aux petits théâtres. Il a énergiquement repoussé toutes ces suggestions, ne voulant pas imiter la méthode et les classifications d'un cours de littérature et mal remplir un plan qu'il ne s'était pas tracé, ni exclure volontairement l'élément de variété et de diversité de son livre, en même temps qu'il eût fait disparaître une foule de détails curieux, parfois même importants pour l'histoire théâtrale. Il s'est tenu à l'ordre simplement chronologique et il a fort bien fait, « les articles improvisés qu'il réunit présentant, par la spontanéité et la continuité des impressions quotidiennes, une sorte de panorama photographié de notre littérature dramatique pendant les quatorze années qui viennent de s'écouler ». Aussi, grâce à l'ordre qu'il a adopté, rien de plus attachant, de plus varié, de plus piquant même que la lecture de ce premier volume.

Sans parler des nombreuses *reprises* auxquelles il a consacré des articles aussi consciencieux et aussi fouillés que s'il s'était agi de véritables *premières*, que de pages excellentes, que d'études remarquables il a écrites sur des pièces *nouvelles* telles que, par exemple, *l'Article 47, les Erinnyes, la Princesse Georges, Rabagas, les Sonnettes, la Visite de noces*, etc., etc., et tant d'autres qui semblent déjà si loin de nous, bien qu'âgées de treize années à peine. Ce livre, composé d'articles anciens, a presque tout le charme de la nouveauté; on le lit et, avec l'ardeur d'un roman, après l'avoir fermé, on n'éprouve que le désir de voir bientôt paraître les suivants.

Espérons que M. Vitu et son éditeur ne nous feront pas trop attendre la suite de ce précieux recueil, véritable mine de renseignements curieux et variés, et qui constitue en même temps un document de premier ordre pour l'histoire du théâtre contemporain.

Victor Hugo intime, par Alfred Asseline. *Mémoires, correspondances, documents inédits*. Un vol. in-18. Paris, C. Marpon et E. Flammarion, 1885.

M. Alfred Asseline a le bonheur d'appartenir à la famille du grand homme qu'il nous présente dans l'intimité. C'est dire qu'il y a dans ce volume des lettres, des mots, des aperçus que l'on ne pouvait espérer trouver ailleurs, et M. Asseline rend à l'histoire littéraire de ce siècle un véritable service en les conservant. On ne s'étonnera pas que Victor Hugo, centre et foyer du livre, ne le remplisse pas tout entier; les autres membres de sa famille y tiennent une bonne place, et d'autres, comme Jules Janin et Sainte-Beuve, que M. Asseline a connus. De vrai, de Victor Hugo, ce n'est guère que le côté Asseline que l'on voit dans ce livre, côté intime, sans nul doute, mais qui n'est ni le plus grand ni le plus important. Je dis cela, non pas pour refuser au livre que je signale un intérêt qu'il ne saurait ne pas posséder, mais pour préciser et limiter la nature et la portée de cet intérêt.

Victor Hugo est, de son vivant, entré dans l'histoire. Il est littérairement, c'est-à-dire souverainement, pour nous, Français, l'homme du siècle. Il est impossible d'y toucher, à son œuvre, sans être ébloui ou éclairé de ses rayons. M. Asseline en est éclairé doucement. Ses pages resteront comme un document de valeur et agréable à consulter. Mais, je dois le dire, Victor Hugo intime n'est pas là. Je ne sais si l'on fera jamais de cette figure un portrait complet, mais il n'est encore fait nulle part, si ce n'est peut-être dans son œuvre. Il y a là et il y aura longtemps, je le crois, pour les curieux des choses littéraires, tout un monde ignoré et enfoui où l'explorateur qui y fouillerait avec intelligence et énergie trouverait abondamment de quoi se payer de ses peines. B.-H. G.

Le Voltaire des écoles. Extraits des *Œuvres de Voltaire* à l'usage des écoles primaires, avec une notice biographique et des notes grammaticales, historiques et littéraires, par M. *** et R. Lavigne. Un vol. in-12. Paris, Ch. Delagrave, 1884.

Je me demande pourquoi et en quoi M. R. Lavigne a eu besoin de la collaboration de M. *** pour composer ce recueil, d'ailleurs bien fait. Il me semble que la besogne ne dépassait guère les forces d'un homme seul. Sans m'attarder, toutefois, à chercher à résoudre l'inconnu de ce problème, j'ai hâte de louer l'intelligence, l'impartialité, le tact et le goût qui ont présidé au choix des morceaux destinés à faire connaître aux enfants de nos écoles un des types les plus complets de l'esprit et du talent français. On a bien un peu abusé des vers, à mon avis, et fait aux fragments de *la Henriade* la part plus grosse qu'il ne convient; mais, quoi qu'il en soit, les auteurs ont su, en 300 pages environ, montrer un des plus féconds écrivains qui aient jamais existé, sous tous les aspects qui lui font honneur et qui font honneur en même temps à la langue et au pays qu'il illustre comme écrivain et comme penseur. B.-H. G.

Notre capitale Paris, par C. Delon. Un vol. in-18. Paris, E. Weill et G. Maurice, 1885.

Aujourd'hui, écrire comme Chateaubriand ou comme Marchangy, c'est tout un. M. Delon, racontant le passé de Paris au point de vue contemporain, aurait peut-être aussi bien fait de ne pas emprunter son style

à la Restauration. Le livre est d'ailleurs plein de faits intéressants. Il se termine par l'annonce de la prochaine exposition universelle et par un appel à toutes les nations ; car, comme le dit la préface, Paris, « rendez-vous des nations.... », est désigné d'avance pour devenir la ville fédérale des futurs États-Unis d'Europe. Ainsi soit! Mais quand ce futur-là deviendra le présent, il y aura longtemps que nous serons passés.

Le volume, publié à un bon marché extrême, est bourré d'illustrations qui ne sont pas plus laides que d'autres et qui ont l'avantage de donner une idée à peu près juste des choses qu'elles font profession de représenter. En somme, je pense du bien de ce petit livre, et, pour le prouver, j'en cite la dernière phrase faite pour aller au cœur de tout bon Français : « Quand la France se développe et s'étale dans son harmonieuse diversité, sur la vaste superficie de son territoire si richement varié, entre les vertes plaines du nord et son midi ensoleillé, on l'appelle *Province;* quand elle se concentre au point où toutes ses activités se croisent, on l'appelle *Paris*. Et c'est toujours la même France. » B.-H. G.

Le nouvel ouvrage de Zari, **la Fête des neiges**, qui paraît à la librairie Paul Ollendorff, est un récit du Nord, plein d'originalité. La plume du jeune écrivain se complaît dans la description des paysages glacés où se déroule une action pleine de poésie et de charme.

C'est l'art dans la simplicité, c'est un vrai bijou littéraire qui peut se mettre sous tous les yeux.



Livret de vers anciens, à Paris, MDCXXXVIII, petit in-18 de v ff et 29 pp., orné d'un frontispice gravé. Charmante plaquette imprimée par A. Quantin (1885) et tirée à 250 exemplaires sur papier de Hollande, plus 5 exemplaires sur parchemin. Cinquante exemplaires seulement ont été mis en vente et se trouvent, au prix de 5 francs, chez Marpon et Flammarion, 26, rue Racine.

Voici une curiosité littéraire et bibliographique qui ne peut manquer d'être recherchée : c'est un double pastiche, poétique et typographique, pour l'exécution duquel le poète et l'imprimeur ont rivalisé de bon goût, aussi est-il si bien venu, si réussi, que les plus habiles s'y laisseraient volontiers prendre, du moins au premier coup d'œil, si l' « Epistre dédicatoire à M. de Banville » ne donnait tout d'abord la clef du mystère.

Dans cette épître, qu'il signe simplement *Jacques-Madeleine*, l'auteur explique « à son cher et très illustre maistre » les motifs qui l'ont amené à composer son livret. Profondément épris des poètes du XVII[e] siècle, « dont quelques-uns, tels que Théophile et Saint-Amant, sont au moins cogneus des honnestes gens », Jacques-Madeleine a particulièrement été surpris et charmé de la lecture des œuvres de *Tristan l'Hermite*, ce grand et superbe poète qu'il connaissait à peine de nom et que maintenant il trouve incomparable. Il a lu et relu ses livres, les feuilletant jour et nuit.

« Et sy, dit-il, ay-ie vescu en telle constante intimité avec ce poète bien amé que ie me suis surpris à avoir des pensers semblables aux siens, à aymer et songer comme luy, à me sentir aux leures mesmes discours, mesmes plainctes, en fin à parler sa langue ; et i'ay escrit ces vers que ie vous desliure. »

Telles sont les circonstances qui ont donné naissance aux vingt et quelques pièces composant ce petit recueil. On y trouve neuf sonnets, deux odes, des stances, des chansons et autres versiculets que l'on jurerait écrits par Tristan lui-même, tant Jacques-Madeleine s'est assimilé sa manière et son style. Bien qu'on y rencontre en foule ces allusions mythologiques, ces concetti, ces mignardises, ces images surannées ou précieuses et tous ces *agréments* de la poétique du XVII[e] siècle, ces vers cependant offrent un charme et une grâce véritables.

Qu'on en juge, d'ailleurs, par le sonnet suivant qui, certes, n'est point des médiocres, et que Tristan lui-même n'eût pu désavouer :

Les fatalités d'amour

(Sonnet).

Adonc, belle Philis, de trop d'Amans seruie,
Rien ne peut attendrir ce courage hautain.
Ne vistes-vous iamais les beaux yeux de Siluie
Me presager souuent vn plus heureux destin ?

Dans vostre lict seulette et de somme assouvie,
Quand l'Aurore sourit aux portes du matin,
Ne pensez-vous iamais que la nymphe rauie
Pourroit fixer un iour ce cueur trop incertain.

Siluie est plus que vous et pitoyable et belle,
Je fais vœu de l'aymer et de n'aymer plus qu'elle.
Mais non, ie suis troublé par de plus chers apas.

En voulant vous quitter, ie vous reviens encore
Et c'est nostre mal-heur de fuir qui nous adore
Et d'adorer tousiours qui ne nous ayme pas.

Voilà vraiment un excellent pastiche et bien fait pour plaire aux amateurs de vieille poésie. On voit combien l'auteur s'est pénétré de son modèle; sans nul doute, s'il eût voulu imiter d'autres poètes contemporains d'Henri IV ou de Louis XIII, il eût tout aussi bien réussi, car il ne les a pas moins étudiés que

son cher Tristan, sur lequel il n'a concentré ses prédilections que parce que :

> Malherbe est un trop sec poete ;
> Sa muse est maigre, au moins fluette.
> J'ai bien estudié Ronsard
> Mais ie suis, adore et imite
> La grâce exquise et pleine d'art
> De mon maistre *Tristan l'Hermite*

A tous égards, le *Livret* de Jacques-Madeleine est un essai plein d'intérêt; il appelle l'attention sur un poète trop oublié et qu'il conviendrait de remettre en lumière à notre époque de vulgarisation et de restaurations littéraires; en outre, il témoigne du talent personnel de son auteur, qui a eu le tact et la discrétion assez rares de ne point abuser du genre qu'il a choisi et de ne point accabler le lecteur sous une multitude de pièces dont la monotonie presque inévitable n'eût pas manqué de nous rebuter. Son petit livre, au contraire, ne contient que des pièces soigneusement choisies, véritables perles encadrées dans un bijou de typographie archaïque, sorti des presses de notre imprimeur M. A. Quantin. PHIL. MIN.

Les Onze mille vierges, par Arsène Houssaye. Paris, Marpon et Flammarion. Un vol. in-18. — 5 francs.

Les Onze mille vierges. Voilà une bonne fortune pour ceux qui aiment la poésie. Depuis *les Cent et un sonnets*, Arsène Houssaye était retourné à la prose, dont il fait souvent une poesie quand l'esprit ne gâte pas le sentiment. Dans ce nouveau volume, illustré avec beaucoup d'art par les éditeurs, ce sont des vers d'un haut vol comme dans les poèmes d'*Isis* et des *Dieux*, ou bien ce sont des vers intimes où la passion est la vraie muse. Nous y trouvons des strophes inédites de Musset signées *Un joueur d'échecs*, avec la réponse du poète des *Poèmes antiques*. Nous y trouvons aussi de bien jolis vers adressés à Victor Hugo. Pourquoi pas la réponse, qui est en prose, mais qui est charmante?

La Vouivre, *poème franc-comtois*, par Charles Grandmougin, plaquette petit in-8°. Paris Auguste Ghio, et Dôle, Vernier-Arcelin, 1884. — Prix : 1 fr. 50.

> Oiseau tout ensemble et serpent.
> Tantôt volant, tantôt rampant,
> C'est la vouivre !
>
> Une escarboucle est à son front :
> Heureux ceux qui peuvent la prendre!

Jean, le fils du seigneur Amaury, veut cette escarboucle dont la possession assurera son bonheur : Jeanne d'Andelot sera alors sa femme; il s'en ira donc, par les bois, la nuit, pour s'emparer de la vouivre. Mais Marianne, l'humble paysanne de qui il s'était fait aimer naguere, souffre à se voir delaissée, et cette nuit qu'elle le sait devoir aller à la recherche de la vouivre, elle est dehors, un falot à la main. Le falot! c'est l'escarboucle, croit Jean, et il suit, il poursuit Marianne, qui marche, qui court. Elle l'entraine jusque vers la rivière. Jean s'y noye. Marianne s'est vengée.

Le récit est bien composé, les vers sont bien frappés; le poème n'est pas pour faire tenir en moins grande estime l'auteur de *Prométhée*. F. G.

Les Saisons et **Au pays des pommiers**, poésies par Victor Pataro. Un vol. in-12. Paris, Jouaust, 1885. — Prix : 3 francs.

Ni parnassien ni naturaliste! A être vrai, sincère, il restera inconnu : qu'importe! La muse le consolera. — C'est là ce que le poète nous dit dans les trois premières pièces de son volume. Soit: mais il faut que la muse consolatrice ait l'esprit quelque peu dérangé. A son poète elle dicte tout de travers; elle lui fait dire : *règne mars* pour : *mars regne, chante dans la ramure l'oiseau*, pour: *l'oiseau chante dans la ramure, Brillent les prés*, pour : *les prés brillent*, elle oblige d'écrire ce vers alexandrin :

> Quand est de gais oiseaux plein chaque arbuste vert.

C'est le cidre du pays des pommiers qui aura grisé la muse. F. G.

Nos grandes pages, par Ch. du Guerrois. Paris, Alph. Lemerre, éditeur, in-18. — Prix : 3 francs.

L'auteur a été inspiré du désir de célébrer notre patrie. A ce titre, le lecteur est disposé à lui accorder sa sympathie. Mais la forme de M. du Guerrois rappelle tellement la prose, qu'on lui saurait gré de n'avoir pas imposé à cette prose des contorsions désolantes pour la loger quand même dans la mesure des vers.

Le récit manque d'ampleur, les noms géographiques y pullulent de façon qu'on croirait lire un résumé de collège

Et puis, que d'obscurités! on lit des vers comme ceux-ci :

> « L'œil de ce chevalier, le roi, s'est obscurci. »
> . . . .
> « La pierre du canon du train de l'éclair vole. »
> . . . .

Et des rapprochements d'une telle audace qu'on est déconcerté :

> « ... Poitiers après Crécy, la France dans le flanc
> « Une fois donc encore à l'aiguillon sanglant.
> « Qui t'en retirera? Bonaparte ou Soubise,
> « Waterloo qui foudroie ou Rosbach qu'on méprise? »

Faut-il parler de l'harmonie des vers? Pour quelques-uns d'un beau mouvement, qui s'envolent empanachés selon le rite d'Hugo, ils abondent les vers rocailleux et claudicants. La matière était belle; ce n'est pas notre faute si nous n'admirons point l'art :

M. du Guerrois ne s'en est guère soucié. Il a eu trop de confiance dans son sujet. P. Z.

Poésies posthumes, par Auguste Barbier, de l'Académie française, in-18 jésus. Alph. Lemerre. Paris, 3 francs.

Les exécuteurs testamentaires de l'auteur de *la Curée,* MM. Lacaussade et E. Grenier, ont réuni ses feuilles inédites et les voici en volume.

Comme début: un *Hymne à la sincérité* où tous les défauts de celui qu'une pièce justement célèbre fit presque passer pour un maître, se répètent et se multiplient: déclaration, insuffisance de termes, lourdeur, platitude. Malheureusement, la suite ne se relève guère, et ce n'est peut-être pas un bien bon service rendu à la mémoire du poète que cette publication. *Les Masques* nous représentent une série de soi-disant, ou plutôt des types comme Turcaret, Laubardemont, Pancrace, Sacripant, Diafoirus, Gorgias, etc. M. Barbier ne leur ajoute aucun trait nouveau, aucune empreinte personnelle.

Il eût voulu être satirique, il n'est que vulgaire et bas. Et ce pauvre style essoufle se traîne péniblement dans des phases interminables; l'idée se perd à travers ce dédale des propositions incidentes.

Des morceaux de meilleure venue se rencontrent dans les *Silles.* Ce genre vif et léger, piquant et mordant d'autrefois, M. Barbier ne l'a pas ressuscité.

Il n'y a pas à dissimuler. C'est une désillusion que ce recueil posthume. Ce sont des vers de vieillard, ressemblant à des vers de debutant.

L'œuvre de M. Barbier n'est pas de ceux qu'on augmente, mais au contraire qu'on émonde. Nous aurions aimé que les exécuteurs testamentaires, mieux éclairés sur l'intérêt véritable de leur ami, fissent une édition de ses poèmes choisis, allégée des pièces vagues et filandreuses, qui déparent ses recueils. Barbier, pour avoir réussi, dans un elan de jeunesse, un morceau de bravoure, s'est cru poète satirique. Il avait peut-être l'indignation: mais alors il a prouvé qu'elle ne suffit pas pour faire des vers. Juvénal avait autre chose: le style. P. Z.

Fleurs du bitume, petits poèmes parisiens, par Émile Goudeau. Paris, Ollendorff, éditeur, in-18. — 3 fr. 50.

C'est une réimpression; et ils sont rares les volumes de vers qu'on réimprime. M. Goudeau a dépensé beaucoup de fantaisie dans ces petits poèmes; certainement c'est un des recueils les moins banaux de ces dernières annees que ces *Fleurs du bitume.* On y sent de la jeunesse et de la sincérité, même dans l'exagération; et l'on y rencontre, au milieu de pièces d'une violence de ton cherchée et d'une incohérence préméditée, plusieurs jolis morceaux: ils ne sont point parfaits, — M. Goudeau a le grand tort de ne pas épurer le premier jet, ou du moins il a l'air d'avoir ce tort, — mais ils ont le cachet du poète. Tels ces dix-huit vers:

En regardant les étoiles du bout d'un mirliton

Une nuit d'août, à ma fenêtre,
Je respirais l'air peu champêtre
Que Dieu distribue à Paris,
Et je voyais, vives ou lentes
Passer les étoiles filantes
Sur les zodiaques surpris.

Sans doute les houris s'amusent
A voir si leurs diamants s'usent
A rayer la glace des cieux;
Elles y tracent les commères,
Les arabesques éphémères
De nos amours capricieux.

Sous le ciel de lit immobile
La passion s'allume et file
Pour disparaître sans retour.
Quand donc, en un ciel moins prolixe,
Trouverai-je une étoile fixe,
Une étoile fixe d'amour?

Nous regrettons de n'en point citer d'autres: ce n'est pas qu'il n'y ait plus à citer. Mais tout joli que ce soit, ça tient de la place.

Rappelons que M. Goudeau a publié un second volume, *les Poèmes ironiques,* dont plusieurs sont curieux et dignes de l'attention des lettrés. P. Z.

Chanson de France: *Beauvais délivré,* poème par Pontsevrez. Paris, Jouaust et Sigaux, éditeurs, in-18 jésus. — 1 fr. 25.

Ce poème continue la série de *la Chanson de France:* couronné d'abord par la ville de Beauvais lors de la fête de Jeanne Hachette, il parut en édition de luxe in-4° tirée seulement à 200 exemplaires.

L'édition nouvelle est publiée sous les auspices du ministère de l'instruction publique et des beaux-arts. Bientôt paraîtra un autre épisode, *la Dame de la Roche-Guyon.* Le poète a su rendre émouvants ces récits nationaux; et ils obtiennent un grand succès parmi la jeunesse. C'est là le véritable enseignement civique; et avec une forme attachante il pénètre mieux dans les cœurs.

Les Poésies de Catulle Mendès. Nouvelle édition, premier et second fascicules; in-18, chez Paul Ollendorff. Paris, 1885. — 1 franc.

C'est une idée heureuse, croyons-nous, de rééditer en fascicules élégants les poésies de Catulle Mendès. On hésite devant un livre de cent sous, on se laisse aller à la brochure d'un franc; il est vrai qu'il y en aura sept, mais l'un attire l'autre. Nous souhaitons le meilleur succès à l'entreprise. Les deux premiers cahiers ont paru, soigneusement imprimés par Lanier. C'est *Hespérus* et les *Contes épiques.*

Hespérus, poème swedenborgien, est une des premières productions du parnassien inventeur du Parnasse. Il parut en 1872, et fut d'abord servi en feuilleton dans un journal dont les abonnés durent être

bien déroutés. Le sujet est aussi simple qu'invraisemblable : un vieux juif, honni de la populace, croupissant dans un taudis puant de la Judenstrasse de Francfort, témoigne un dédain stoïque de tous les mépris, de toutes les insultes, de toutes les misères. C'est que son corps seul habite là. Son âme a été *visitée* par l'ESPRIT qui lui a dit :

« Faites l'Œuvre, d'après l'Amour et la Sagesse. »

Alors il s'unit d'amour mystique avec une princesse du nord du pays des neiges; leur vie se mêle, à distance, de telle sorte qu'ils éprouvent mêmes sentiments, mêmes plaisirs, mêmes douleurs, et que la mort de l'un sera le terme de l'existence de l'autre.

En effet, un jour, on lit dans les journaux la disparition de la princesse.

> Près du pôle, au delà du pays que l'on nomme,
> Dans un palais bâti sur des blanches hauteurs,
> Seule, une femme, avec deux ou trois serviteurs,
> Sans motif (le conteur ajoutait par folie),
> Depuis trois ans s'était, vivante, ensevelie.
> Et cette femme était fille d'un roi du nord.
> De sa paix différente à peine de la mort
> Elle sortit un soir, ayant eu la pensée
> De glisser en traîneau sur la neige glacée.
> Promenade fatale : elle ne revint pas.
> Sans doute l'aquilon qui fouette les frimas
> Et porte l'avalanche éparse dans son aile
> Lui fit un blanc linceul de la neige éternelle.
> Mais nul ne fait parler le vent sibérien,
> Et de l'histoire, en somme, on ne connaissait rien,
> Sinon le jour précis du départ de l'absente.
> C'était le seize avril mille-huit-cent-soixante.

Or, en parcourant le cimetière de Francfort, le poète aperçoit une croix.

> Petite et de bois noir, ainsi qu'il est coutume
> Pour les gens qu'à ses frais une paroisse inhume;
> Elle penchait, oblique, entre quelques sapins.
> Incliné j'y pus lire en caractères peints :
> « Hespérus » ; la peinture était encore récente,
> Et plus bas, « seize avril mille-huit-cent-soixante ».

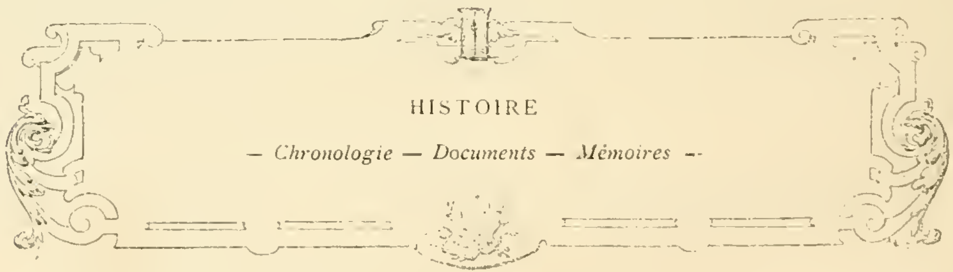
Ne discutons pas le sujet : il comporte du vague, du surnaturel, où l'imagination du poète se joue en mille tours fantaisistes. C'est l'occasion de pages descriptives où pullulent les beaux vers pittoresques, sonores, harmonieux. Le nuageux Swedenborg exerce ses droits surtout dans la troisième partie : elle est intitulée *Arcanes*, et fort justement, car il est impossible d'y rien apercevoir qui ait le sens clair.

Pour l'obscurité mythique, Catulle Mendès, en ce morceau, peut rivaliser avec Virgile en le sixième livre de son *Énéide*. C'est, en définitive, plus bizarre qu'intéressant, et Catulle Mendès peut en tirer triomphe au profit de la thèse parnassienne, que la forme du vers en emporte le fond. *Hespérus* se fait lire par la magie du vers.

Mais combien supérieurs lui sont la plupart des *Contes épiques !* Il y a dans ce recueil de vrais morceaux de maître : *les Imprécations d'azur, la Patrie, le Disciple, l'Épée, la Fille du Domn.*

Pour n'être pas le créateur de son instrument, qu'il tient directement de V. Hugo, Mendès n'en a pas moins conquis une des premières places parmi les poètes contemporains. Le malheur de ces *Contes épiques*, c'est leur brièveté. Non pas que les sujets traités puissent supporter un plus large développement : ils sont, au contraire, dans l'exacte mesure. Mais ils manquent eux-mêmes de puissance, la simplicité de la conception aboutit nécessairement à un dénouement prochain.

Ce n'est qu'un trait, mais il est rigoureusement marqué ; et le petit poème reste poésie tout en étant à la fois peinture et musique. P. Z.



HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Journal d'un officier d'ordonnance (juillet 1870-février 1871), par le comte D'HÉRISSON. Paris, Ollendorff. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

On a publié, sur le siège de Paris et sur toutes les opérations militaires suburbaines pendant « l'année terrible », de nombreux et volumineux ouvrages, signés des noms les plus retentissants; chacun a dit son mot, conté ses souvenirs, noté ses impressions, apporté son obole à l'histoire; mais je doute qu'il ait été publié, depuis bientôt quinze ans, un livre comparable à celui-ci par le fourmillement des anecdotes, l'originalité des aperçus, l'exactitude des renseignements, et surtout par l'esprit, la belle humeur, la verve piquante de l'auteur. M. D'Hérisson, officier d'ordonnance du général Trochu, a été mêlé à tous les événements du siège, tour à tour comme parlementaire, interprète et même comme négociateur. Aussitôt la déclaration de guerre, il vint de New-York à Paris pour se mettre au service de son pays. Le journal qu'il a écrit pendant ces jours néfastes débute en Amérique et ne se termine qu'à Versailles, dans la petite maison du chancelier de fer. M. D'Hérisson a fait là un journal à la Dangeau avec conscience

extrême; son livre est aussi passionnant qu'un roman dramatique, et, pour tous ceux qui ont vu à Paris les sombres jours de 70-71, il évoque toute une légion de souvenirs. Le succès a de suite accueilli cet ouvrage remarquable, qui a dépassé aujourd'hui sa vingtième édition. Il n'est presque point douteux que les lecteurs du *Livre* n'aient en majorité déjà acquis ce *memorandum*, qui fit grand bruit dans la presse lors de son apparition, il y a six semaines. Je suis heureux de constater cette vogue pour un livre d'histoire qui, sous l'aspect attrayant qu'il présente, contient d'amères critiques, et duquel il se dégage une fortifiante moralité. O.

Le Maréchal de Fabert. *Étude historique d'après ses lettres et des pièces inédites,* par le lieutenant-colonel Jules Bourelly. Ouvrage couronné par l'Académie française. Édition in-12 en deux volumes avec portrait du maréchal. Paris, Librairie académique Didier, 1885.

Deux éditions in-8°, bientôt suivies d'une traduction en langue anglaise, n'ont pas épuisé le succès de ce livre, auquel l'Académie française attribuait récemment le premier prix Thérouanne. Le sentiment de patriotisme qui se dégage d'une telle étude, l'exemple d'une « vie glorieuse et sans tache, utile et toujours respectée, portant au bien par de nobles enseignements », — c'est en ces termes qu'en parle M. le secrétaire perpétuel de l'Académie française, — les ambitions légitimes qu'elle suscite désignaient l'œuvre au choix des commissions spéciales chargées d'alimenter les bibliothèques populaires, celles des communes, des lycées, des garnisons : d'où la nécessité de cette édition nouvelle plus accessible aux petites bourses.

Après les témoignages de haute appréciation dont a été l'objet cette biographie du premier soldat pour qui le bâton de maréchal de France fut uniquement la récompense du courage, de l'honneur et des grands services rendus, il suffira de retracer ici les divisions principales du travail de M. le lieutenant-colonel Bourelly. Il se compose de deux parties dont la première, correspondant au premier volume, commence à la naissance de Fabert (1599) et finit avec la Fronde (1652). Elle comprend deux livres dont le premier traite de la jeunesse de Fabert, de ses campagnes et de ses rapports avec Richelieu; dans le second, après avoir montré, sous ses différentes faces, l'œuvre administrative qu'il accomplit à Sedan, l'auteur nous fait traverser avec lui la période troublée de la Fronde, en caractérisant le rôle que son dévouement à Mazarin et son amitié pour le comte de Chavigny l'appellent à jouer entre ces deux hommes d'État.

La deuxième partie, également divisée en deux livres et correspondant au deuxième volume, commence en 1653 pour se terminer à la mort de Fabert, en 1662. Dans le premier livre (1653-1658), Fabert nous apparaît tout d'abord comme négociateur; le roi fait ses premières armes à côté de lui, au siège de Stenay. Le reste de ce livre est consacré à l'examen des réformes militaires et des projets financiers que Fabert s'efforce de réaliser; ses essais de cadastre en Champagne soulevèrent les clameurs des privilégiés. Dans le second livre, on voit Fabert poursuivre l'application de ses idées; il se heurte à l'indifférence calculée de Mazarin; sa sollicitude se concentre alors tout entière sur les Sedanais, auxquels il voudrait procurer le bienfait de l'unité religieuse; il meurt avant que le succès ait couronné ses vœux, mais ses doctrines économiques lui survivent. Tel est le dernier mot de cette étude importante, consacrée à l'une des plus nobles figures de notre histoire par le lieutenant-colonel Jules Bourelly. E. C.

Les Cimetières depuis la fondation de la monarchie française jusqu'à nos jours. *Histoire et législation,* par le Dr Gannal. Fascicules in-8° I-II. Paris, Muzard.

Cette importante publication, dont les deux premiers fascicules viennent de paraître, doit former quatre volumes (Histoire et législation — Pièces justificatives) : elle promet d'être fort intéressante, si l'on en juge par les parties déjà publiées. Après un essai historique très complet sur les cimetières depuis la fondation de la monarchie française jusqu'en 1776, M. le Dr Félix Gannal donne un résumé de l'histoire du cimetière des Innocents, comprenant de nombreux documents tirés des Archives nationales, relatifs à l'évacuation de ce cimetière (1785-1787), avec un plan inédit et un dessin d'Israël Silvestre. Nous reviendrons sur cet ouvrage qui éclaire d'un jour nouveau un point obscur de l'histoire de notre pays. A. P.

Les Grandes chasses au XVIe siècle, par le comte H. de la Ferrière. Paris, Jouaust, Librairie des bibliophiles. M DCCC LXXXIV. In-18 de IV-141 pages. Tirage à 500 exemplaires sur papier de Hollande, plus 40 exemplaires sur papier de luxe. — Prix : 6 fr.

On a eu déjà l'occasion de parler, dans cette revue, de la charmante petite collection publiée par M. Jouaust sous le titre de : *Cabinet de vénerie* ou *Petite Bibliothèque du chasseur*. Dans cette série de jolies réimpressions, dont l'éloge n'est plus à faire, l'habile éditeur a publié déjà sept ouvrages, en prose ou en vers, qui remontent à l'origine de la littérature cynégétique. Peut-être ne sera-t-on pas fâché de retrouver ici les titres de ces intéressants opuscules; les voici :

1. *Discours de l'antagonie du chien et du lièvre,* par Jehan du Bec (XVIe siècle);

2. *La Chasse du loup,* par Jean de Clamorgan (*id.*);

3. *Le bon varlet de chiens,* publié d'après un manuscrit inédit de la bibliothèque de l'Arsenal;

4. *Le Livre de l'art de la fauconnerie et des chiens de chasse,* de Guillaume Tardif (XVe siècle), 2 vol.;

5. *La Chasse royale,* de H. Salel, et le *Débat entre deux dames sur le passe-temps des chiens et des oiseaux,* de G. Cretin, 2 poëmes;

6. *Le Livre du roi Dancus*, publié par H. Martin-Dairvault;

7. *La Conférence des fauconniers*, de Charles d'Arcussia (1644).

Ces sept petits ouvrages, publiés sous la direction du très regretté M. Paul Lacroix, en collaboration avec M. Ernest Jullien, ont obtenu un succès mérité, bien que le public spécial auquel ils s'adressaient fût relativement restreint; il fallait être à la fois chasseur et bibliophile pour en apprécier tous les charmes; il suffit d'être lettré et homme de goût pour se délecter à lire le huitième volume que nous offre M. Jouaust : c'est assez dire que cette édition ne pourra suffire au nombre des amateurs qui rechercheront ce délicieux livret.

Cette étude sur les grandes chasses au XVIe siècle, tout en ayant le même objectif que les traités dont on vient de rappeler les titres, offre un intérêt d'un tout autre genre : ces derniers se bornent à retracer minutieusement tous les préceptes de l'art de la vénerie; mais, comme le dit fort bien M. de la Ferrière, ils ne nous font pas entrer dans ces grandes demeures féodales que la chasse seule avait le pouvoir d'animer; ils ne nous disent rien de la vie d'alors : c'est la théorie de la chasse et non la chasse en action.

Avec M. de la Ferrière, nous pénétrons dans les demeures princières, dans les châteaux royaux, et nous saisissons sur le vif un des aspects de la vie des rois au XVIe siècle. L'étude de notre auteur embrasse les règnes des six derniers Valois et du premier des Bourbons. De Louis XII à Henri IV, nous voyons, d'après les meilleures sources et les plus sûrs documents, quelle large place tint la chasse dans l'existence de nos rois; après les intrigues d'amour, ils n'eurent pas de plus chère occupation ni de plus grand divertissement; au milieu des troubles et des guerres presque continuelles qui marquèrent les règnes de ces princes, tous, malgré la pénurie du trésor royal, consacrèrent des sommes, énormes pour l'époque, à l'entretien de leurs équipages, de leurs meutes, de leurs fauconneries, afin de s'adonner à cette passion avec plus ou moins d'ardeur toutefois, suivant leur tempérament et leur caractère.

C'est ainsi que M. de la Ferrière nous montre Louis XII, qui chassait peu vers la fin de sa vie, acquérir à grands frais chevaux, chiens et faucons et inculquer à son futur successeur l'amour et les principes de l'art cynégétique. François Ier, le père des veneurs, comme l'appelle Du Fouilloux, non moins intrépide chasseur qu'amant passionné, s'adonne ardemment aux plaisirs de la vénerie, disant que « vieux malade, il se ferait porter à la chasse, et que peut-être, mort, il voudrait y aller dans son cercueil. » Henri II, qui hérite à la fois de l'amour de son père pour la belle Diane et de sa passion pour la chasse, met la vénerie sur un plus grand pied que jamais; jaloux de ses chasses, il édicte de sévères ordonnances pour réglementer ce droit seigneurial. François II, dont le règne fut si court, abrégea encore sa frêle existence par son ardeur à se livrer à une passion si fatigante. Charles IX, bien que forcé de réduire son train de chasse par la pauvreté du trésor, ne laisse pas de s'adonner à cet exercice avec plus de fougue peut-être que ses prédécesseurs; comme son frère François II, il y épuise ses forces et en meurt prématurément. Il avait écrit un livre sur la chasse au cerf. Henri III, le dernier roi de sa race et le plus efféminé, fit des dépenses énormes pour ses équipages, mais ne chassa que rarement, bien qu'ayant été un cavalier aussi intrépide qu'habile; sa coûteuse vénerie fut surtout pour lui un objet de luxe plutôt qu'un objet utile. Henri IV, enfin, veneur plus économe, mais non moins actif que ses prédécesseurs, mena de front les affaires, la guerre, la chasse et ses nombreuses amours. Le chapitre qui lui est consacré est peut-être le plus attrayant du volume.

C'est à regret que nous nous arrêtons sans plus de détail, car cet aperçu trop succinct ne saurait donner une idée de ce que vaut le charmant livret de M. de la Ferrière. Pour l'apprécier, il faut le lire, ce travail des plus curieux, nous faisant connaître tout un côté jusqu'à présent mal connu et peu étudié de la vie de cour au XVIe siècle. Dans un style des plus corrects, l'auteur y développe son sujet avec une netteté et une clarté parfaites; les faits, les citations y abondent et témoignent de l'érudition de l'auteur, qui a dû compulser bien des documents et des mémoires pour réunir les éléments de son intéressante étude. En un mot, l'ouvrage de M. de la Ferrière est de ceux qui doivent figurer indispensablement dans la bibliothèque de tous les lettrés et de tous les hommes de goût.

PHIL. MIN.

Une mésalliance dans la maison de Brunswick (1665-1725). Éléonore Desmier d'Olbreuze, duchesse de Zell, par le vicomte HORRIC DE BEAUCAIRE. 1 vol. in-8°. Paris, librairie Oudin et librairie Fischbacher, 1885.

Ni la duchesse de Zell ni Sophie-Dorothée de Brunswick — car l'auteur, parlant de la mère, a parlé aussi de la fille — ne sont personnages de premier plan et même de deuxième, mais toutes deux ont été en butte aux inimitiés les plus ardentes, toutes deux ont été l'objet de médisances, sinon de calomnies, et leur malheur serait déjà un titre à notre intérêt, si nous oubliions que toutes deux sont restées Françaises dans la mesure où elles le pouvaient demeurer légitimement; que la mère, après avoir tâché d'obtenir de Louis XIV qu'il agît avec moins de rigueur à l'égard des protestants, a accueilli avec un soin jaloux, non seulement ses propres alliés, mais tous ceux qui, chassés par la révocation de l'édit de Nantes, venaient chercher un refuge à sa cour; qu'elle et sa fille ont abandonné la plus grande partie des revenus de leurs terres de France aux habitants de ces mêmes terres traqués par les intendants.

La maison de Desmier n'était point si petite qu'il fallût tant crier à la mésalliance en voyant le duc George-Guillaume de Brunswick épouser Mlle d'Olbreuze, demoiselle d'honneur de la princesse de Ta-

rente; mais le duc avait pris l'engagement de ne se point marier, l'engagement de laisser son héritage à l'un de ses frères; il ne tenait pas l'une de ses deux promesses; il aurait des enfants; tiendrait-il l'autre promesse? On comprend les craintes, le ressentiment que devait faire naître une union accomplie en de telles conditions. Le duc de Zell a une fille, il la donne en mariage à son neveu Georges de Hanovre; en l'acceptant, on lui fait comme une grâce, et le futur roi d'Angleterre délaisse la jeune femme, qu'il méprise à cause de sa naissance; la jeune femme eut-elle quelque complaisance coupable pour le comte de Kœnigsmarck? Celui-ci est assassiné dans le château de la résidence de Hanovre; et pour l'épouse, qu'il fallait condamner malgré l'absence de toutes preuves, elle est enfermée dans la forteresse d'Ahlden; elle y mourra après trente-deux ans de captivité.

La duchesse de Zell a joué un rôle assez effacé; la duchesse de Hanovre n'en a joué aucun; mais parce que ni l'une ni l'autre n'ont eu l'esprit d'intrigue, qu'elles ne se sont mises au service d'aucune ambition, ce n'était pas, pour l'auteur, à négliger de nous les représenter dans le milieu même où elles avaient vécu. M. de Beaucaire nous fait connaître les rivalités des candidats à l'electorat, la part prise par les principautés allemandes aux guerres de la fin du règne de Louis XIV; il nous dit quelle fut la politique d'une partie de l'Europe à la fin du XVII[e] siècle, au commencement du XVIII[e], quand le trône d'Angleterre est dévolu à la maison de Hanovre, à la veille de l'avènement de Frédéric II.

Les deux portraits sont intéressants; le cadre, si l'on veut, l'est encore plus.

Disons que le travail est fait en toute connaissance des archives d'État de Berlin, de Wolfenbüttel et de Hanovre, de certains documents inédits classés au ministère des affaires étrangères de Paris, à la bibliothèque de l'université suédoise de Sund; ajoutons qu'il est écrit d'un style à la fois simple et elegant, et présentons-le comme un chapitre d'histoire digne en tous points de fixer l'attention. F. G.

Les grandes leçons du christianisme, par A. Pélissier, professeur de l'Université. 1 vol. in-12. Paris, Hachette et C[ie]. 1885. — Prix : 5 fr.

C'est dans l'Ancien Testament, dans l'Évangile, dans les monuments littéraires de l'Église naissante, que l'auteur a cherché les titres du christianisme à la reconnaissance du genre humain. Il a analysé les différentes parties de la Bible, les écrits des Apôtres, les principaux ouvrages des Pères, et il s'est appliqué à dégager les grandes leçons qui, mises tant bien que mal à profit, ont fait, en Europe, en Amérique, la civilisation moderne. Il a bien rempli la tâche qu'il s'était donnée.

Son travail est intéressant; il a le défaut pourtant de toutes les apologies. M. Pélissier ne prouve en aucun endroit de son livre ce qu'on appelle le sens critique. Il donne à croire à un développement continu d'une religion toujours identique à elle-même, cela depuis Moïse jusqu'à saint Augustin. De savoir si l'hellénisme a faussé ou non l'enseignement de Jésus, si tous les Pères ont été d'accord, si tous les textes méritent créance, il ne s'en inquiète pas.

Les chapitres de l'Introduction et de la Conclusion générale sont pour vanter les bienfaits, non pas du christianisme, mais du catholicisme. L'auteur regarde aux bienfaits de l'ordre temporel : « Seule, la discipline catholique peut nous sauver, dit-il, du socialisme, de l'anarchie; que les hommes obéissent, ajoute-t-il, aux prescriptions de l'Église romaine, et les nations seront prospères. F. G.

Le Vandalisme révolutionnaire, par Eugène Despois. 2[e] édition. Un fort vol. in-12. Félix Alcan, éditeur. Paris, 1885.

Le livre d'Eugène Despois ne fut pas seulement l'ouvrage bien fait d'un esprit érudit et délicat, ce fut aussi l'acte courageux d'un honnête homme, un acte de foi politique, et le plaidoyer le plus précis en faveur des bouleversements de la Convention. Elle était accusée d'avoir tout détruit; Despois prouva qu'elle avait tout refait. Dans la perfection? assurément non; mais c'est déjà beaucoup d'avoir reconstitué un édifice en élargissant les bases, même quand on n'a pas rehaussé le faîte. Il y aurait égale injustice à prétendre qu'avant la Révolution rien n'était et qu'après elle rien ne fut.

Le grand mérite du *Vandalisme révolutionnaire* est de garder dans l'apologie le souci de la vérité exacte; l'esprit consciencieux de l'illustre professeur ne se pouvait contenter de renseignements de seconde main, de jugements préconçus, d'inductions trop rapides.

Quelque faveur qu'il accordât à la Convention, il la voulut juger pièces en main, ce qui n'exclut ni la chaleur de la conviction ni la constance des prédilections. Mais au moins la sincérité ne peut être suspectée, et si l'auteur est disposé à émettre des réserves dans les conclusions, il a été suffisamment éclairé dans les prémisses pour savoir gré à l'auteur des connaissances précises et des idées élevées et généreuses qu'il a suggérées.

L'ouvrage de Despois arrivait d'ailleurs à son heure; dans les dernières années de l'empire, les hommes et les institutions de la première République étaient systématiquement défigurés. Le professeur éminent, qui simplement brisa sa carrière pour ne pas entamer ses opinions, accomplit à leur égard une véritable restauration.

Son idée fondamentale fut de montrer que la suppression des corps privilégiés tint non pas à l'obscurantisme du gouvernement, mais à leur attitude hostile. Les académies, par cela même qu'elles sont — en partie du moins — le recueil des plus fins esprits, ont toujours un certain goût d'opposition platonique plus gênante souvent que l'opposition formelle et active, parce qu'elle est plus subtile, et par là plus expansive et plus insaisissable.

Les ravages et les mutilations imputés aux repré-

sentants du peuple n'étaient pas moins regrettables, mais plus restreints qu'on ne le disait.

Le seul reproche qu'on peut adresser au livre de M. Despois, c'est une certaine raideur, une certaine aspérité qui lui enlèvent le charme. Beaucoup des idées de l'auteur ont été reprises, renouvelées, démarquées, sans que la popularité de Despois s'en accrût. Toujours vénéré parmi les lettrés, mis en un rang que n'obtiennent ou ne gardent pas nombre de ses collègues de ce temps, à qui la flexibilité de leur conscience permit une évolution d'opinion et un avancement dans les chaires publiques, Despois, illustre dans le monde universitaire, estimé dans toute la classe des travailleurs de la pensée, n'a jamais conquis la popularité. Il est vrai qu'il la dédaignait, ne songeait même pas à la gloire et jouissait en philosophe austère du seul plaisir de fixer et de communiquer ses idées.

La nouvelle édition est précédée d'une remarquable étude biographique et critique par M. Ch. Bigot. Il a parlé d'Eugène Despois en termes qui font aimer le caractère de l'homme autant que ses œuvres font estimer l'écrivain. P. Z.

Claude de France, duchesse de Lorraine, par M. R. DE MAGNIENVILLE. Paris, E. Perrin, 1885, 1 vol. in-18.

M. de Magnienville, dans des recherches faites à Londres, à Vienne, à Modène et à Paris, a découvert un certain nombre de lettres inédites de Claude de France, seconde fille de Henri II et de Catherine de Médicis. Ces lettres et des documents extraits des archives de Nancy et de Bruxelles ont permis à l'auteur de reconstituer la vie, quelque peu oubliée si elle fut jamais connue, de cette duchesse de Lorraine, sœur de trois rois et de deux reines, mariée à douze ans et morte à vingt-huit, et qui, sortie d'une famille tragique, a donné l'exemple de toutes les douceurs et de toutes les vertus.

Quant à l'esprit dans lequel M. de Magnienville a conçu son œuvre, cette dernière phrase de la biographie de son héroïne le fait connaître, sans qu'il soit besoin de la commenter : « Si nous avions réussi à inspirer à quelque esprit chrétien le désir de scruter davantage cette vie, pour en faire jaillir tous les renseignements qu'elle contient, nous estimerions qu'en écrivant aujourd'hui ces quelques pages, nous n'avons ni perdu notre temps ni fait œuvre inutile. » B.-H.-G.

Les Origines de la Révolution en Bretagne, par BARTHÉLEMY POCQUET. Ouvrage précédé d'une lettre de M. Arthur de la Borderie. 2 vol. in-18. Paris, Émile Perrin, 1885.

La Bretagne a tenu de tout temps, dans notre histoire nationale, une place importante. Pendant six siècles, elle sut, à travers mille périls, maintenir son indépendance; et quand le mariage de sa dernière duchesse avec le roi de France l'eut réunie à la couronne, elle ne se donna — car elle ne fut ni achetée ni conquise — qu'à certaines conditions stipulées dans un contrat librement consenti et solennellement juré.

Bien des fois, pourtant, depuis ce moment, elle eut à combattre pour faire respecter sa liberté politique et les clauses du « contrat d'union »; elle est la seule province de France qui ait fait une opposition constante aux envahissements du pouvoir absolu, et le récit de cette lutte de deux siècles, qui ne fut ni sans périls ni sans gloire, forme, à coup sûr, une de ces grandes pages historiques dont un peuple a le droit d'être fier.

A la veille même de la révolution, la Bretagne se souleva tout entière avec une énergie sans pareille contre le déplorable coup d'État de Loménie de Brienne : la résistance du Parlement aux édits du 1er mai 1788 forme l'objet de la première partie de cet ouvrage.

La seconde partie n'est point la continuation de la première : elle en est l'antithèse. Moins de deux mois après le triomphe du Parlement et de la vieille constitution de la province, une guerre s'ouvre, ardente, implacable, entre les trois ordres si unis la veille. C'est que le tiers demande une représentation plus équitable des trois ordres dans l'assemblée des états, et qui assurerait aux non privilégiés un nombre égal à celui des privilégiés. En même temps, le tiers réclame l'abolition des privilèges pécuniaires de la noblesse et l'égale répartition de l'impôt entre tous les membres du corps social. Il formule ses demandes avec un emportement mêlé de hauteur. La noblesse se fait un point d'honneur de résister. Le roi ajourne la session. Cette crise aboutit à une vraie bataille de rues qui dure deux jours; non une bataille rangée, mais une série de duels, de rixes, de coups d'épée, de fusil, de pistolet, échangés entre groupes hostiles. Beaucoup de blessés, trois tués, dont deux gentilshommes.

Néanmoins, quand le tiers état nomma ses représentants aux états généraux, il leur imposa, par ses cahiers, de maintenir les franchises de la province et sa constitution particulière. Quant aux deux autres ordres, ils se refusèrent à élire leurs députés, sous prétexte que les formes anciennes n'étaient point suivies, et se contentèrent de lancer une déclaration solennelle où on lit ces deux lignes : *Les ordres de l'Église et de la noblesse n'appréhendent aucunement pour l'avenir les effets d'une effervescence passagère* (!)

Dans ces tableaux d'histoire abondent les figures curieuses, les événements dramatiques, les détails de mœurs, les chansons plaisantes, les pamphlets mordants. Tous ces récits, vivants et vrais, puisés aux sources les plus sûres, offrent un intérêt qui saisit vivement le lecteur. P. C.

Les comtes de Paris, par le lieutenant-colonel HENNEBERT, ancien professeur à l'école militaire de Saint-Cyr. 1 vol. in-12 orné de 25 gravures. Paris, Jouvet, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Nous regrettons que cette étude historique, fort intéressante du reste, n'ait l'air que d'un plaidoyer

en faveur de l'orléanisme. Cette arrière-pensée politique, qui se fait largement jour dans la conclusion de l'auteur, nous gâte un peu le plaisir que nous avons eu à lire les hauts faits de ces vaillants comtes de Paris. Sans leur contester la moindre parcelle de la gloire qu'ils ont acquise, nous ne pouvons adopter absolument des assertions aussi ridicules que celle-ci : « Sans ces comtes de Paris providentiels, sans Robert le Fort, Eudes, Robert, Hugues le Grand, Hugues Capet, nous serions aujourd'hui sujets allemands. Nous aurions pour compatriotes M. le prince de Bismark et le général Manteuffel ! »

Nous avons le malheur de ne pas croire beaucoup aux hommes providentiels et aux sauveurs patentés. Aussi ces assertions ronflantes de M. le colonel Hennebert ne nous ont que médiocrement touché, et nous ne considérons pas le comte actuel de Paris comme un personnage prédestiné et seul capable de sauver notre pays, qui se sauvera bien tout seul. Ces réserves faites, nous ne pouvons que rendre hommage à l'érudition brillante dont l'auteur a fait preuve dans cette monographie. Il a emprunté à nos vieilles chroniques leurs plus beaux récits, pour nous peindre différents épisodes de l'histoire de notre féodalité : l'invasion des Normands, la journée de Brissarthe, un des nombreux sièges que Paris a subis, une invasion allemande, tous événements auxquels les comtes de Paris ont participé. De ces récits des IXe et Xe siècles, l'auteur passe subitement à la guerre de 1880 et nous décrit la part morale qu'y prit le petit-fils de Louis-Philippe, faute de ne pouvoir servir d'une manière plus active. Nous nous arrêterons là. Nous quittons, en effet, le terrain ferme de l'histoire pour celui de la politique, et surtout des récriminations.

BIBLIOGRAPHIE — MONOGRAPHIE

— Singularités — Compilations — Curiosités littéraires —

Les Graveurs du XIXe siècle. Guide de l'amateur d'estampes modernes, par Henri Béraldi. 1re livraison. Paris, L. Conquet.

Le siècle est évidemment assez mûr, sinon pour porter un jugement d'ensemble sur les estampes et écrire l'histoire de la gravure française de ce temps, du moins pour commencer un catalogue de l'œuvre des graveurs de France, de 1800 à l'heure actuelle.

M. Henri Béraldi, un jeune iconographe et un ardent chercheur, à qui l'on doit déjà les six beaux volumes des *Graveurs du* XVIIIe *siècle*, écrits en collaboration avec Roger Portalis, et qui, plus récemment, fit imprimer pour ses amis, bibliophiles ou iconophiles, un petit livre plein de verve mordante dans les annotations, intitulé *Mes Estampes;* M. Béraldi a pensé que le siècle devenait vieux et qu'il était temps d'établir un commencement d'inventaire de toutes les gravures qui y ont vu le jour.

Sans prétendre faire ici un impeccable Dictionnaire des graveurs, l'auteur pense écrire un utile essai et classer déjà largement, par ordre alphabétique, la nomenclature de tous les burinistes, pointe-séchistes, aquafortiers, lithographes, graveurs au vernis mou, à la manière noire, aussi bien que les vignettistes sur bois, et devenir ainsi le Quérard-catalographe de tous les artistes et interprètes d'art de ce siècle.

L'œuvre, telle qu'elle se présente, est formidable et fait honneur à l'audace et au courage de celui qui la conçut, et qui, déjà, nous livre le début de son travail. Cette première livraison, qui va de *Abbéma* à *Belhatte*, ne forme pas moins de cent vingt pages et nous donne la méthode exacte employée par M. Béraldi : biographies très succinctes, appréciations sobres, listes d'estampes aussi complètes que possible, catalogues détaillés, mais brefs, et permettant toujours de saisir d'un rapide coup d'œil l'ensemble d'une œuvre; ce qui est l'essentiel.

Dans un rapide avertissement mis en tête de ce premier fascicule, l'auteur résume ainsi son esthétique sur la matière : « Jugeant, non en critique d'art, mais en amateur et en curieux, prenant les artistes comme ils sont, non comme on s'imagine qu'ils devraient être; ne leur demandant que ce qu'ils font et nous tenant satisfaits s'ils le font bien; étranger au fatal préjugé qui porte à trouver le temps présent en tout inférieur au temps d'autrefois, nous sommes convaincu que l'art de la gravure est très vivace en France; rien de ce qui intéresse sa conservation ne nous demeure indifférent, et tout particulièrement, rien de ce qui touche à l'art spécial de l'illustration des livres, dans lequel il se dépense aujourd'hui une somme considérable d'efforts; ces efforts ne sauraient être trop encouragés. »

Nous ne pouvons que signaler, sans nous étendre davantage aujourd'hui, cette remarquable entreprise, appelée à rendre de si importants services aux historiens de l'art du xixe siècle et aux bibliographes futurs.

Nous reviendrons sur cette publication lorsqu'elle sera à mi-chemin de son exécution; souhaitons que M. Béraldi ne nous fasse point trop languir et espérons que les amateurs d'estampes modernes (et, ici, un appel pressant leur est fait, en son nom, parmi les lecteurs du *Livre*) lui viendront fructueusement et heureusement en aide. Allons! Messieurs, à vos cartons! Notez et annotez en faveur d'une œuvre si nationale, et envoyez le tout à l'auteur.... chez l'éditeur Conquet! U.

Hints on Catalogue Titles and on *Index Entries*, with a rough vocabulary of terms and abbreviations, chiefly from catalogues, and some passages from Journeying among Books, by Charles F. Blackburn. Gr. in-8° de xi-181 pages; cartonnage percaliné. London, Sampson Low, Marston, Searle and Rivington.

Voici peut-être l'ouvrage le plus volumineux, sinon le plus complet, qui ait été écrit jusqu'à présent sur la *catalogographie* proprement dite. La rédaction d'un bon catalogue n'est pas chose aussi simple qu'on pourrait le croire; il faut avoir à la fois beaucoup de patience, d'attention, de soin matériel et de méthode pour y bien réussir, et l'on peut dire que rien n'est plus propre à donner aux apprentis bibliographes les habitudes de précision et d'exactitude qui leur sont indispensables, que de s'exercer, dès leur début, à une bonne et consciencieuse pratique de la catalogographie.

L'ouvrage que vient de publier M. Charles F. Blackburn a pour objet, comme le titre l'indique, de tracer les règles d'après lesquelles on doit rédiger les fiches ou bulletins composant le répertoire d'une collection de livres.

Disons tout de suite que les observations et les conseils de l'auteur s'adressent moins aux véritables *bibliographes* qu'aux *catalogographes* de profession. Expliquons-nous un peu sur cette distinction.

Le *bibliographe* proprement dit a généralement pour but d'étudier et de bien faire connaître une série de livres, soit d'une nature spéciale, soit d'une époque déterminée, soit encore relatifs à un sujet particulier; il fait souvent œuvre de critique, de littérateur, d'historien; ses études, bien que tenant un peu et presque forcément de la compilation, représentent le développement d'un plan, d'une idée conçue, on pourrait dire « créée dans son cerveau », et constituent, en somme, un travail vraiment personnel.

Le *catalogographe*, au contraire, n'est, le plus souvent, qu'un copiste: sa première vertu est l'exactitude, la seconde est la méthode; il n'a d'autre initiative à manifester que celle qui consiste à choisir un ordre quelconque pour le classement de ses fiches.

C'est donc, comme nous l'avons dit, le travail de ce dernier que M. Blackburn s'est proposé d'étudier, ou, pour parler plus exactement, de *réglementer*.

Or, suivant notre auteur, les procédés du catalographe se modifient selon qu'il s'agit de rédiger le catalogue, ou d'une bibliothèque d'association (*Learned Society*), ou d'une collection particulière (*Private library*), ou de livres de fonds (*Publisher's Catalogue*), ou de livres d'occasion (*Second-hand books*), ou enfin de dresser le répertoire des *matières* contenues dans une collection de livres quelconque (*Indexing Catalogue of books for reference*).

Nous passons sous silence quelques subdivisions de moindre importance mentionnées par M. Blackburn, et nous nous abstenons également de le suivre dans les longs développements qu'il a donnés à son travail. Bornons-nous seulement à relever les principales idées qu'il a émises. Par exemple, il pense que la transcription textuelle du titre d'un livre ne suffit pas toujours à renseigner sur son contenu: il va même jusqu'à déconseiller ce procédé: ce qui montre bien, une fois de plus, que son essai ne s'adresse point aux vrais bibliographes. Dans certains cas, il veut que le nom de l'auteur figure avant toute autre indication sur les fiches; dans d'autres, il préfère que ce soit, non pas le premier mot du titre que l'on puisse lire d'abord, mais bien le mot le plus propre à indiquer la nature ou le sujet de l'ouvrage; dans presque tous les cas, il pense qu'on doit abreger autant que possible le titre des volumes. Dans tout ceci, M. Blackburn n'a pas tort de donner de tels avis. Son traité de catalogographie s'adresse à ses compatriotes, et l'on sait combien les titres des livres anglais sont souvent confus, alambiqués, surchargés d'incidences ou d'indications de séries, etc., etc. Les observations qu'il fait relativement aux livres scientifiques, aux traductions, aux livres illustrés, aux dictionnaires, aux noms propres traduits, ne sont pas moins fondées, ni moins judicieuses. Mais, nous le répétons, tout cela s'adresse bien plus aux catalogographes d'outre-Manche qu'à ceux de notre pays.

Quiconque, chez nous, a eu l'occasion de manier et de parcourir des catalogues anglais, a pu constater combien ils sont généralement defectueux au point de vue de la facilité des recherches; la classification par ordre alphabétique et par formats est detestable; les titres, mutiles et tronqués pour la plupart, ne disent quelque chose qu'à ceux qui connaissent déjà les ouvrages si mal decrits. M. Blackburn n'ignore pas ces défauts, il ne les dissimule ni ne les excuse: notons même qu'en plusieurs cas il rend pleine justice à la rédaction claire et méthodique des catalogues français; il fait plus encore, il s'en inspire pour conseiller aux catalogographes anglais l'adoption du plan suivant pour la rédaction de leurs fiches :

1. Le nom propre de l'auteur.
2. Ses noms de baptême ou ses initiales.
3. La qualité de l'auteur, si elle est indiquée.
4. Le titre du livre.
5. Description des illustrations, s'il y a lieu.
6. Indication de la serie numérique, s'il y a lieu.
7. Le format.

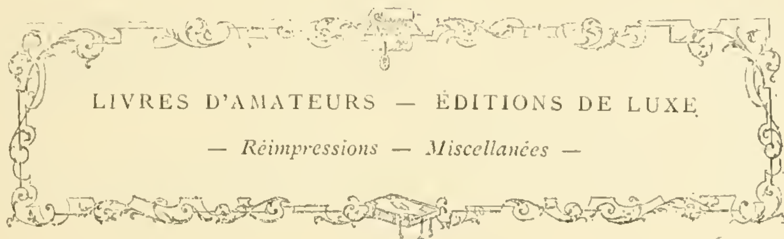
8. Le nombre de pages.
9. Le prix.
10. Le lieu de publication.
11. Le millésime.

Ce plan ne répond point entièrement à celui des catalogographes français, mais il convient davantage aux dispositions typographiques des livres anglais; et, s'il venait à être adopté par nos voisins, il produirait un progrès sensible dans la rédaction de leurs catalogues.

Il y a beaucoup de bonnes choses dans le travail de M. Blackburn; une des plus utiles est certainement le *Vocabulaire* de vingt pages à deux colonnes qui termine son volume. Il y a réuni, le mieux qu'il a pu, les termes ou abréviations biblio-catalogographiques actuellement en usage dans les divers pays de l'Europe centrale et tirés des langues latine, française, anglaise, hollandaise, allemande et italienne. Sans doute, ce vocabulaire n'est pas très complet et contient pas mal de hors-d'œuvre, mais, tel qu'il est, il peut rendre d'utiles services pour la lecture des catalogues étrangers. Si nos catalogographes ont peu de choses à apprendre dans les *Hints on Catalogue titles and on Index entries*, pour la rédaction des fiches, ils y pourront puiser, du moins, de profitables indications pour la rédaction des index et répertoires par ordre de matières.

En somme, le livre de M. Blackburn est un ouvrage fort estimable; on aimerait, sans doute, à y voir plus de clarté, à y trouver plus de méthode et des divisions mieux tranchées, mais tout ce qu'il dit est bon et l'on ne peut que souhaiter que tous les bibliothécaires et libraires de l'Angleterre mettent promptement en pratique les idées et les règles excellentes qu'il y a développées si consciencieusement.

PHIL. MIN.



LIVRES D'AMATEURS — ÉDITIONS DE LUXE

— Réimpressions — Miscellanées —

Alcôve et boudoir, par Paul Avenel. — Paris, typographie de A. Quantin, 1885. Un vol in-18.

Ce recueil poétique n'est que la réimpression d'un livre de « scènes de la comédie humaine » publiées en 1855 dans le format in-8° et qui fut, paraît-il, interdit par les tribunaux peu de temps après son apparition. — L'auteur de *le Roi de Paris*, des *Antithèses morales*, des *Tablettes d'un fou* et autres ouvrages curieux, qui eurent leur heure de vogue il y a plus de trente ans, a voulu donner à une œuvre ancienne devenue très rare la consécration d'une édition de luxe tirée au nombre exclusif de deux cent cinquante exemplaires, tous numérotés sur papier du Japon, — un délicieux frontispice de Tofani, reproduit en héliogravure, ouvre ce joli volume de boudoir, dont l'imprimeur A. Quantin a fait un modèle d'élégante typographie. — Je ne connaissais pas Paul Avenel et j'ai pris un plaisir infini à lire ses poésies légères et fugitives, qui ont parfois l'allure aimable et folle de Grécourt, la verve de Vergier, qui parfois aussi montrent une philosophie amère à la Musset. — Contes et nouvelles en vers témoignent cependant d'une réelle originalité. — Dans *Eva, le Trou de la serrure, Blanchette, le Voyage au ciel du cardinal Zizi*, le spirituel poète déploie une personnalité qui charme; son vers est souple, bien cadencé dans un rhytme toujours heureux et qui est emprunté aux meilleurs rimeurs de notre histoire littéraire.

Ce livre d'*Alcôve et Boudoir* mérite donc d'être soigneusement recueilli par les lettrés et d'être catalogué par les bibliographes parmi les bons recueils de contes en vers de ce siècle. U.

La vierge Marguerite substituée à la Lucine antique. Analyse d'un poème inédit du XVe siècle, suivie de la description du manuscrit et de recherches historiques, par un Fureteur. In-8° de 60 pages sur papier vergé, tiré à 500 exemplaires numérotés. Paris, 1885, Ve Adolphe Labitte.

Dans tous les temps, la pauvre nature humaine, vaincue par la souffrance, lorsqu'elle se reconnaissait impuissante contre la douleur physique, en a appelé de ses maux aux puissances surnaturelles, dieux ou saints, et a invoqué leur secours. Le « cas de M. Guérin », célébré par Edmond About, étant d'une rareté extrême du côté de la barbe, nous ne nous faisons, paraît-il, qu'une idée très imparfaite des douleurs spéciales de la parturition, c'est-à-dire de l'enfantement naturel, sans complications d'accidents d'aucune sorte. Qu'est-ce donc quand l'événement — on pourrait dire l'avènement — ne suit pas son cours normal? Eh bien, lecteur, si l'on en croit le sexe à qui tu dois ta mère, c'est tout simplement horrible. Nous ne sommes donc pas surpris que les Latins renouvelant le souvenir de vieux cultes locaux aient fait de la Héra grecque la *Juno Lucina*, ni que les chrétiens aient attribué à quelque héroïne du martyrologe romain la puissance bienfaisante de Lucine. Cette sainte

est sainte Marguerite, qui eut la gloire d'échapper à la concupiscence du misérable Olibrius, puis toute vive aux entrailles d'un affreux dragon qui n'était autre que le diable.

Un bibliophile qui signe modestement « un Fureteur » a eu la bonne fortune de rencontrer un poème manuscrit du xve siècle — inédit — dont il nous donne un fac-similé, — et qui chante les vertus de la Lucine chrétienne, ce poème de 1332 vers octosyllabes est charmant de grâce légère et de naïve simplicité. Nous devons des remerciements à l'aimable Fureteur qui nous l'a fait connaître en l'accompagnant de tous les documents complémentaires de la légende de sainte Catherine. E. C.

Le psautier de Metz. *Texte du* xive *siècle*. Édition critique publiée d'après quatre manuscrits, par François Bonnardot. Tome Ier : *Texte intégral*. Un vol. grand in-16, de la *Bibliothèque française du moyen âge*, publiée sous la direction de M. G. Paris et P. Meyer. Paris, F. Vieweg, 1885. — Prix : 9 francs.

Dans le tome second, M. Bonnardot donnera, avec l'introduction, une étude critique, une grammaire et un glossaire. En celui-ci, le texte seulement du psautier.

« Si l'un des premiers problèmes de la vie, a écrit M. Gladstone, est de trouver la paix de l'âme, si la condition la plus élevée pour la créature est d'entrer en rapport avec Dieu, alors toutes les merveilles de la lyre grecque pâlissent devant cette autre merveille, le livre des Psaumes. » Mais, pour ne savoir pas résoudre le problème du mal, met-on son espérance dans une sorte de Nirvâna : mais, à s'intéresser peu aux devenirs possibles de l'individu, fait-on profession de positivisme étroit, que l'on n'en est pas moins tenu, si d'ailleurs l'on est capable de comprendre et de sentir les beautés des poèmes de Pindare, par exemple, d'admirer, et bien autrement, les chants du psalmiste. Le drame est d'une grandeur incomparable : Dieu et l'homme comme en présence, la miséricorde et la justice divines en regard des défaillances humaines ; le style, d'une beauté qui confond ; en quelque langue que les psaumes soient traduits et qu'on les lit, ils communiquent ces sentiments si bien exprimés et par Bossuet, et par Chateaubriand, et par tant d'autres.

Pourquoi la lecture de ce psautier de Metz « dou latin trait et translateit en romans en laingue lorenne, selonc la vériteit commune, et selonc lou commun laingaige, au plus prés dou latin qu'en puet bonnement », produit-elle une impression plus vive que ne fait celle du recueil des psaumes dans la belle et savante Bible de Reuss ? Parce que le lecteur pense deviner à quels besoins religieux répondait cette traduction « en laingue lorenne » ? qu'il se reporte, sans en avoir conscience peut-être, à cette époque où, moins préoccupés des moyens d'embellir leur existence, les hommes, pris en général, avaient un plus grand souci de la vie éternelle, qu'il communie avec eux ? Parce que ce vieux langage lui semble posséder par lui-même un charme des plus pénétrants, que ce charme s'ajoute à celui que l'œuvre dégage ?

Comme les motets français des xiie et xiiie siècles publiés par M. Lavoix, le psautier est imprimé sur beau papier vergé en caractères elzéviriens. En même temps que l'esprit, les yeux sont contentes. F. G.

La Feuille à l'envers, par Édouard Montagne. Un vol. in-8° cavalier, avec illustrations. Paris, Ed. Monnier et Cie, éditeurs. — Prix : 5 francs.

Je ne sais point si les livres qui composent cette collection bizarre, que la maison Monnier intitule *Collection joyeuse*, ont quelque succès auprès du public ; à coup sûr, ceux qui acquièrent ces singulières productions ne sont ni des esprits quelque peu délicats ni des gens de goût, encore moins des bibliophiles.

Il est impossible de porter plus haut l'amour de la camelotte dans l'illustration, l'impression et l'enluminure ; la Belgique seule serait susceptible d'enfanter de pareilles horreurs, et il est regrettable de constater, en France, un manque si complet de délicatesse et de goût.

Le texte de M. Montagne ne mérite guère une mention honorable : ce sont là de petites histoires grivoises à la manière de Silvestre, dont la librairie actuelle nous gave jusqu'au vomissement. Il serait temps de remiser un peu toutes ces boîtes à ordures, tout au plus bonnes à flatter l'odorat des concierges. Z.

Le capitaine Fracasse, de Th. Gautier, publié en trois volumes in-8°, avec un avant-propos par Mme Judith Gautier. Dessins de Charles Delort, gravés par Mongin. Paris, Librairie des bibliophiles. — Prix : 75 francs

Nous avons déjà parlé de cette publication, il y a deux mois, lors de l'apparition du premier volume, nous réservant de juger d'ensemble cette réimpression illustrée d'une des œuvres les plus mouvementées et les plus saisissantes du maître écrivain Théophile Gautier. Le troisième volume vient d'être mis en vente dans cette « bibliothèque artistique moderne » où MM. Jouaust et Sigaux comptent publier les chefs-d'œuvre du conte, du roman et du théâtre contemporain.

Le capitaine Fracasse est aujourd'hui trop connu de tous ceux qui aiment de près ou de loin les lettres pour que nous songions à exposer ici les belles qualités de cette œuvre incontestablement supérieure et typique ; Mme Judith Gautier a cependant, dans une courte notice, raconté, en tête de cette nouvelle édition, l'histoire de la conception et de l'éclosion de ce roman d'aventure, qui eut, nous apprend-elle, deux dénouements, celui que nous connaissons et un autre beaucoup plus sombre, mais peut-être plus magistral, que Gautier proclamait littérairement plus artistique.

L'attrait principal de cette nouvelle édition de bibliophile est dans l'illustration très étudiée du peintre

Charles Delort, qui a composé pour ce livre quatorze dessins ou tableaux variés se rapportant aux incidents les plus dramatiques de l'ouvrage. On ne saurait nier que cet artiste n'ait apporté dans ces compositions un grand savoir, beaucoup d'étude et une science heureuse dans le groupement de ses personnages; aucune de ces scènes n'est sujet à critique : personnages, costumes, mouvement, décoration, rien ne bronche et M. Delort a conçu là une série qui lui fait le plus grand honneur.

Je voudrais pouvoir admirer à l'unisson la gravure de M. Mongin, mais ici il faut en rabattre; sans compromettre le dessin, elle l'alourdit quelque peu; il eût fallu moins de vigueur dans la morsure et plus de caresse de pointe sèche, plus d'harmonie blonde et enveloppante. Nous montrons ici peut-être une sévérité un peu excessive, car l'ensemble des planches gravées est très satisfaisant et la perfection, surtout dans l'interprétation d'une œuvre, est rarement de ce monde. Il faut n'avoir point publié un livre pour ne point connaître l'abîme qui sépare le rêve de l'éditeur de la réalité à laquelle il peut humainement atteindre.

MM. Jouaust et Sigaux nous annoncent, pour paraître dans cette même collection, le *Théâtre de Musset*, illustré par de Beaumont; *Jocelyn*, de Lamartine; *la Chartreuse de Parme*, avec dessins de Laurens; *Servitude et Grandeur militaires*, avec compositions de Le Blant. Voilà de quoi vider la poche de MM. les amateurs. Espérons qu'ils ne s'en plaindront point. U.

DERNIÈRES PUBLICATIONS.

OUVRAGES SIGNALÉS.

La Librairie des Bibliophiles, en éveil sur tout ce qui peut intéresser les amateurs, a commencé dernièrement, par les **Almanachs de la Révolution**, une nouvelle *Collection de curiosités historiques et littéraires*, véritable lacune jusqu'alors dans son catalogue. Elle fait paraître aujourd'hui les curieux **Voyages de Piron à Beaune**, publiés par M. Honoré Bonhomme, qui s'est depuis longtemps acquis, par ses études historiques et littéraires, une réputation incontestée.

Les *Voyages de Piron à Beaune*, publiés dans le format grand in-18 jésus, qui permet de donner au texte de belles marges, sont imprimés avec un grand soin au prix de 3 fr. 50.

La même librairie vient de publier dans sa *Collection des petits chefs-d'œuvre* les **Fables de Fénelon**, composées pour l'éducation du duc de Bourgogne. Ce curieux recueil, d'une valeur littéraire incontestable, a eu jusqu'à présent peu de lecteurs, perdu qu'il était dans les éditions des œuvres complètes ou choisies de Fénelon, et il méritait certainement l'honneur d'une publication séparée.

La *Petite Bibliothèque littéraire* d'Alphonse Lemerre vient de s'enrichir des **Œuvres complètes d'Alfred de Vigny** dont nous avons déjà signalé huit volumes. **Stello** vient d'augmenter cette série. Les **Nouvelles**, d'André Theuriet, comprenant **Bigarreau, les Souffrances de Claude Blouet, l'Abbé Daniel, la Saint-Nicolas,** paraissent également dans cette mignonne bibliothèque et font suite aux **Nouvelles intimes** du même auteur. Signalons enfin **Jack,** le roman de Daudet, publié en deux volumes, et **l'Éducation sentimentale**, de Gustave Flaubert, en deux tomes également.

La *Petite Bibliothèque Charpentier*, si appréciée des amateurs pour son format élégant et commode (petit in-32 de poche), vient d'augmenter sa collection d'une œuvre d'Hector Malot intitulée **Une bonne Affaire.** C'en sera une surtout pour le lecteur de pouvoir se procurer, dans cette édition gracieuse et artistique, un intéressant roman de l'un des auteurs les plus répandus de notre époque.



L'art et les grands idéalistes, par ERCKMANN-CHATRIAN. Un vol. in-18. Paris, 1885. J. Hetzel, éditeur. — Prix : 3 francs.

« Définissez les termes », disait Voltaire qui, après avoir passé sa vie en polémiques de toute sorte, savait par expérience personnelle qu'il n'y a de discussion sérieuse qu'à la condition de s'être entendu tout d'abord sur la signification exacte des mots employés de part et d'autre. Cette précaution, qui est bonne en tout cas, est surtout nécessaire pour ce qui touche aux questions embrouillées par les métaphysiciens. Parmi celles où ils ont le mieux réussi à faire l'obscurité, on peut mettre au premier rang celles qui se rapportent à l'esthétique. MM. Erckmann et Chatrian, en cette œuvre nouvelle si différente des romans qui leur ont valu de si grands succès à l'étranger, ont éprouvé le légitime besoin de définir les mots que la nature même de leur travail allait ramener fréquemment sous leur plume. Dès la première page, ils abordent résolument la définition du beau. Après avoir, sur la foi d'une tradition couramment adoptée, attribué à Platon la célèbre niaiserie qu'il n'a jamais proférée : « Le beau est la splendeur du vrai », après l'avoir aisément traitée d' « absurde », après avoir rangé dans la même catégorie ou dans des catégories voisines toutes les définitions du même mot, antérieures à celle qu'ils vont nous proposer, les auteurs concluent par ces deux lignes : « Nous définissons le sentiment du beau : l'amour transformé en admiration par l'esprit humain. » — Voulant définir la mélodie, ils diront : « La mélodie vient de nous : c'est là

ce qu'on appelle le naturel... Il existe en nous quelque chose qui chante ou qui gémit, qui rit ou qui pleure... c'est ce quelque chose d'indéfinissable qui fait la mélodie. » Serons-nous plus heureux avec l'harmonie? « L'harmonie est ce qui nous rattache à l'ensemble de la nature, ce qu'il y a de plus général dans l'art, de plus intellectuel; la mélodie est ce qu'il y a de plus particulier et de plus sentimental. » — Et voilà pourquoi votre fille est muette. Mieux vaudrait s'abstenir, en dépit de Voltaire, que de définir ainsi. Il y a beaucoup de lieux communs dans le livre de MM. Erckmann-Chatrian, et les rares bonnes choses qui s'y trouvent ont été beaucoup mieux exprimées et plus clairement par Topffer, Adolphe Pictet, Eugène Véron et Taine dont il ne semble pas qu'ils soupçonnent l'existence. Ils ne paraissent pas soupçonner davantage que la beauté dans l'art et la beauté dans la nature sont choses distinctes. Tout au plus, leur livre peut-il passer pour un aperçu de l'histoire de l'art à vol d'oiseau. Que diable allaient-ils faire dans cette galère? E. C.

Fleurs et peinture de fleurs. *France et Italie, Flandre-Hollande*, par Loir-Mongazon. Un vol. de 232 pages in-12. Paris, 1885. Librairie académique. Émile Perrin. — Prix : 3 fr. 50.

On nous dit que ce livre est une œuvre de début. Nous ne savons si l'auteur mènera jamais dans la carrière des pas retentissants, mais il n'y passera pas inaperçu. Il ne force pas la voix pour se faire écouter : la correction du discours, son élégance discrète, la finesse délicate des sentiments en un sujet aimable, la connaissance parfaite des écoles et des peintres et des œuvres dont il parle désignent suffisamment le volume de M. Loir-Mongazon à la sollicitude d'un public en quête d'œuvres de bonne compagnie.

Études sur les monuments primitifs de la peinture chrétienne en Italie et *Mélanges archéologiques*, par Louis Lefort. Un vol. in-18. Paris, 1885. Librairie Plon.

Bien que les études réunies dans ce volume ne forment pas un ensemble parfaitement homogène, elles se rapportent pourtant à un même ordre d'idées qui leur est un lien suffisant. Elles sont consacrées, pour la plupart, à des questions qui intéressent l'histoire de l'art aux premiers siècles chrétiens. Le premier essai — et non le moins intéressant — traite d'un point capital touchant l'interprétation des deux figures de femmes placées dans l'admirable mosaïque de Sainte-Pudentienne. L'interprétation proposée en 1874 par M. Louis Lefort a été, depuis, adoptée par la plupart des savants qui s'occupent d'archéologie chrétienne. Mais à l'exception de quelques essais encore sur certaines peintures d'église, sur les fouilles de Rome, sur le musée du Latran, etc., les études de l'auteur se poursuivent dans le vaste champ souterrain des catacombes. Le chapitre le plus précieux de toute cette partie est occupé par la chronologie descriptive des peintures des catacombes romaines et des catacombes de Naples. Les fouilles se continuant au fond des vieilles nécropoles, ce travail, si important qu'il soit, quelques peines qu'il ait coûtées à l'auteur, quelques remaniements dont il ait été l'objet, ne saurait être considéré comme définitif. Chaque découverte apportant une information nouvelle, toute exhumation de fresques ignorées pourra conduire çà et là à quelque remaniement partiel; mais désormais la chronologie restituée par M. Lefort trace les grands cadres où viendront se classer aisément tous les monuments non encore exhumés.

L'auteur, afin d'éviter dans son livre le mélange du latin et du français — en quoi son scrupule me paraît excessif — a francisé comme les Italiens ont déjà italianisé les mots *cubiculum, loculus* et *arcosalium* dont il fait « cubicule », « locule » et « arcoseuille », soit; mais pourquoi *arcoseuille* et non *arcoseuil* que le neutre *arcosolium* paraissait imposer, le mot *solium* nous ayant déjà fourni « seuil » ?

Bibliothèque d'art ancien. Hans Holbein, par Jean Rousseau. Un vol. in-4° illustré de nombreuses gravures. Paris, 1885. Librairie de l'Art. J. Rouam. — Prix : 2 fr. 50.

Ce qui nous surprend le plus à l'examen de ce livre, ce n'est pas que M. Jean Rousseau, le directeur aujourd'hui des beaux-arts du gouvernement belge, après avoir longtemps habité Paris et publié de nombreuses études sur les arts dans les journaux français, ait présenté un tableau très complet, très exact de la vie de Hans Holbein, analysé son œuvre avec l'amour d'un homme sensiblement ému par le génie du maître d'Augsbourg, et défini ce multiple génie en des termes d'une chaude éloquence : nous le savions parfaitement capable d'un tel effort suivi d'un tel résultat. Ce qui nous étonne, c'est que la « Librairie de l'Art » puisse livrer au public à si bas prix un ouvrage qui ne comprend pas moins de trente-cinq gravures d'après les compositions du peintre et deux portraits de lui-même. Toutes ces gravures, il est vrai, ne sont pas également saisissantes. Les meilleures, à coup sûr, sont les fac-similés des dessins et des bois originaux. Mais la plupart des portraits précieux que nous apporte ce volume sont des reports de lithographie sur cliché typographique. Si fidèles que soient ces reports, je dirai plus : à raison de leur fidélité même, ils ont l'extrême froideur du procédé lithographique traité par un crayon maigre à l'excès. Mais nous ne perdons pas de vue que l'œuvre de Hans Holbein est avant tout œuvre de dessinateur, et que, par conséquent, la sécheresse du procédé de reproduction n'en altère pas le caractère. Et c'est l'essentiel. Tel quel, donc, le livre répond pleinement à son objet. E. C.



La côte des Esclaves et le Dahomey, par l'abbé Pierre Bouche, ancien missionnaire. Un vol. (avec carte) in-18 jésus. Paris, Plon et Nourrit, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

L'abbé Bouche a passé sept années dans l'Afrique occidentale, sur cette côte insalubre, dénuée de toute végétation, infestée d'insectes énormes, brûlée de soleil; l'Européen ne peut guère s'y acclimater : s'il résiste aux insupportables insectes, il succombe à la soif dévorante.

La côte du Dahomey a reçu le nom significatif de côte des Esclaves : là se faisait le plus grand trafic de chair noire. L'abbé Bouche nous apitoie sur le sort de ces malheureux nègres, et, tout semblables à la brute qu'il sont, il les croit bons, *civilisables;* « mieux connu, dit-il, le nègre nous apparaîtra comme un frère ».

Le révérend et courageux missionnaire a rapporté, de sa vie sur le sol africain, des souvenirs et des notes dont il a composé un livre intéressant, surtout dans la première moitié. Il cause une véritable émotion en dépeignant les terribles thermites qui détruisent les maisons, en dévorant l'intérieur des murs; les énormes fourmis voyageuses qui, marchant en bataillons organisés, attaquent les quadrupèdes et même les hommes, les criblent et les dévorent.

Les mœurs, les légendes, la nourriture, le vêtement et la parure fournissent de curieux chapitres au narrateur.

Il est regrettable qu'il n'ait pas évité les redites, les détails traînants, les notions déjà trop vulgarisées sur la race nègre pour exciter suffisamment l'attention du lecteur fatigué. Une moitié de l'ouvrage fait ainsi tort à l'autre.

M. l'abbé Bouche a eu surtout le charitable but d'atténuer la brutalité cruelle des nègres; ils ne sont pas, selon lui, plus sauvages que ne furent les races latines, les Gaulois et les Germains. Il conclut donc à la possibilité, pour eux, d'un avenir de civilisation et de grandeur intellectuelle et morale. P. Z.

Le Pays des Amazones. *L'El-Dorado, les Terres à caoutchouc*, par F.-J. de Santa-Anna Nery. Un vol. gr. in-8° de 384 pages, orné de 101 illustrations et de 2 cartes explicatives, avec un portrait de l'auteur gravé à l'eau-forte par Robert Kemp. Paris, L. Frinzine et Cie, 1885. — Prix : 10 francs.

De tout temps, le Brésil a été, pour les voyageurs français qui l'ont parcouru, un vaste sujet d'admiration, dont on retrouverait de fréquents témoignages dans les comptes rendus du *Livre*. Le développement extraordinaire de ce pays est, sans contredit, l'un des plus curieux phénomènes économiques de notre temps. Aucune région du globe n'a présenté peut-être, dans des conditions analogues, un plus éclatant exemple de ce que peut accomplir le travail appliqué à un sol recélant des richesses inépuisables. Cependant le gouvernement brésilien a besoin aujourd'hui des capitaux de l'Europe pour accroître encore son activité; il a dès lors pensé que l'Amazonie n'avait pas été vulgarisée suffisamment; c'est pourquoi l'Assemblée législative provinciale a confié à M. Santa-Anna Nery la tâche de faire connaître et apprécier la province de l'Amazone, et c'est ce que celui-ci tente aujourd'hui par la publication de ce livre.

S'il est vrai, comme le prétend M. Renan, que pour parler plus convenablement de la religion il faut avoir cru et ne plus croire, on peut dire, par analogie, que pour décrire convenablement un pays, il faut y avoir beaucoup vécu et l'avoir quitté depuis quelque temps. Brésilien, habitant aujourd'hui Paris, l'auteur est donc dans les meilleures conditions pour nous entretenir des splendeurs et des richesses de cette nature où s'écoulèrent ses jeunes années. Il l'a fait avec une telle chaleur patriotique que l'on serait porté à suspecter non la bonne foi de l'écrivain, mais la fidélité de ses récits merveilleux, si l'on n'avait été, au préalable, rassuré par la lecture de deux lettres de membres de notre Institut de France, M. le baron de Hübner et M. Émile Levasseur, confirmant l'exactitude des informations précieuses coordonnées et exposées par M. Nery avec une lucidité parfaite. Si, en effet, celui-ci ne songe pas à dissimuler ses légitimes prédilections de patriote, son attachement au sol natal ne trouble en aucune façon la liberté de son jugement. Le Brésil et la France ont d'anciennes et étroites relations de commerce et des liens de sympathie. Le travail de M. Santa-Anna Nery ne peut avoir de meilleur effet que de resserrer ceux-ci et d'entretenir celles-là. E. C.

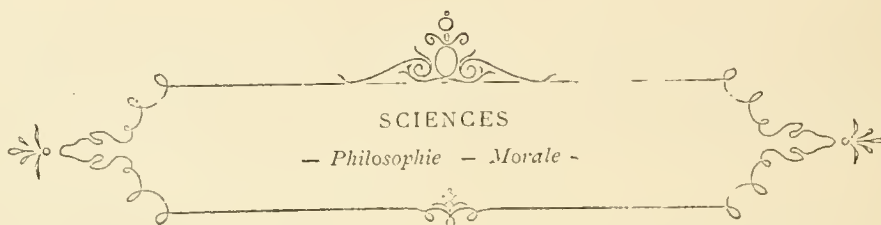
Les Japonais. *Leur pays et leurs mœurs. Voyage autour du Monde*, par le comte Raymond de Dalmas, avec une préface de Henri Duveyrier. Un vol. in-18 orné de gravures et accompagné d'une carte. Paris, librairie Plon, 1885. — Prix : 4 francs.

Après avoir vécu en Croatie, « pays qu'il connaissait comme la France », dit M. Duveyrier, qui nous présente l'auteur, après avoir visité l'Europe, l'Algérie jusqu'au Sahara, après avoir exploré à fond l'Islande, M. Raymond de Dalmas entreprit, il y a

deux ans, le tour du monde par l'ouest, c'est-à-dire en marchant au rebours de la rotation de la terre (pour lui, par conséquent, il y a une date qui n'a jamais existé). Traversant l'Atlantique, il n'a fait que brûler l'Amérique du Nord et l'océan Pacifique; mais, dès l'arrivée au Japon, il s'est mis à parcourir le pays, à tout observer, et de préférence les habitants. Aussi nous apporte-t-il aujourd'hui des renseignements utiles, intéressants, en partie nouveaux, sur cette société, qui non seulement a si puissamment conquis, par la virtuosité de son art, les sympathies de l'Occident, mais encore qui occupe une grande place dans la politique de l'extrême Orient.

Tous les aspects du Japon, tous ses phénomènes naturels se déroulent successivement, en ce livre, sous les yeux du lecteur. Il répond à ce que chacun désire savoir des Japonais, de leur histoire, de leur état politique et social, de leurs qualités et de leurs défauts. Les phases de leur civilisation, de leurs révolutions, de l'évolution religieuse y sont retracées avec une particulière précision. Un seul chapitre, dans l'œuvre de M. de Dalmas, nous a causé quelque surprise, celui où il parle de l'art japonais. Ici, l'auteur s'engage sur un terrain qui est familier à la plupart de ceux qui liront son livre autant qu'il semble le lui être peu; aussi, en certaines pages de ce chapitre, pourrions-nous relever presque autant d'hérésies que de lignes. En matière d'art, l'éducation de M. de Dalmas est à refaire entièrement; après quoi il éprouvera quelque regret d'avoir écrit qu'il n'existe pas de « véritables artistes » au Japon, que les Japonais « ignorent toutes les règles du dessin, n'ont aucune notion de la perspective et n'étudient pas la nature; que leur art, enfin, vient de la Chine et est resté chinois ». Nous ne prolongerons pas davantage la confusion assurément prochaine du galant homme qui a ajouté un bon livre de plus à la très riche bibliographie des ouvrages sur le Japon.

E. C.



La philosophie de Schopenhauer, par Th. Ribot, directeur de *la Revue philosophique*. 2e édition. Un vol. in-12 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. Paris, Félix Alcan, 1885. — Prix : 2 fr. 50.

Schopenhauer a laissé de nombreux admirateurs et le nombre en va grandissant; il a laissé peu de disciples, qui, eux, ne feront pas d'élèves. On peut parler déjà de l'influence exercée par l'auteur de *Parerga und paralipomena*, on ne dira jamais : l'école, de qui écrivit *Die Welt als Wille und Vorstellung*. Ne visons pas l'Allemagne, mais, en France, on connaît moins le philosophe que l'écrivain. En France, on l'aime, parce qu'il était à demi Français, parce qu'il lisait Chamfort et Voltaire, parce qu'il détestait les Allemands, aussi parce qu'il était pessimiste. On devine bien que son pessimisme n'était pas pure tendance d'esprit, mais de regarder à son système, on n'y songe pas. On le juge bon observateur et bon peintre des travers humains; on l'approuve quand il demande qu'on ait de la pitié pour tant d'être banals ou vulgaires, — la pitié suppose l'indulgence peut-être, mais à coup sûr n'exige pas nécessairement la charité; — on admet avec lui, — car on est lettré, on est délicat, — que l'existence n'est pas un bien, qu'il est sage d'aspirer au néant, qu'en attendant le moment d'y retourner, l'art peut être une consolation.

Comme nous souhaiterions que ceux de nos écrivains qui invoquent si volontiers le nom de Schopenhauer lussent, sinon les ouvrages mêmes du philosophe, au moins l'étude si complète qu'a faite, de sa philosophie, M. Ribot! M. Ribot, en critiquant la théorie de la représentation et la théorie de la volonté, l'esthétique qui est vue générale et la morale du renoncement, s'en prend à l'idéalisme; mais spiritualistes ou matérialistes, positivistes réservés sur les questions de fin et d'origine, ou bien évolutionnistes professant avec enthousiasme « la vérité nouvelle », tous nos littérateure ne connaissent qu'une seule méthode pour la recherche du vrai, la méthode objective; il serait bon qu'ils sussent, même par les écrits d'un adversaire de l'idéalisme, ce qu'est la critique de la raison. Pour eux, cette deuxième édition d'un livre que nos universitaires n'ont pas laissé, — et c'était justice, — de goûter très vivement.

F. G.



Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES ; *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français.* — *Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province.* — *Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

INSTITUT

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 16 janvier.

Ouvrages présentés. — Tera : *Lettres de Champollion à Rosellini et à Léopold II de Toscane.* — Revillout : *Un poème satirique composé à l'occasion de la maladie du poète musicien Orudja.*

Lectures. — Charnay : Mémoire sur la civilisation toltèque. — De Lasteyrie : Mémoire sur une croix limousine à double traverse.

Dans cette séance, l'Académie a procédé à la composition des commissions chargées de juger les concours. Voici ces commissions :

1. Traductions hébraïques (prix du budget) : MM. Renan, Derembourg, Schefer, Weil.
2. Instruction des femmes au moyen âge (prix du budget) : MM. Delisle, Jourdain, Hauréau, Meyer.
3. Numismatique (prix Allier de Hauteroche) : MM. Robert, le comte de Vogüé, Perrot, Schlumberger.
4. Institutions municipales de l'empire romain (prix Bordin) : MM. Egger, Léon Renier, de Rozière, Duruy.
5. Art étrusque (prix Bordin) : MM. Duruy, Heuzey, Perrot, Bréal.
6. Bibliographie des traductions arabes du grec (prix Brunet) : MM. Renan, Derembourg, Barbier de Meynard, Schefer.
7. Sinologie (prix Stanislas Julien) : MM. Maury, Pavet de Courteille, d'Hervey de Saint-Denys, Oppert.
8. Poésies françaises du moyen âge (prix Lagrange) : MM. Delisle, Luce, Meyer, d'Arbois de Jubainville.

Séance du 23 janvier.

Dans cette séance, M. le secrétaire perpétuel a donné lecture de son rapport semestriel sur les travaux de l'Académie et sur l'état d'avancement de ses publications.

L'Académie s'est ensuite formée en comité secret pour entendre l'exposition des titres de MM. Bargaigne, Léon Gautier, Longnon et Héron de Villefosse, qui posent leurs candidatures à la place vacante de membre titulaire.

Séance du 30 janvier.

Ouvrages présentés. — Vonga : *Les Helvètes à la Tène.* — Halévy : *Aperçu grammatical de l'allographie assyro-babylonienne.* — De Rossi : *Biblioteca della sede apostolica ed i Catalogi dei suoi manoscritti.* — Daloche : *Revue numismatique.*

Séance du 6 février.

Ouvrages présentés. — Ch. Tissot : *Fastes de la province romaine d'Afrique.* — Neymarck : *Turgot et ses doctrines.* — Pognon : *Inscription de Néron-Nesar, roi d'Assyrie.* — John Evans : *A Gold solidus of Louis le Débonnaire.*

Dans cette séance, l'Académie a procédé à l'élection d'un membre ordinaire en remplacement de M. Quicherat.

Deux tours de scrutin ont eu lieu et ont donné les résultats suivants :

	1er tour.	2e tour.
MM. Bargaigne............	11	27
Léon Gautier..............	8	3
Héron de Villefosse........	7	2
Auguste Longnon.........	6	0

M. Bargaigne est élu.

Séance du 13 février.

Ouvrages présentés. — Desjardins : *Géographie de la Gaule romaine*, t. III. — Des Roberts : *Codex manuscrits de l'abbaye de Gorze.* — R. P. Colomb : Publications sur les langues polynésiennes.

Lectures. — Ravaisson : Mémoire sur l'Hercule de Lysippe. — Charnay : *La civilisation toltèque* en Amérique.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 17 janvier.

Ouvrage présenté. — Barnier : *De l'occupation militaire en temps de guerre.*

Lecture. — Beaussire : les Principes formels et les conditions subjectives de la moralité.

Séance du 31 janvier.

Ouvrages présentés. — Belot : *Nantuckett, étude sur les diverses sortes de propriétés primitives.* — Amici Bey : *l'Égypte ancienne et moderne et son dernier recensement.* — Ch. Huit : *le Gorgias.*

Lectures. — Duchatellier : L'essai de socialisme de 1793, 94 et 95. — Janet : L'idée éclectique.

Séance du 7 février.

Ouvrages présentés. — Laroubière : *Théorie et pratique des obligations.* — De Czœrnig : *Les anciens peuples de la haute Italie.* — Vito la Mantia : *Histoire de la législation italienne.* — Vuitry : *Le désordre des finances de la France.* — Boutmy : *Études de droit constitutionnel.*

Lecture. — Ch. Huit : Mémoire sur le *Philèbe* de Platon.

Séance du 14 février.

Ouvrages présentés. — Barckhausen : *Registre de la Jurade.* — Pradier-Fodéré : *Traité de droit international public européen et américain.*

Lecture. — Ch. Huit : Mémoire sur le *Philèbe* de Platon.

Dans cette séance, M. Batbie a été élu, par 28 voix sur 39 votants, membre ordinaire de l'Académie en remplacement de M. Faustin Hélie, décédé.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

— L'Académie des sciences vient de décerner :

Le prix Gegner, de 4,000 francs, à M. Valson pour ses travaux sur les sciences positives;

Le prix maréchal Vaillant, de 1,500 francs, à M. Émile Rivière, pour ses recherches paléontologiques dans une région non encore explorée;

Le prix Francœur, de 1,000 francs, à M. E. Barbier, pour ses travaux relatifs au progrès des sciences mathématiques.

— L'Académie a également décerné les prix Montyon au concours de médecine et de chirurgie. Ont obtenu :

M. Testut, de la Faculté de médecine de Nancy, un prix de 2,500 francs;

M. Cadet de Gassicourt, un prix de 2,500 francs;

M. Leloir, un prix de 2,500 francs;

M. Bouceret, une mention honorable de 1,500 francs;

M. Servoles, une mention honorable de 1,500 francs;

M. Fonssagrives, une mention honorable de 1,500 francs.

Des citations honorables ont été accordées aux travaux de MM. Coutaret, Bordier, Fua, Hache, Rambosson, Marc Sée et Vidal.

Prix Volta. — Le ministre de l'instruction publique vient de proroger au 30 juin 1887 le délai pour l'envoi des ouvrages adressés pour le concours du prix Volta.

Les savants de toutes les nations sont admis à concourir.

On sait que ce prix est de 50,000 francs et qu'il a été institué, par décret du 11 juin 1882, en faveur de l'auteur de la découverte qui rendra l'électricité propre à intervenir avec économie dans l'une des applications suivantes : comme source de chaleur, de lumière, d'action chimique, de puissance mécanique, de moyens de transmission pour les dépêches, de traitement pour les malades.

ÉTRANGER

Italie. — Aucun compétiteur ne s'étant présenté pour concourir au prix institué par le ministère de l'instruction publique et dont le sujet était un *Essai sur la poésie latine en Italie pendant les* XIe *et* XIIe *siècles*, le délai fixé pour la réception des mémoires a été prorogé jusqu'au 23 avril 1888.

Russie. — L'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg a élu membres correspondants, dans la section des sciences physiques, M. Jamin, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences de Paris, et, dans la section de langue et littérature russes, M. Louis Leger, professeur à l'École des langues orientales à Paris.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

NOMINATIONS.

Bibliothèque nationale. — M. Marchal, bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, est nommé conservateur sous-directeur adjoint au département des imprimés, en remplacement de M. Henri Lavoix fils, appelé à d'autres fonctions.

Bibliothèque Mazarine. — M. Franklin, administrateur adjoint à la bibliothèque Mazarine, est nommé administrateur dudit établissement, en remplacement de M. Baudry, décédé.

— M. Armand d'Artois, conservateur de la bibliothèque des Sociétés savantes, est nommé conservateur à la bibliothèque Mazarine.

Bibliothèque Sainte-Geneviève. — M. Henri Lavoix fils, bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, est nommé administrateur adjoint de la bibliothèque Sainte-Geneviève, en remplacement de M. Xavier Marmier, démissionnaire.

Le budget des bibliothèques de la ville de Paris. — On sait que la ville de Paris possède ou subventionne un certain nombre de bibliothèques qui sont : 1° la Bibliothèque et Musée historique de la Ville, plus connus sous le nom de Bibliothèque et Musée Carnavalet; 2° une bibliothèque administrative; 3° les bibliothèques municipales; 4° la bibliothèque Forney; 5° les bibliothèques populaires.

Nous devons à l'obligeance de la Préfecture de la Seine communication du rapport présenté sur les différentes bibliothèques par M. Mesureur, au nom de la commission du budget; nous en extrayons les notes suivantes :

I. *Bibliothèque et musée historique de la ville de Paris.* — Reconstituée, dit le rapporteur, depuis 1871, après l'incendie qui l'avait totalement anéantie, la bibliothèque de la Ville compte aujourd'hui environ 70,000 volumes, 50,000 estampes et 20,000 médailles spécialement relatifs à l'histoire de Paris et de la Révolution française.

Les collections de tableaux, sculptures et objets historiques composant le musée se sont accrus dans les mêmes proportions et remplissent tout le local disponible de l'hôtel Carnavalet. Il importe d'achever au plus vite les constructions interrompues depuis huit ans et qui, dans l'état de ruine où on les laisse, produisent d'ailleurs le plus fâcheux effet et déshonorent notre musée *municipal,* déjà très populaire.

Le crédit demandé pour 1885 est le même que celui qui a été accordé depuis plusieurs années. Le conservateur fait observer que, dans l'impossibilité de prévoir les occasions exceptionnelles et les grandes ventes de livres, tableaux ou objets historiques qui pourraient se présenter au cours de l'exercice, il demande un crédit global, s'engageant à en faire le meilleur emploi dans le sens vraiment utile, quitte à faire annuler un reliquat ou à demander un crédit supplémentaire, suivant que les occasions le comporteront.

Le crédit demandé, 55,000 francs, est réparti ainsi, suivant les prévisions :

Acquisitions, matériel, etc. de la bibliothèque	25,000 fr.
Acquisitions, matériel, etc., du musée	25,000 »
Fouilles archéologiques	5,000 »
	55,000 fr.

Mais il importe de l'inscrire d'ensemble, sous un titre unique, pour permettre au conservateur d'user des ressources mises à sa disposition dans le sens où les meilleures occasions se présenteront, soit en livres, soit en tableaux, soit en objets historiques.

La bibliothèque reçoit, en moyenne, 40 lecteurs par jour, dont 10 auteurs préparant des travaux pour l'impression.

Le musée reçoit environ 500 visiteurs et 200 le jeudi.

D'accord avec l'administration, la commission du budget propose au Conseil municipal de voter ce crédit de 55,000 francs.

II. *Bibliothèque administrative.* — Elle comprend deux sections : l'une réservée aux ouvrages français, l'autre aux documents étrangers. L'administration et la commission proposent pour cette bibliothèque un crédit semblable à celui du dernier exercice, soit 15,000 francs.

D'après M. Mesureur, la situation de la bibliothèque administrative n'a pas sensiblement changé depuis l'année dernière. Elle est toujours au pavillon de Flore, et son fonctionnement est toujours à peu près limité aux seuls agents de l'administration, qui en tirent, du reste, le plus grand profit pour l'étude des questions qu'ils ont à traiter. Mais cette situation est sur le point de se modifier, d'une part, par le transfert de la bibliothèque dans le local qui lui est réservé à l'Hôtel-de-Ville, et, d'autre part, par l'ouverture au public de la salle de lecture, où l'on trouvera une collection, unique à Paris, d'ouvrages et de documents fort utiles et fort intéressants sur toutes les branches de l'administration en France et à l'étranger.

Voici un aperçu des opérations faites et des accroissements obtenus en 1884 pour les deux sections, française et étrangère, de la Bibliothèque administrative.

1re section. — Bibliothèque administrative française.

Cette section, qui possédait l'année dernière 10,567 volumes, s'est enrichie en 1884 de 1,221 nouveaux volumes provenant d'achats ou de dons; ce qui fait un total de 11,788 volumes, sans compter les collections des ministères, des départements et des grandes villes de France, dont les publications, reçues assez régulièrement, se sont augmentées d'environ 1,200 brochures.

Parmi les ouvrages achetés, on peut signaler le *Journal du Palais* et la *Revue du Notariat*, qui complètent, pour l'étude et les recherches, les grandes collections juridiques de Sirey et de Dalloz que possède déjà la bibliothèque.

Au nombre des dons, on peut citer les collections complètes, accordées par le ministère de la marine, de la *Revue coloniale*, des *Annales maritimes et coloniales* et du *Bulletin officiel de la marine*. La Ligue de l'enseignement a donné également la collection de ses bulletins et de ses comptes rendus.

L'une des principales opérations de la Bibliothèque administrative française, en 1884, a été la reliure d'une partie de ses volumes qui, encore brochés, étaient exposés à se détériorer; 2,362 volumes ont été reliés depuis le commencement de l'année.

Le double catalogue méthodique et alphabétique a continué à être tenu avec soin et complété en ce qui concerne les documents des ministères, des départements et des villes de province, pour faciliter, autant que possible, les recherches et remplir les lacunes dans les publications de ce genre spécial.

Enfin, l'impression du catalogue méthodique, qui rendra de grands services ultérieurement, surtout quand la bibliothèque sera fréquentée par le public, a été encore retardée jusqu'à l'installation à l'Hôtel-de-Ville, en raison des changements qui pourront être adoptés au classement des ouvrages, par suite de leur installation dans un nouveau local.

2e section. — Bibliothèque administrative étrangère.

Cette section n'a pas reçu de moindres accroissements que la précédente, qu'elle dépasse même, sinon en intérêt, du moins au point de vue du nombre des volumes, dont le chiffre s'élève actuellement à 15,084.

Elle a reçu, en 1884, 227 volumes, par suite d'achats ou de dons, et 1,044 volumes par voie d'échange avec les bibliothèques ou administrations étrangères.

Parmi les acquisitions, on doit signaler un grand nombre d'ouvrages allemands, anglais, italiens, hollandais, danois, etc., concernant l'organisation des provinces et des municipalités. Cette intéressante collection, dont il a été traduit de nombreux extraits, permettra de faire la comparaison de l'organisation administrative de la ville de Paris et du département de la Seine avec les divers régimes municipaux et provinciaux existant en Europe.

Entre autres documents obtenus gratuitement de l'étranger, il faut citer de nombreux documents sur l'organisation et le fonctionnement des bibliothèques publiques en Europe et aux États-Unis, sur le balayage des villes, l'enlèvement et l'utilisation des immondices dans les principales villes de l'Europe, documents déjà utilisés par l'administration pour l'étude des questions similaires concernant la ville de Paris.

Les documents d'échange qui, de notre part, consistent uniquement en publications émanant des services de la Préfecture (budgets et comptes de la Ville et du département, procès-verbaux, rapports et documents du Conseil général et du Conseil municipal, publications de la direction de l'enseignement primaire et de la direction des travaux, etc.), ont continué à être envoyés, en grande partie, par le service international d'échanges existant au ministère de l'instruction publique. Le surplus a été transmis par l'entremise des ambassades étrangères à Paris, qui ne font pas de difficultés, en général, à se prêter à ce genre d'envoi.

La bibliothèque administrative étrangère a fait relier également, en 1884, un assez grand nombre d'ouvrages (426), tout en évitant cette dépense pour les brochures d'un intérêt secondaire.

Enfin, les divers catalogues de la bibliothèque étrangère ont continué à être tenus avec le plus grand soin par pays, par matières, par noms d'auteurs, etc., pour faciliter les recherches toujours délicates en matière d'ouvrages étrangers. Les lacunes que ces catalogues révèlent font l'objet d'une correspondance suivie avec les établissements intéressés et sont à peu près comblées.

Il y a lieu de croire que cette bibliothèque, rendue publique comme la section française avec laquelle elle sera placée à l'Hôtel-de-Ville, sera fort appréciée par les travailleurs, toujours nombreux à Paris, qui pourront puiser aux sources mêmes les renseignements originaux et uniques concernant l'administration des villes et des États étrangers.

III. *Bibliothèques municipales ouvertes au public dans les vingt arrondissements de Paris.* — Le crédit ouvert au budget de 1884 pour les bibliothèques municipales n'était que de 171,700 francs. Pour l'année 1885, l'administration, d'accord avec la commission, propose au conseil une augmentation de 35,700 francs, soit un crédit de 207,400 francs.

Le service des bibliothèques municipales n'a pas cessé de s'accroître depuis l'année dernière, tant sous le rapport du nombre des bibliothèques qu'au point de vue des résultats obtenus; ce qui explique l'augmentation demandée. En effet, par application d'un principe précédemment admis par le Conseil municipal et consacré par ses délibérations des 31 octobre 1883 et 10 avril 1884, un assez grand nombre de bibliothèques municipales de quartier ont été créées dans des écoles communales, soit à l'aide de ressources spéciales votées à cet effet, soit au moyen du crédit ordinaire des bibliothèques, dont une partie est réservée chaque année aux créations nouvelles. Actuellement, il existe 39 bibliothèques municipales en plein fonctionnement, dont 20 installées dans les

mairies et 19 dans diverses écoles communales; le nombre de ces dernières sera très prochainement porté à 24 par l'ouverture des bibliothèques de la rue du Rendez-vous, du boulevard du Montparnasse, de la rue du Poteau, de la rue Fessart et de la rue Étienne-Marcel, qui sont en formation et dont les frais de premier établissement seront payés au moyen des ressources de l'exercice 1884. Enfin, deux autres bibliothèques doivent être créées au commencement de 1885, sur le crédit ordinaire, avenue Rapp et rue du Ranelagh; ce qui portera à 46 le nombre des bibliothèques municipales devant fonctionner l'année prochaine.

Ces diverses créations, faites ou à faire, se justifient par le succès vraiment remarquable des bibliothèques déjà fondées, qui témoignent, par la faveur dont elles jouissent auprès du public, des besoins auxquels leur fondation avait pour but de satisfaire. Voici d'ailleurs quels ont été les résultats obtenus pendant la période écoulée du 1er octobre 1883 au 30 septembre 1884 :

Livres lus sur place	117,046
Livres prêtés à domicile	582,716
Total	699,762

Pendant la période précédente, le nombre des livres lus sur place avait été de 106,468
et celui des livres prêtés à domicile, de 407,819
Soit, au total.............. 514,287

ce qui constitue au profit de la période la plus récente une différence, pour la lecture sur place, soit 9 %, de.............................. 10,578 volumes,
et, pour le prêt à domicile, soit
42 %, de........................ 174,897 volumes.
Soit, un total de... 185,475 volumes.

Par suite, l'augmentation d'une année à l'autre a été, pour la lecture sur place, de 9 %; pour le prêt à domicile, de 42 %, et, pour l'ensemble des deux services, de 36 %. Par rapport à la période 1881-1882, où le nombre des livres lus avait été de 363,322, l'augmentation n'est pas moindre de 92 %.

Au point de vue de la nature des ouvrages, les livres lus se décomposent ainsi :

Sciences, art et enseignement	65,016
Histoire	58,766
Géographie, voyages	64,579
Littérature, poésie, théâtre	84,576
Romans	400,631
Langues étrangeres	3,220
Musique	22,964
Total égal	699,752

L'activité intellectuelle de la population parisienne s'accroît sans cesse; le devoir de l'administration municipale est de suivre ce mouvement et de créer de nouveaux centres d'instruction pour rapprocher, autant que possible, les livres des lecteurs. L'institution de bibliothèques municipales dans les écoles communales a été une heureuse idée, qui permet d'augmenter, avec le minimum de frais, le nombre des bibliothèques municipales, en utilisant les locaux scolaires disponibles le soir et en chargeant, moyennant une faible rétribution, les instituteurs communaux des fonctions de bibliothécaires, auxquelles ils sont éminemment propres.

La mesure n'est, du reste, qu'en cours d'exécution et n'a encore été appliquée que partiellement. Un assez grand nombre de quartiers (34) resteront encore, malgré les créations précitées, dépourvus de bibliothèques municipales.

Quoi qu'il en soit, en admettant provisoirement le chiffre de 46 pour les bibliothèques municipales devant exister en 1885, il y a lieu de pourvoir, pour l'avenir, au fonctionnement des bibliothèques nouvelles dans les mêmes conditions que les anciennes, au point de vue du personnel et du matériel. C'est là, en partie, le but de l'augmentation de crédit demandée.

IV. *Bibliothèque spéciale d'art industriel, dite Bibliothèque Forney.* — Cette bibliothèque, de fondation récente et due aux libéralités de M. Forney, ne peut encore donner lieu à des observations. La commission du budget propose, pour l'entretien de cette bibliothèque, un crédit de 7,500 francs.

V. *Bibliothèques populaires libres.* — Elles sont au nombre de 15; tous les arrondissements, à l'exception des Ier, IVe, IXe, Xe et XVIIe, en sont pourvus. Chacun reçoit une subvention de 2,000 francs, soit un crédit total de 30,000 francs, que la commission du budget approuve, cette année, comme les années précédentes.

La situation matérielle et morale des bibliothèques populaires libres de Paris continue, dit M. Mesureur, de justifier l'intérêt que le Conseil municipal et l'administration témoignent à ces établissements. Les résultats de l'exercice qui vient de se clore (du 1er octobre 1883 au 30 septembre 1884), rapprochés de ceux de l'exercice précédent, accusent en général une progression sensible dans le mouvement des lectures.

Pendant cette période, le fonds de ces bibliothèques a notablement augmenté; le nombre des volumes qu'elles possèdent est actuellement de . . . 70,655
il était, au 30 septembre 1883, de........... 64,582
d'où une différence en plus de.............. 6,073

La plus richement dotée, et de beaucoup, est celle du Ve arrondissement, dont le catalogue ne comporte pas moins de 9,916 numéros. Une partie du fonds a été constituée par des legs, notamment par le legs Louis Blanc. Vient ensuite la bibliothèque du XIXe arrondissement, qui a inauguré une succursale le 1er août dernier et qui, ses deux fonds réunis, possède aujourd'hui 6,736 ouvrages, puis celle du XIVe arrondissement, avec 6,220 volumes; dans celles des XIe, XIIe et IIIe arrondissements, le nombre des volumes dépasse 5,000; il est un peu moindre dans les VIe, XXe, XVe et XVIIIe arrondissements; il descend au-dessous de 3,000 dans les XIIIe et VIIe arron-

dissements, n'est plus dans le VIIIe que de 2,666, dans le XVIe que de 1,998, et enfin dans le IIe que de 1,539.

Comme nombre, les romans occupent toujours le premier rang. Ce sont aussi les ouvrages les plus demandés par les sociétaires, pour la plupart ouvriers et artisans, qui cherchent plus volontiers dans leurs lectures, après une journée de travail, un délassement facile qu'un sujet d'étude et une application d'esprit. Le mouvement des prêts accuse, pour ce genre d'ouvrages, un chiffre total de 115,000 environ. (On ne peut donner ici qu'une approximation, deux bibliothèques n'ayant pas fourni la décomposition qui leur était demandée.)

Les chiffres les plus élevés sont fournis par la bibliothèque du XIIe arrondissement (15,578 lectures), par celle du XIe arrondissement (14,586 lectures); et par celle du XIVe arrondissement (13,540 lectures); peut-être est-il bon d'ajouter que ces trois bibliothèques sont celles qui comptent le plus de sociétaires femmes.

Les récits de voyages également sont beaucoup lus (environ 12,000 lectures); l'histoire vient ensuite (environ 10,000).

C'est dans les XIVe, XXe, XIIIe et Ve arrondissements que les ouvrages traitant des sciences morales et politiques, de la philosophie et du droit trouvent le plus de lecteurs.

Il a paru intéressant de comparer le mouvement des lectures au nombre des lecteurs inscrits dans chaque bibliothèque; cette étude donne les résultats suivants : c'est dans la bibliothèque du IIe arrondissement qu'on lit le plus; chaque lecteur inscrit y lit, en moyenne, 36 ouvrages. Les autres bibliothèques se succèdent dans l'ordre suivant :

XIe arrondissement.	Nombre de lectures	par sociétaire.		33
Ire	—	—	—	32
XXe	—	—	—	30
XIIIe	—	—	—	29
XIVe	—	—	—	28
XIIe	—	—	—	25
XVIIIe	—	—	—	24
Ve	—	—	—	23
XVe	—	—	—	21
VIIe	—	—	—	19
XIXe	—	—	—	16
VIIIe	—	—	—	7
VIe	—	—	—	5
XVIe	—	—	—	4

Au total, le nombre des lectures pour les 15 bibliothèques a été de 161,892, ce qui représente une augmentation de 22,191 sur l'exercice précédent.

Cette augmentation a été sensible surtout dans les XIIe et IIe arrondissements, où elle dépasse 5,000; le Ve où elle excède 3,000; les XIXe, XVe et XIVe arrondissements où elle approche de 2,000.

Des inscriptions nouvelles ont porté à 6,943 le nombre total des sociétaires, qui était, au 30 septembre 1883, de 6,428, soit une augmentation de 515. La majorité appartient de beaucoup aux ouvriers artisans. On compte aussi dans le nombre quantité de femmes; elles sont en majorité dans le XIe arrondissement (262 femmes et 259 hommes). Mais c'est dans les XIIe et XIVe arrondissements qu'elles figurent en plus grand nombre sur les registres du personnel (302 et 339).

La situation financière est partout des plus satisfaisantes. On constate un total de recettes de 77,933 fr. 18 pour un total de dépenses de 55,332 fr. 39, d'où un reliquat disponible de 22,600 fr. 79.

L'année précédente, le chiffre des recettes n'atteignait que	73,128 80
celui des dépenses	50,513 26
Le reliquat était le même	22,615 54

Mais il est à remarquer que la période sur laquelle portent les renseignements fournis (1er octobre — 30 septembre) ne correspond pas à l'exercice financier; que les plus importantes acquisitions de livres se font forcément à l'entrée de l'hiver, qui est la saison où le mouvement des lecteurs s'accentue davantage, et où par suite il se produit le plus de demandes d'achats nouveaux; et qu'ainsi une partie de ces reliquats ne manquera pas d'être épuisée avant le 1er janvier prochain.

En résumé, les renseignements et les chiffres qui précèdent montrent, d'une part, l'accroissement progressif que prennent d'année en année les bibliothèques populaires libres de Paris et, d'autre part, établissent de quelle importance est pour elles la subvention qui leur est allouée par la Ville et qui représente 38 % de leur revenu total.

Il est bon de rappeler, en terminant, que bon nombre de ces bibliothèques continuent d'organiser des séries de conférences, des cours et des excursions qui sont très suivis, et que celle du VIIe arrondissement met toujours à la disposition des directeurs des écoles communales de l'arrondissement des livrets de sociétaires destinés à être distribués en récompense aux élèves les plus studieux.

Comme il a été indiqué plus haut, la bibliothèque du XIXe arrondissement est arrivée à réunir un assez grand nombre d'adhérents et des ressources assez importantes pour s'augmenter d'une succursale, sise rue de Flandre, qui a été inaugurée le 1er août 1884.

Les bibliothèques militaires. — On sait que, depuis assez longtemps déjà, l'administration militaire s'est préoccupée de créer, dans les casernes des principales villes de garnison ainsi que dans certains forts, des bibliothèques militaires destinées à distraire un peu et à instruire en même temps les hommes de troupes.

L'initiative privée a largement aidé, dans cette circonstance, à l'action administrative, et des dons, en argent ou en livres, ont permis de donner à cette utile organisation un certain développement.

Nous apprenons que, sur la proposition de plusieurs groupes et sociétés agricoles, elle va recevoir une extension encore plus active.

Partant du point de départ que la grande majorité des conscrits appartiennent aux populations rurales, ces associations ont pensé que des ouvrages pratiques

d'agriculture figureraient avantageusement dans les bibliothèques militaires.

Indépendamment du plaisir que peuvent éprouver un grand nombre de jeunes soldats à avoir entre les mains des ouvrages les entretenant des questions, des occupations qu'ils connaissent et qu'ils aiment, les agriculteurs qui se mettent à la tête de ce complément d'organisation espèrent maintenir ainsi chez ceux-ci le goût des choses agricoles. Ils espèrent exercer une certaine action sur la détermination que devra prendre, à l'issue du service, l'homme libéré pour le choix d'une carrière.

M. le ministre de l'agriculture a promis son appui; il approuve l'introduction des ouvrages d'instruction rurale dans les bibliothèques militaires, et, de concert avec l'administration de la guerre, des dons de livres doivent être effectués dans ce but par l'État.

ÉTRANGER

Allemagne. — *Le budget des bibliothèques de l'empire d'Allemagne.* — Le projet budgétaire du ministère de l'instruction publique de Prusse, pour l'année 1885-86, alloue les sommes suivantes aux bibliothèques du royaume :

1. Élaboration de catalogues et dépense fixée pour compléter les collections de toutes les bibliothèques universitaires : 156,250 francs.
2. Dépenses pour les travaux préliminaires de réorganisation de la bibliothèque royale de Berlin : 31,250 francs.
3. Somme allouée pour compléter les collections et les travaux du catalogue de la bibliothèque royale de Berlin : 93,750 francs.

L'exposé des motifs constate que les collections d'ouvrages de théologie, d'histoire, de littérature allemande, de médecine et de sciences naturelles sont loin d'être complètes et qu'il est urgent de terminer les travaux du catalogue qui sont en élaboration.

Acquisitions de manuscrits orientaux réalisées par la bibliothèque royale de Berlin pendant le second semestre de 1884.

a. Une collection de 56 manuscrits arabes ayant appartenu au professeur Bernard Maimon, de Bagdad.

b. Une collection de 23 manuscrits arabes du midi de l'Arabie provenant de l'explorateur Ed. Glaser.

c. 17 copies de textes sanscrits, don de la veuve du professeur Dr Goldschmidt, de Strasbourg.

d. 1,052 manuscrits arabes, turcs et persans, réunis par M. C. Landberg pendant ses voyages dans l'Orient et achetés pour 87,500 francs à la maison Brill, de Leyde.

e. Une collection de 270 manuscrits syriaques provenant du professeur Sachan.

C'est l'empereur d'Allemagne qui a fait acheter les deux plus grandes collections et qui en a fait don à la Bibliothèque royale.

Le « *Paulus Museum* ». — A l'occasion du centenaire de Luther, le *Paulus Museum* de Worms a reçu en don une collection remarquable formée par le capitaine Max Heydl. Elle contient, entre autres raretés, la bible imprimée à Worms en 1539; la première édition du *Recueil d'hymnes* publié à Wittemberg (1544), les *Psaumes de la Pénitence* (1517), les *Quatre-vingt-quinze thèses*, et quelques lettres autographes de Luther.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— PARIS — PROVINCE — ÉTRANGER —

FRANCE

— M. Pigeonneau vient de faire paraître à la librairie Cerf la première partie d'une *Histoire du commerce de la France.* Elle va depuis les origines jusqu'à la fin du XVe siècle et comprend trois livres : I. *Le commerce de la Gaule*; II. *Le commerce de la France au moyen âge*; III. *Période de transition entre le moyen âge et les temps modernes.*

L'ouvrage aura trois volumes; le second, commençant au début de la révolution économique qui inaugure les temps modernes, se terminera avec le XVIIe siècle; le troisième s'arrêtera à l'ancien régime.

— L'exposition des dessins, aquarelles et estampes de Gustave Doré est ouverte au Cercle de la Librairie depuis le 4 mars. Nous aurons à revenir sur cette exposition. Pour en conserver le souvenir, l'administration du Cercle a fait paraître un volume contenant : 1° une notice biographique de Gustave Doré, par M. Georges Duplessis, conservateur au département

des Estampes de la Bibliothèque nationale ; 2° un catalogue descriptif des dessins, aquarelles et œuvres diverses exposés dans les salons du Cercle, avec les noms des amateurs français et étrangers qui les possèdent et les ont prêtés ; 3° une bibliographie renfermant la liste des ouvrages français et étrangers qui contiennent les dessins de Doré, et une autre liste des nombreux dessins donnés par Doré aux divers recueils périodiques ; 4° la nomenclature de toutes les œuvres de Doré qui ont figuré successivement soit au Salon annuel, soit aux expositions des sociétés particulières...

Le volume est illustré d'une eau-forte de Lalauze, d'après le grand portrait de Gustave Doré peint par Carolus Duran.

— Depuis quelques années, on s'est beaucoup occupé des almanachs ; de nombreuses et intéressantes publications historiques et bibliographiques ont paru sur ce sujet en France (Nisard, Pouy, Socard, Welschinger, etc.), en Belgique et en Suède. Le *Véritable Messager boiteux de Berne et de Vevey* vient d'avoir son historien, M. Jules Capré (Vevey, Lœrstcher, 1884, 1er vol. in-4°, 158 p.). L'auteur étudie l'histoire et les origines du *Messager boiteux*. Ce recueil remonte à cent soixante-dix-sept ans, mais, comme on le voit par le catalogue dressé à la fin du volume, dès 1508, la ville de Zurich avait son *Almanach* ou calendrier, et plusieurs autres villes de Suisse ont publié des almanachs depuis cette époque. La couverture du *Messager boiteux*, on le sait, est ornée d'une gravure sur bois qui représente un messager invalide, présentant un pli cacheté à trois autres personnages ; au milieu d'eux est un enfant qui pleure. M. Capré croit que cette gravure rappelle l'incendie du Palatinat, en 1674. Il y a, en effet, dans le fond du tableau, une ville fortifiée, livrée aux flammes et entourée de combattants ; d'ailleurs, le premier *Messager* parut deux ans après ces ravages du Palatinat qui avaient excité la « vigoureuse haine des Allemands pour la France. » Il se pourrait donc que l'éditeur de l'*Almanach* ait cru frapper les imaginations et assurer le débit de son recueil en représentant les horreurs ordonnées par Louvois. M. Capré s'imagine même que le pli présenté par le *Messager* n'est autre que le cartel envoyé à Turenne par l'Électeur palatin. Cette hypothèse nous paraît peu vraisemblable. Il est egalement à regretter que M. Capré n'ait pu découvrir si Antoine Souci, l'ancien éditeur du *Messager*, est un nom réel ou un pseudonyme. Mais on trouve dans ce livre, outre des renseignements intéressants, de nombreux fac-similés qui représentent soit les illustrations du *Messager boiteux* depuis son origine, soit les gravures de divers calendriers et almanachs du XIIIe au XIVe siècle.

(*Revue critique d'histoire et de littérature*).

La bibliographie de la partie liturgique ancienne de la grande bibliothèque formée par Charles-Louis de Bourbon, duc de Parme, avait paru en 1878, établie par les soins du bibliothécaire, M. Anatole Alès, sous le titre de *Description des livres de liturgie imprimés aux* XVe *et* XVIe *siècles*. Le duc étant mort en 1883, le petit-fils du défunt a voulu que les livres anciens acquis depuis 1878 fussent décrits et qu'un supplément fût publié. Ce supplément vient de paraître ; il contient des notices sur une trentaine d'articles nouveaux, au nombre desquels se trouvent neuf manuels liturgiques se référant à des diocèses ou à des abbayes non représentés dans la *Description* de 1878. Ces diocèses sont ceux de Drontheim, d'Embrun, de Tarragone, d'Upsal, de Vérone, de Waesteras et d'York, et les monastères se nomment Saint-Facundus, de Valladolid et Saint-André de Zira, de Venise. Le plan de cet appendice est le même que celui du livre ; il renferme jusqu'aux notes historiques sommaires.

Ce fascicule, d'environ 50 pages, imprimé sur beau papier de Hollande, est un document précieux, désormais indispensable à quiconque aura à s'occuper de l'histoire des livres de liturgie.

— Une *Notice biographique sur Charles-Joseph Tissot* vient de paraître chez l'éditeur Klincksieck. Elle est due à M. Salomon Reinach.

— M. Danel, de Lille, vient de publier une *Note sur l'origine de la typographie*.

L'auteur n'a pas eu la prétention de donner dans sa brochure des documents nouveaux sur l'origine de l'imprimerie ; il a voulu simplement coordonner les idées les plus récentes et généralement admises aujourd'hui sur les origines de la typographie.

Cette plaquette, parfaitement imprimée, est illustrée de fac-similés xylographiques et typographiques.

ÉTRANGER

Allemagne. — M. Hoyer, professeur à l'École supérieure technique de Munich, vient de faire paraître sur *le papier et sa composition* une étude qui a été, aussitôt son apparition en Allemagne, traduite en français. L'ouvrage est imprimé sur dix sortes différentes de papier.

Autriche. — M. Landau, riche particulier autrichien qui a longtemps habité Florence, vient de publier un *Catalogue des livres, manuscrits et imprimés, composant la bibliothèque de M. Horace Landau.* — Ce volume de 600 pages, dont l'exécution typographique est remarquable, sort des ateliers de la *Tipografia delle arte della Stampa*, à Florence.

Ce catalogue donne l'exacte reproduction à échelle réduite du titre original des ouvrages les plus rares de la collection. — La description des livres et les courtes notes bibliographiques qui les accompagnent semblent être faites avec beaucoup de soin.

La collection comprend plusieurs anciennes éditions d'ouvrages italiens et allemands et un assez grand nombre de premières éditions d'auteurs mo-

dernes, tels que Gœthe, Schiller, de Vigny, Hugo et Dumas.

Citons, parmi les trésors de cette collection, un manuscrit de la *Divina commedia*, datant du XIVe siècle; la première édition de ce poème, imprimée par Numeister (Foligno, 1472), celle par Vindelius de Spira (Venise, 1477), et un exemplaire unique des *Trionfi*, par Pacini, Florence, 1503.

Le catalogue donne la collection complète des *Grands voyages de De Bry* avec le texte latin, un grand nombre de *mazarinades*, une trentaine de *rappresentazioni sacre* du XVIe siècle, et enfin vingt et un portraits gravés à l'eau-forte par Van Dyck.

Italie. — Le second fascicule des *Studi di filologia romanza*, par le professeur E. Monaci, vient de paraître. — Ce fascicule contient des notes bibliographiques du professeur E. Teza, relatives à une *Sylva de varios romances*, imprimée à Valence en 1598, la *Passione et Risurrezione*, petit poème véronais du XIIIe siècle, et une étude du professeur G. Mazzatinti sur l'œuvre de *Bosone da Gubbio*.

— *Occioni-Bonaffous, Bibliografia storica friulana dal 1861 al 1882, Accademia di Udine.* — Udine, Paolo Gambierasi, gr. in-8°, 419 p.

Cet ouvrage est une suite à la *Bibliografia del Friuli*, par Gius. Valentinelli, mais a sur celle-ci l'avantage de donner force notes explicatives sur les livres qui figurent dans la bibliographie. — L'auteur a choisi, pour classer les 729 numéros de ce catalogue, l'ordre chronologique, tout en ramenant les ouvrages décrits, suivant les matières traitées, en sept divisions principales.

— *C. Castellani, le biblioteche nell' antiquita dai tempi piu remoti alle fine dell' impero romano d'Occidente.*

Ce petit ouvrage de 60 p. in-8° contient des choses intéressantes, en particulier sur les bibliothèques de Rome.

— M. Ruggero Bonghi vient de publier une petite étude d'une soixantaine de pages sur *Arnaldo da Brescia*. — Quoique brève, cette étude ne laisse pas d'être complète et résume, en somme, tout ce qui a été dit sur le célèbre réformateur du XIIe siècle.

M. S. Lapi, l'éditeur de ce petit volume, vient d'en publier un autre non moins intéressant, sous le titre : *Pensieri, massime e giudizi estratti dalla Divina commedia*, par Lorenzo Bartolucci. — Les pensées et les maximes du Dante y sont classées en 16 paragraphes subdivisés à leur tour, ce qui permet au lecteur de retrouver facilement toutes les citations faites dans le volume. — Ce petit ouvrage, avec les nombreuses notes qui l'accompagnent, est un excellent guide pour ceux qui n'ont pas à leur disposition les grands ouvrages qui ont été publiés sur l'œuvre du Dante.

Belgique. — Il vient de paraître à Bruges, chez l'éditeur Desclée, une *Bibliographie liégeoise* contenant la liste des ouvrages imprimés à Liège depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours. In-4°.

Hollande. — Campbell. — *Annales de la typographie néerlandaise au XVe siècle.* — 2e supplément. — La Haye, M. Nyhoff, 1884, 44 p. in-8°.

Le bibliothécaire en chef de la bibliothèque royale de la Haye nous donne ici le second supplément de son ouvrage sur les incunables des Pays-Bas. — Ce supplément contient 100 titres d'incunables non décrits encore, ou dans la description desquels s'étaient glissées des erreurs.



PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

— Les tomes III et IV de l'*Histoire des Princes de Condé*, par le duc d'Aumale, sont annoncés comme devant paraître très prochainement.

— La librairie Charpentier annonce qu'elle a sous presse l'*Insurgé*, par Jules Vallès, qui a paru il y a trois ans dans la *Nouvelle Revue* et que l'auteur se proposait de reprendre et de remanier.

— M. Jules Simon met la dernière main à un nouvel ouvrage. Titre : *Thiers, Guizot, Rémusat.*

— M. de Lovenjoul doit nous donner une nouvelle édition de son *Histoire des œuvres de Balzac*.

— MM. Lucien Perey et Gaston Maugras vont faire paraître *la Vie intime de Voltaire aux Délices et à Ferney* (1754-1778), d'après des lettres et des documents inédits.

— L'écrivain qui, sous le pseudonyme de « comte Paul Vasili », nous a fait le tableau de la *Société de Vienne* et de la *Société de Berlin* prépare un troisième volume : *la Société de Londres*.

— Dans ses *Souvenirs d'un Préfet de police*, qu'il publie dans le journal *la Ligue*, M. Andrieux annonce qu'il prépare un grand ouvrage sur l'*Histoire des religions laïques au* XIX[e] *siècle.*

— *Alexandre Dumas, sa vie, son temps, son œuvre;* tel est le titre d'un volume que M. Blaze de Bury va faire paraître à la librairie Calmann Lévy.

— La troisième série du *Romantisme des classiques* de M. Émile Deschanel est sous presse et contiendra des études sur Pascal, La Rochefoucauld et Bossuet.

— La *Revue critique d'histoire et de littérature* va publier une table générale de ses travaux depuis son origine jusqu'à la fin de 1884. L'impression commencera dès que deux cents souscripteurs auront envoyé leur adhésion. Le prix de souscription est de 10 francs.

— *La bibliothèque de l'École nationale des beaux-arts,* tel est le titre d'une brochure que M. Eugène Mouton vient de faire paraître à la librairie Baër.

— Une souscription est ouverte à Paris, à la librairie Maisonneuve, pour la publication de l'ouvrage de M. Haillant, d'Épinal, intitulé : *Essai sur un patois vosgien. Dictionnaire phonétique et étymologique.* L'ouvrage formera deux volumes in-8° de 300 pages. Le prix de la souscription est de 6 francs.

ÉTRANGER

Angleterre. — M. Buxton Forman, d'après l'*Athenæum,* a entrepris d'éditer, pour M. Murray, les œuvres poétiques de lord Byron. — A cet effet, M. Forman comparera les textes des premières éditions et de tous les manuscrits existants et dont un grand nombre se trouvent dans les mains de M. Murray. — Il est probable que cette nouvelle édition comprendra quelques petits poèmes inédits et qu'on y rétablira les passages supprimés dans les éditions antérieures. — Les notes de Byron lui-même seront naturellement respectées et données dans leur intégralité.

— On annonce que les deux fils du prince de Galles, les princes Albert-Victor et Georges, vont publier un ouvrage sur le voyage autour du monde qu'ils ont fait, il y a deux ans, à bord de *la Bacchante.* Ce livre paraîtra vers la fin du mois de mars et sera accompagné de nombreux plans, dessins et gravures.

Italie. — *La giornale degli eruditi e curiosi* de Padoue annonce la publication d'un grand ouvrage sur *Goldoni,* par M. Spinelli. — Cette *Bibliografia Goldoniana* embrassera tout ce qui a été écrit sur la vie et l'œuvre du poète pendant la période qui s'étend de 1726 à 1793, dates de la publication des *Sonetti Udinesi* et de la mort de Goldoni (1793).

L'ouvrage sera édité par la maison Fratelli-Dumolard et ne sera tiré qu'à 300 exemplaires.

Lettres inédites de Pietro Borsieri. — Le D[r] C. Casati, qui a publié tout récemment ses *Nuovo revelazioni sui fatti in Milano nel 1847-48,* ajoutera un nouveau chapitre à son histoire des événements de 1848 en Italie par la publication des lettres inédites de *Pietro Borsieri,* le captif du Spielberg. — Le recueil comprendra des lettres qu'avaient adressées au patriote italien ses amis politiques Della Cisterna, Arrivabene, Arconati et autres.

M. Lozzi, directeur de la revue *Il Bibliofilo,* qui paraît tous les mois à Bologne, annonce la publication de l'ouvrage suivant : *Statuti e Storie municipali e Libri e Opuscoli d'ogni genere antichi e moderni riguardanti l'Italia, posseduti e analiticamente descritti coi relativi prezzi.*

Espagne. — M. Eduardo Garrido, auteur dramatique portugais, va publier prochainement une grande édition portugaise des Fables de La Fontaine. L'œuvre contiendra les illustrations de Gustave Doré.

Belgique. — Un comité vient de se constituer en vue de la publication d'une *Anthologie de la Jeune-Belgique.* Le volume, tiré dans le format des éditions Lemerre, se composera des plus belles pages de nos écrivains nationaux, poètes et romanciers. Cette louable initiative permettra d'apprécier comme il le mérite le grand réveil littéraire qui s'opère en Belgique. Nul doute que l'ouvrage, sur lequel nous reviendrons et dont nous donnerons une analyse, n'obtienne un grand et légitime succès.

États-Unis. — M. Alexandre del Mar, ancien directeur du bureau de la statistique des États-Unis, l'auteur de l'*Histoire des métaux précieux,* a sous presse une « Histoire de l'argent depuis les temps les plus reculés jusqu'au moyen âge », *History of money from the earliest times to the middle ages,* qui paraîtra chez MM. Bell et fils.





NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— *Miscellanées françaises et étrangères* —

FRANCE

Les « Souvenirs littéraires » de M. François Coppée. — Le journal *le Soleil* annonce la publication dans ses colonnes des Souvenirs littéraires de M. François Coppée.

La candidature de M. Ferdinand Fabre à l'Académie française. — M. Georges Duval ayant dernièrement écrit dans *l'Événement* qu'il serait du devoir de l'Académie d'élire M. Ferdinand Fabre, a reçu de l'auteur de *l'Abbé Tigrane* la lettre suivante :

Palais de l'Institut, 1885.

« Mon cher Duval,

« On m'apporte à l'instant *l'Événement*, et j'y lis quelques lignes que vous seul, si chaud pour moi de cœur et d'esprit, pouvez avoir écrites. Qui diable en effet, si ce n'est vous, oserait poser ma candidature à l'Académie? Certes, après les *Courbezon, Tigrane, Barnabé, Lucifer*, j'ai la fierté de croire que je ne serais pas tout à fait indigne de succéder à Sandeau et à About; mais il faut des relations, et j'en manque absolument. Vous ne lisez guère l'Écriture, vous, mauvais sujet de *l'Événement* que vous êtes: si vous la lisiez, vous sauriez à qui je ressemble, quand vous parlez de moi pour l'Académie : « au passereau solitaire sur un toit, *sicut passer solitarius in tecto.* » Hélas ! tandis que d'autres couraient le monde et travaillaient en vue d'emporter un jour leur fauteuil, moi, naïf, je demeurais dans mon coin, fouillant mon idée sur l'Église, que je n'ai pas réussi à donner entière, m'étudiant à améliorer mon style tout fourmillant d'imperfections. Les bonnes heures de souffrance que j'ai passées à revoir, à tourner, à retourner l'expression ! Ce sont encore ces douleurs, mon cher ami, qui constituent les vraies joies de celui qui aime follement cet art si noble d'écrire, le plus exigeant, le plus terrible de tous les arts. Vous en savez quelque chose, n'est-il pas vrai ?

« A vous de cœur. »

FERDINAND FABRE.

Un projet d'Alexandre Dumas père. — On sait que le général Mathieu Dumas, père d'Alexandre Dumas, était lui-même fils du marquis Dumas de la Pailleterie et d'une négresse.

L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux reçoit communication d'une lettre inédite d'Alexandre Dumas qui est fort curieuse. Il en résulte que le célèbre écrivain, considérant son père comme une des illustrations de la race noire, proposa aux noirs et aux mulâtres d'Haïti de lui élever une statue à ce titre. Elle était adressée à un groupe d'Haïtiens qui lui avaient écrit à propos de la mort de sa mère. Après les avoir remerciés des sentiments qu'ils lui exprimaient, Alexandre Dumas continuait ainsi :

« Souvent j'ai été sollicité à la fois par des amis et par mon propre cœur de faire élever une statue à mon père : cette statue, faite par l'un des meilleurs artistes de la capitale, grâce aux relations que j'ai avec tous et à la fourniture que ferait du bronze le gouvernement, ne coûterait pas plus de 20 à 25,000 fr. La chose m'était donc facile, rien qu'en taxant mes amis, les libraires et les théâtres : mais j'ai pensé avant tout, messieurs, que je n'avais pas le droit de faire rendre cet hommage à mon père avant de m'être assuré que vous ne vous réserviez pas, comme compatriotes, de le faire rendre vous-mêmes.

« Voici donc ce que j'avais l'honneur de vous proposer, messieurs :

« Une souscription à 1 franc serait ouverte parmi les hommes de couleur seulement, quelle que soit la partie du monde qu'ils habitent. A cette souscription ne pourront se joindre, pour les sommes qui leur conviendront, que le roi de France et les princes français, ainsi que le gouvernement d'Haïti : et si, comme il y a tout lieu de le croire, la somme, au lieu de se monter à 25,000 francs, se monte à 40,000, on fondrait une seconde statue pour une des places du Port-au-Prince : et alors j'irais la conduire et l'y ériger moi-même, sur un vaisseau que le gouvernement français me donnerait pour l'y transporter.

« Je ne sais, messieurs, si la douleur récente que j'éprouve et qui réveille cette vieille et éternelle douleur de la mort de mon père ne me rend pas indiscret et ne grandit pas à mes propres yeux les mérites de celui que Joubert appelait la terreur de la cavalerie autrichienne, et Bonaparte l'Horatius Coclès du Tyrol; mais il me semble, en tout cas, qu'il serait bon que les Haïtiens apprissent à la vieille Europe, si fière de son antiquité et de sa civilisation, qu'ils n'ont cessé d'être Français qu'après avoir fourni leur contingent de gloire à la France.

« Veuillez agréer, messieurs et chers compatriotes, l'assurance de mes sentiments distingués et reconnaissants. »

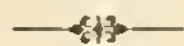
ALEXANDRE DUMAS.

5 août.

Détails sur la mort de Voltaire. — Dans un catalogue d'autographes nous trouvons une importante lettre de Jean Fabroni, savant chimiste italien, qui contient de précieux détails sur la mort de Voltaire.

D'après l'avis de ce savant, ce n'est ni l'âge ni d'anciennes maladies, mais les critiques de ses ennemis, la satire des Derviches, qui ont précipité sa mort.

Il voulait, paraît-il, amener l'Académie à changer la langue française et à remanier l'alphabet au point de vue phonétique. « Il a choisi une lettre, a travaillé deux jours et deux nuits, en buvant quarante tasses de café et a été pris de strangurie. Le maréchal de Richelieu lui a fait prendre une potion qui a accéléré sa mort. »



Le séjour de Rousseau à Venise (1743-44). — On sait que Rousseau s'est trouvé à Venise, dans les années 1743 et 1744, en qualité de secrétaire de M. de Montaigu, ambassadeur de France. Il vient de paraître à Genève une publication due aux soins de MM. Théodore de Saussure et Ceresole, consul suisse à Venise, qui apporte sur ce séjour de Rousseau dans cette ville des renseignements curieux et des documents inédits. M. de Saussure en a résumé la substance dans une intéressante communication, dont nous empruntons le compte rendu au *Journal de Genève* du 13 février.

« M. Ceresole a déterminé tout d'abord le palais que Rousseau a habité à Venise. Ce palais, successivement possédé par les familles Loredan, Querrini, Correr, sert aujourd'hui de dépôt à MM. Juliani, marchands de bois de construction. D'ailleurs, le séjour qu'y fit Rousseau est complètement oublié :

« M. Ceresole a constaté que Rousseau arriva à la fin d'août 1743 dans cette ville, et il a découvert un procès-verbal d'une séance des inquisiteurs d'État prouvant qu'il en est parti le 22 août 1744. Une seule signature de Rousseau se trouve aux archives de Venise. Elle est au bas d'un passeport pour laisser entrer en franchise de la farine et du vin pour l'usage et consommation de la maison de l'ambassadeur. Rousseau se vante d'avoir joué un rôle important à l'ambassade de Venise. Ce rôle est fort amoindri par les découvertes qu'a faites M. Ceresole. Cependant Rousseau paraît avoir dit vrai dans beaucoup de cas. Ainsi il parle, dans ses *Confessions*, de l'affaire du capitaine marchand Olivet, dont l'équipage avait eu une rixe avec celui d'une tartane vénitienne. Il croit se souvenir d'avoir écrit un mémoire pour le Sénat à ce sujet. Or M. Ceresole a trouvé le mémoire même écrit de la main de Rousseau dans les archives de la république.

« Rousseau parle également d'un procès-verbal rédigé par lui et contenant l'interrogatoire des témoins de la rixe. M. Ceresole a encore trouvé une copie de ce procès-verbal au consulat de France à Venise. Mais quelques doutes peuvent s'élever sur la véracité de Rousseau lorsqu'il se vante d'être l'auteur de ce procès-verbal. En tout cas, M. Ceresole estime apocryphe l'histoire que fait Rousseau de Véronèse et des deux danseuses Camille et Coraline, ses filles.

« Les archives des inquisiteurs d'État, qui parlent de tout ce qui se passait à Venise, n'y font aucune allusion. Rousseau a calqué cette histoire sur une autre parfaitement identique, dans laquelle seulement les personnages sont changés, afin d'exagérer, comme dans d'autres occasions, le rôle qu'il a joué à Venise. Cette dernière histoire est celle de la danseuse Barbarine, que le Sénat expédia de force au roi de Prusse Frédéric II, sous escorte du capitaine Gradenigo et de douze cavaliers. Les documents à ce sujet sont très curieux.

« Outre l'extrait du mémoire de M. Ceresole, publié dans l'*Art*, il n'a paru sur le séjour de Rousseau à Venise qu'un article dans le *Journal des Débats* (22 janvier 1862), par Saint-Marc Girardin. Cet écrivain a consulté la correspondance de Venise, au ministère des affaires étrangères, pendant les années 1743 et 1744, et constaté que les faits racontés par Rousseau concordent plus ou moins avec cette correspondance, mais que la signature ou même le nom de Rousseau n'y figurent nulle part. Cet article est d'un style charmant, mais il a été composé avec quelque légèreté. L'auteur relate d'une manière inexacte les faits mentionnés dans la correspondance et il ne s'est pas même assuré si les lettres conservées au ministère sont de la main de Rousseau ou d'une autre main.

« M. Ceresole s'est donc adressé à M. le docteur Edmond Rott, secrétaire de la légation suisse à Paris, lequel fait dans ce moment un travail historique pour le Conseil fédéral, et lui a demandé d'examiner de plus près à son intention la correspondance de Venise au ministère des affaires étrangères. Grâce à cet examen, on sait maintenant qu'il y a audit ministère 116 pièces (lettres, copies de mémoires ou traductions) de l'écriture de Rousseau. Des extraits en figurent dans la publication qu'édite M. de Saussure.

« Il vaudrait la peine de les examiner de plus près, car on peut ajouter foi à Rousseau lorsqu'il dit qu'il rédigeait les lettres de l'ambassadeur et que celui-ci ne faisait que les parcourir avant d'y mettre sa signature. Quelques billets informes, écrits de la main de Montaigu, presque toujours pour réclamer ses « appointements » qui étaient en retard, prouvent en effet qu'il était incapable de dicter ou même d'inspirer des lettres comme celles que Rousseau a écrites pour lui. A la fin de ces lettres on trouve seulement, de temps en temps, quelques phrases mal bâties (parlant encore des appointements non payés) qui sont évidemment de Montaigu et que Rousseau a été condamné à copier à la suite de sa rédaction.

« Quant à la partie des lettres rédigées par Rousseau, on y reconnaît une certaine hâte. Ce n'est pas le style élégant et correct auquel le futur écrivain n'arriva plus tard qu'à force de patience et de travail; mais ce n'est pas non plus la rédaction d'un secrétaire ordinaire, qui ne s'applique à sa tâche que juste assez pour ne pas mériter des reproches. Malgré l'insignifiance des sujets qu'il traite, on voit qu'il cherche à donner un tour intéressant aux lettres qu'il écrit pour l'ambassadeur. »

Documents sur Gutenberg. — Un document de la plus haute importance a été récemment découvert à la bibliothèque de l'Université de Rouen : c'est une lettre du R. P. Guillaume Fichet, prieur de la Sorbonne, qui s'intéressait beaucoup à l'art typographique, dont il contribua plus que personne à répandre l'emploi dans la ville de Paris.

Elle est adressée à Robert Gaguin et sert d'introduction au *second* livre imprimé à Paris et qui portait le titre de *Gasparini Pergamensis orthographiæ liber.*

Cette pièce remonte à l'année 1470. Il y est dit, entre autres choses curieuses, qu' « une nouvelle troupe de libraires, venue, d'après ce que l'on sait, d'Allemagne, d'où elle se répand en nombre considérable dans toutes les directions, a apporté la grande nouvelle qu'un nommé « Jean », qui se donne le nom de « Gutenberg » et habite près de Mayence, a inventé l'art de reproduire les livres, non avec des crayons ou des plumes, comme cela s'est pratiqué jusqu'à ce jour, mais à l'aide de petits caractères en métal, et cela d'une manière égale, belle et même élégante ».

Il est fait ensuite mention de ceux qui, les premiers, ont fait connaître le nouvel art à Paris, tels que Ulrich, Michaël et Martin, qui importèrent, entre autres, les lettres de Gasparin, revues par Johannes Lapidanus.

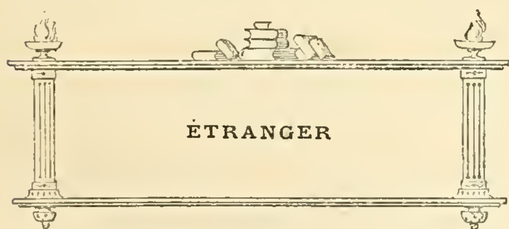
Enfin, dans ce document, outre le panégyrique de l'art nouveau de la typographie, se trouve aussi le nom de l'inventeur de cet art, Gutenberg, qui y est nommé d'une façon claire, nette et aussi précise que possible.

Les autorités sur lesquelles s'appuie Fichet dans ses assertions sont : d'abord les Allemands, qui, les premiers, firent connaître l'imprimerie à Paris : Martin Krantz, fils de Pierre Krantz, dont on vit le nom figurer dans le fameux procès de Fust, en 1455 ; puis Michel Freiburger, et enfin Ulrich Gering.

Ils vinrent de Bâle et fondèrent à Paris la première imprimerie.

On ne saurait douter de l'exactitude de leurs renseignements, car tous ces typographes étaient ses contemporains et quelques-uns des amis de l'auteur.

On sait, d'ailleurs, que Gutenberg mourut en 1468.



— Nous recevons la communication suivante :

« En 1707, le gouvernement français fit acheter à Stockholm et transférer en France trois gros volumes in-folio contenant une série de lettres manuscrites en langue suédoise, adressées de 1626 à 1630 par le chancelier Oxenstiern au roi de Suède, Gustave II Adolphe. Le gouvernement suédois, désireux de pouvoir rentrer en possession de ces pièces, ou du moins en obtenir des copies, s'est adressé au gouvernement français, en le priant de vouloir bien les faire rechercher dans les collections publiques en France. Le gouvernement de la République a bien voulu accéder à cette demande, mais les recherches qui ont eu lieu jusqu'à présent sont demeurées sans résultat.

« Il y aurait actuellement d'autant plus d'intérêt à pouvoir retrouver les manuscrits en question que l'on se prépare en Suède à publier prochainement les œuvres du célèbre chancelier, et que sa correspondance avec le grand roi doit figurer en tête de la publication.

« Les personnes qui auraient quelque connaissance de l'existence des documents dont il s'agit sont priées de vouloir bien en informer la légation de Suède et Norvège à Paris, 9, rue de la Baume.

« Paris, le 23 février 1885. »



Allemagne. — *Un discours de M. Max Müller.* — Voici les passages les plus importants d'un grand discours que devait prononcer M. Max Müller, le célèbre orientaliste d'Oxford, à l'occasion de la réunion des philologues à Dessau, et que publie la *Deutsche Rundschau :*

« Il serait oiseux de vouloir démontrer une fois de plus que la méthode historique et expérimentale seule permet de faire de nouvelles découvertes scientifiques. — Lorsque j'étais encore étudiant à l'Université de Berlin, on croyait à la méthode opposée, patronnée par Hegel, qui prétendait reconstruire l'histoire des temps les plus reculés en procédant *à priori*, c'est-à-dire en puisant dans l'imagination du philosophe. — Quand les faits se révoltaient, il disait tranquillement : « Tant pis pour les faits. »

« Le philosophe Schelling, par son amour pour le culte des anciens Hindous, se rencontrait avec les prédilections de son adversaire, Schopenhauer.

« A Francfort, je me trouvai avec Schopenhauer, dont à Berlin je n'avais entendu parler qu'avec mépris ou dédain. — Il régnait alors dans les universités allemandes la vilaine habitude d'abuser de la chaire pour vilipender et rendre ridicules les professeurs qui ne partageaient pas vos opinions.

« Plus tard, mes propres études me firent connaître les petits et les grands côtés de Schopenhauer, ce géant de l'intelligence.

« A Paris, Eugène Burnouf m'initia à la méthode historique. — M. Burnouf a eu le mérite d'avoir, le premier, approfondi les Védas et la littérature immense du bouddhisme, et, en 1845, c'était le seul homme en Europe qui embrassât ce vaste domaine.

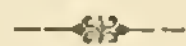
« Ce que je sais, je le dois avant tout à ce grand maître... »

Citant son édition du *Riga Véda* en six volumes, M. Max Müller dit : « Ce travail eut un résultat curieux, car il produisit dans l'Inde un mouvement qu'on pourrait comparer à celui de la Réformation en Europe, au XVIe siècle. — Les prêtres hindous considéraient le Véda comme une révélation divine, et voici que l'impression et la reconstruction critique du

texte et de son commentaire enlevaient à la plus ancienne des mythologies son caractère et son importance sacrée ! »

Après ce premier travail, M. Max Müller, avec le concours des principaux orientalistes d'Europe, publia successivement vingt-quatre volumes d'une traduction de l'ensemble des livres sacrés de l'Orient.

« Que n'auraient point donné, dit-il, Schelling et Schopenhauer, Humboldt et Bunsen pour avoir une pareille collection ! » — Aujourd'hui on est parvenu à lire avec facilité et avec une parfaite sûreté des langues de l'Orient, dont, il y a quarante ans, on connaissait à peine l'existence.



Angleterre. — *Le premier journal imprimé au moyen de la vapeur.* — Nous avons donné, dans notre dernière livraison, un abrégé de l'histoire du *Times* depuis sa fondation. Voici quelques détails complémentaires sur le premier numéro de ce journal qui ait été imprimé au moyen de la presse Kœnig.

« Ce fut le soir du lundi 28 novembre 1814 que, dans la salle des presses du *Times*, l'ordre fut donné aux ouvriers de ne point mettre les formes sous presse, sous prétexte qu'on attendait des nouvelles importantes du continent. — Mais, pendant ce temps, dans le local à côté, les roues des machines de Kœnig commençaient à tourner, les formes prenaient leur marche régulière et se couvraient d'encre qu'elles transmettaient ensuite à la feuille pendant la marche rapide du cylindre ; et, bientôt après, des centaines et des milliers de feuilles du *Times* furent prêtes à être livrées au public. »

On s'imagine l'agitation avec laquelle tous ceux qui étaient présents, Kœnig et son ami Bauer surtout, suivirent pendant cette nuit la marche de la machine, et leur inquietude fiévreuse lorsque parfois un petit arrêt se produisait. — Qui pourrait dépeindre leur joie, lorsque le numéro du *Times* du mardi 29 novembre 1814 fut enfin complétement imprimé, débutant par un article enthousiaste annonçant au monde la réussite de cette grande entreprise.

Nous reproduisons ici la traduction de l'article de fond du *Times* du 29 novembre 1814 ; c'est un des documents les plus importants pour l'histoire de l'imprimerie :

« Notre numéro d'aujourd'hui présente au public le résultat pratique du plus grand perfectionnement qu'ait subi l'imprimerie depuis son invention.

« Le lecteur de cet article tient dans ses mains un des plusieurs mille exemplaires du *Times* qui ont été imprimés, cette nuit, au moyen d'un appareil mécanique.

« Un système mécanique que l'on croirait animé d'une vie propre vient d'être inventé et exécuté ; non seulement il fait seul les lourds travaux de l'imprimerie, mais encore, quant à la rapidité et à l'exactitude du travail, il est supérieur au système manuel.

« Le public pourra juger de la grandeur de l'invention par ses effets : après que la composition a été faite et établie dans ce que nous appelons la forme, il ne reste guère autre chose à faire aux gens occupés à la machine que de la servir et de surveiller sa marche.

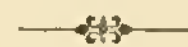
« Il suffit de la pourvoir de papier ; elle-même pousse la forme, aller et retour, distribue l'encre, porte la feuille sur la forme encrée, puis la livre entre les mains d'une personne placée exprès pour la recevoir.

« En même temps, la forme revient sur elle-même pour se garnir d'encre à nouveau, afin d'imprimer la feuille suivante ; l'ensemble de cette opération compliquée se fait avec tant de célérité et de régularité dans tous les mouvements que, dans une heure, on n'imprime pas moins de onze cents feuilles.

« L'inventeur, Saxon de naissance, s'appelle Kœnig ; c'est sous la direction de son ami et compatriote Bauer que son invention a été exécutée. »

Le numéro du *Times* qui contient cet article, le premier qui ait été imprimé au moyen d'une machine, est d'une meilleure exécution que la plupart des numéros précédents, tout au moins si l'on en juge par l'exemplaire conservé au *British Museum*. — La dernière page seule laisse voir un petit pli du papier et le registre laisse à désirer ; mais les registres des numéros précédents, qui étaient faits sur des presses à bras, sont loin d'être irréprochables.

(*Bulletin de l'imprimerie et de la librairie*).

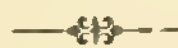


Italie. — *Manuscrit donné au pape par lord Ashburnham.* — Le 5 de ce mois, le prince Bandini-Giustiniani, au nom de son ami le comte d'Ashburnham, a remis solennellement entre les mains du pape un des plus précieux manuscrits de la bibliothèque d'Ashburnham-Place, qui va combler une lacune dans la série des registres des souverains pontifes. C'est le volume qui contient les lettres écrites par Innocent III pendant les années 1207-1209. A cette occasion, les rédacteurs de la *Bibliothèque de l'École des Chartes* vont faire paraître une notice sur les registres d'Innocent III. Nous en avons tiré les renseignements suivants, sur les pérégrinations d'un registre qui, sorti des archives du saint-siège au commencement du XVe siècle, y rentre en 1885, après avoir longtemps erré en Espagne, en France et en Angleterre. L'histoire de ce manuscrit nous a paru assez curieuse pour être mise sous les yeux de nos lecteurs.

Au XIVe siècle, le registre dont il s'agit était au palais d'Avignon, avec les archives du saint-siège. Il en fut enlevé par Benoît XIII et porté en Espagne dans le château de Peniscola. Le cardinal de Foix, vers l'année 1429, le ramena en France et le déposa à Toulouse, dans la bibliothèque du collège de Foix. De Toulouse, il passa à Dijon, vers la fin du XVIe siècle, et, après avoir figuré dans le cabinet de plusieurs amateurs dijonnais, il devint, sous le règne de Louis XIV, la propriété de François Bosquet, évêque de Montpellier. Il resta à l'évêché de Montpellier jusqu'après la mort de l'évêque Charles-Joachim Colbert de Croissi. Passé en Angleterre au milieu du XVIIIe siè-

cle, il se trouvait, vers l'année 1848, chez Andrews, libraire de Bristol, qui le vendit au comte d'Ashburnham pour la somme de 31 livres 10 shillings.

La présence d'un des premiers registres des archives du Vatican dans la bibliothèque de lord Ashburnham fut signalée au cardinal J.-B. Pitra, en 1883, au moment où le Musée britannique espérait pouvoir acheter tous les manuscrits de cette bibliothèque, sauf à rétrocéder à la France les articles que notre pays avait un intérêt particulier à récupérer. Le célèbre bibliothécaire de l'église de Rome se mit aussitôt en campagne pour faire rentrer le saint-siège en possession du registre ; il espérait alors que, moyennant une compensation, l'administration du Musée britannique pourrait se prêter à une si légitime réintégration. Malheureusement, le gouvernement anglais s'étant borné à acheter le fonds des manuscrits Stowe, les démarches du cardinal Pitra auprès des *trustees* du Musée britannique devaient demeurer infructueuses ; mais le comte d'Ashburnham, qui en avait eu connaissance, est allé au-devant des vœux du saint-siège, et, sans vouloir entendre parler d'aucune compensation, il a purement et simplement fait hommage à Léon XIII du précieux volume qui, après plus de quatre siècles d'exil, va reprendre sa place à côté des autres registres d'Innocent III.



La Presse italienne. — La statistique de la presse périodique italienne a été dressée par les soins du ministère de l'intérieur et se publie dans une annexe au *Calendrio generale del Regno.* Depuis le 1er janvier 1881, c'est à la direction générale de la statistique qu'a été confié ce soin; cette direction a en cours de publication une nouvelle statistique, qui donnera tous les renseignements en date du 1er janvier 1884.

La Stampa periodica, il commercio dei libri e la tipografia in Italia, Milano 1875 et *la Strenna album dell'Associazione della stampa periodica, Roma* 1881, nous fournissent les données suivantes sur la situation actuelle et l'augmentation progressive des journaux italiens depuis 1836.

I. *Progression de la presse périodique en Italie depuis 1836.*

Années.	Nombre de journaux.	Années.	Nombre de journaux.
1836	185	1870	723
1845	220	1873	1.127
1856	311	1880	1.454
1864	450	1883	1.378

II. *Répartition par provinces du nombre de journaux et périodiques au 1er janvier 1883.*

Lombardie	217	Ligurie	52
Rome	210	Marche	37
Piémont	178	Puglie	36
Campanie	153	Calabres	35
Toscane	153	Abruzzes et Molize	20
Émilie	108	Sardaigne	13
Vénétie	80	Umbrie	10
Sicile	71	Basilicata	5

III. *Villes qui ont plus de dix journaux et périodiques.*

Rome	200	Lucques	14
Milan	141	Sienne	13
Naples	120	Côme	12
Turin	94	Livourne	12
Florence	79	Modène	11
Bologne	37	Pise	11
Gênes	35	Catania	10
Alexandrie	26	Forli	10
Venise	24	Plaisance	10
Palerme	24	Udine	10
Padoue	16	Vérone	10
Messine	15		

En classant ces journaux suivant les catégories auxquelles ils appartiennent, on trouve :

200 journaux politiques, 58 politico-religieux, 424 littéraires et scientifiques, 267 dévoués aux intérêts judiciaires, techniques et militaires, 194 journaux financiers, économiques, industriels et commerciaux, 83 journaux humoristiques, journaux de modes et de sport. 61 feuilles sont consacrées à l'éducation et 69 sont de nature exclusivement religieuse.

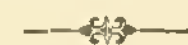
Quant à la périodicité, 159 journaux sont quotidiens; les autres paraissent : 111 deux ou trois fois la semaine, 539 une fois la semaine, 168 deux ou trois fois par mois, 257 une fois par mois, 77 tous les deux mois, 16 tous les trois mois, 50 paraissent à plus de trois mois d'intervalle.

Voici enfin quelques détails sur l'année de fondation de ces journaux.

Le plus ancien journal d'Italie est *la Gazzetta di Genova,* qui date de 1798; quant aux autres journaux, ils datent des années suivantes :

5 de	1820 à 1830	590 de	1880
6 de	1840	166 de	1881
19 de	1850	323 de	1882
52 de	1860	34 de	1883
181 de	1870		

Il Corriere mercantile a été fondé en 1824;
Gli Annali universali di medecina, en 1814;
Il Bollettino delle scienze mediche, en 1824;
La Collezione celerifera delle leggi e decreti dello Stato, en 1822 et *les Annali dell' Istituto di corrispondenza archeologica germanica,* en 1822.



Statistique des ouvrages parus en Allemagne et en Angleterre pendant l'année 1884. — Il s'est publié en Allemagne, pendant l'année 1884, plus de 15,600 ouvrages qui se répartissent sur les matières suivantes :

Pédagogie	2.029	Arts et musique	623
Jurisprudence, politique, statistique	1.472	Langues classiques et orientales	612
Théologie	1.461	Géographie	460
Romans, théâtre, etc	1.303	Bibliographie	438
Médecine	928	Langues modernes	489
Sciences naturelles	815	Livres pour la jeunesse	406
Histoire	807	Sciences militaires	380
Sciences commerciales	698	Mathématiques	204
Ouvrages populaires, calendriers, etc.	643	Divers	»
		Ensemble	15.607

En 1883, il s'était publié 14,802 ouvrages, ce qui donne pour 1884 une augmentation de 805.

Dans la même année, il a paru dans le royaume-uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, 4,832 publications nouvelles et 1,413 rééditions d'ouvrages déjà existants.

Voici, classée par ordre de matières, la production littéraire de 1884 :

Théologie	724	commerce et statistique	203
Ouvrages pour la jeunesse	603	Poésie	179
Philologie	543	Jurisprudence	163
Histoire	490	Médecine	160
Arts et sciences	432	Essais et monographies littéraires	160
Nouvelles et romans	408	Brochures et divers	208
Périodiques	323		
Géographie	236		
Économie sociale		Ensemble	4.832

Chine. — *Le plus ancien journal du monde.* — On n'ignore pas que les Chinois connaissaient et mettaient en pratique, bien avant nous, une foule d'inventions utiles que les Occidentaux s'imaginent avoir été les premiers à découvrir. Ce que l'on sait moins bien peut-être, c'est que leur journal officiel, qui se publie aujourd'hui encore, compte près de dix siècles d'existence.

Le journal de Pékin a été fondé vers l'an 911 et a commencé à paraître à intervalles réguliers à partir de 1351. Ce journal chinois paraît aujourd'hui en trois éditions : la première porte le titre de *King Paou*, ou journal des habitants, et est imprimée sur papier jaune; c'est le moniteur officiel du Céleste-Empire.

La seconde édition, également imprimée sur papier jaune, *la Chsina Paou* ou journal des commerçants, n'enregistre que des nouvelles relatives au commerce.

Quant à la troisième édition, intitulée *Pitan Paou* ou feuille provinciale, elle se tire sur papier rouge et reproduit des extraits des deux premiers journaux.

A travers les Revues.

Nous signalons volontiers une curieuse petite revue-gazette mensuelle : *Les taches d'Encre*, entièrement rédigée par M. Maurice Barrès avec beaucoup d'humour, d'esprit et de critique. Trois livraisons de cette petite revue ont déjà vu le jour; nous souhaitons bon courage au jeune directeur, qui est un vaillant et un lettré fervent. Sa gazette sera curieuse par la suite, comme toutes les publications faites par un seul, et par conséquent homogènes, frondeuses et sans dissidences possibles.

— Une publication spéciale, la *Typologie-Tucker*, a fait paraître, dans son numéro du 15 janvier, le commencement d'un intéressant travail sur ce sujet : *Béranger typographe et poète.*

Allemagne. — Le premier numéro d'une nouvelle revue consacrée à la science de la musique paraît à partir du 1er janvier 1885, chez MM. Breitkopf et Hartel, à Leipzig. — La *Vierteljahrsschrift für Musikwissenschaft* est rédigée par MM. F. Chrysander, P. Spitta et Guido Adler. — Prix annuel, 15 francs.

— Le *Neue Anzeiger für Bibliographie und Bibliothekwissenschaft* de M. J. Petzholdt, qui se publiait à Dresde, sera désormais rédigé par M. Joseph Kürschner et paraîtra chez M. W. Spemann, à Stuttgart.

Angleterre. — Une double revue intitulée *The Dublin University Review* paraîtra deux fois par mois, à partir du 1er février, et contiendra, en dehors d'articles purement littéraires, des informations relatives à l'enseignement supérieur en Angleterre.

Ce périodique sera l'organe du *Trinity College* de Dublin.

Belgique. — Sous ce titre, *la Société nouvelle*, il paraît depuis peu, à Bruxelles, une revue mensuelle qui s'occupe de sociologie, de science et de littérature. Parmi les articles contenus dans les trois premières livraisons, nous signalerons : Denis : *La définition du socialisme.* — E. Reclus : *Étude sur la famille.* — Metchnikoff : *Les paysans anglais.* — Nautet : *Psychologie de décadents.*

Hollande. — Les *Annales de l'École polytechnique de Delft*, revue trimestrielle des sciences techniques, paraissent depuis le 1er janvier 1885, chez M. Brill, à Leyde.

COMPTES RENDUS D'OUVRAGES FRANÇAIS

Academy (Janvier 31) :

Les Polynésiens, par M. Lesson (Paris, lib. Leroux).

Nuova Antologia (Janvier 15) :

Frédéric II et Louis XV, par le duc de Broglie.

Les origines de la France contemporaine, par H. Taine, tome III.

Souvenirs de jeunesse, par Francisque Sarcey.

Les vrais Arabes, par Denis de Rivoire.

Indiscrétions contemporaines, souvenirs intimes, par Joseph d'Arçay.

Saturday Review (Décembre 13) :

H. Taine : *Les origines de la France contemporaine.* — La révolution, tome II.

— A propos des mystères de Marseille de M. Zola, la *Saturday Review* relève une erreur typographique, qui certainement a passé inaperçue en France. M. Zola se défend d'avoir à rougir de ses *premiers* travaux... Il est évident qu'il faut lire *derniers*, remarque assez judicieusement le journal anglais.

Janvier 17 :

Frédéric II et Louis XV, par le duc de Broglie.

Scottish Review (Janvier) :

Les transformations politiques de l'Italie sous les empereurs romains. Paris, E. Thorin.

Histoire du Canada et des Canadiens français, par Eugène Réveillaud. Paris, Grassart.

The Week (revue des Etats-Unis). Janvier 8 :

Les origines de la France contemporaine, par Taine.

NÉCROLOGIE.

FRANCE

— Jules Vallès est mort, le 14 février, des suites du diabète dont il souffrait depuis plusieurs années.

Jules Vallès est né en 1833, au Puy-en-Velay, où son père était professeur; sa jeunesse a été racontée par lui dans la première partie de l'un de ses derniers ouvrages, *Jacques Vingtras*, qui est une autobiographie. Ce livre est trop connu pour que nous revenions sur les détails qu'il contient; nous nous contenterons de retracer rapidement et succinctement les dernières phases de la vie si agitée du célèbre polémiste.

A peine âgé de dix-sept ans, et après avoir abandonné l'École normale, où il avait été envoyé pour s'y préparer à l'enseignement, il organisa, avec quelques jeunes gens de son âge, un complot ayant pour but de s'emparer de la personne de Louis Bonaparte, alors président de la République. A la suite de cette tentative, Vallès fut arrêté et conduit à Mazas. A sa sortie de prison, il alla à Nantes, où se trouvaient ses parents.

A son retour à Paris, en 1850, il devint secrétaire de Gustave Planche, qui mourut en 1857 et auquel il consacra une étude pleine d'affectueux souvenirs. Vallès vécut ensuite pendant quelque temps en donnant des leçons. A cette même époque, il publia une brochure, *l'Argent*, « par un homme de lettres devenu homme de bourse ». Il entra ensuite au *Figaro*, alors bi-hebdomadaire, où il fut chargé de rédiger les revues financières.

Il était en même temps employé à la mairie de Vaugirard : il occupa ce poste pendant quatre ans.

Sa situation au *Figaro* s'améliora à mesure que cette publication obtint plus de succès; en 1860, il y publia un article : *le Dimanche d'un jeune homme pauvre*, qui fut très remarqué et qui marqua le commencement de ses succès. De 1861 à 1865, il collabora à la *Revue européenne*, à *la Liberté*, à *la Presse*, à *l'Époque*; les articles qu'il publia dans ces différents journaux ont paru en volume sous le titre : *les Réfractaires* (1866).

Il entra ensuite à *l'Événement*, que dirigeait alors M. de Villemessant, avec un traitement mensuel de 1,500 francs. La série d'articles de *l'Événement* a paru sous le titre *la Rue*, titre sous lequel, en 1867, il fonda lui-même un journal auquel collaborèrent plusieurs écrivains qui ont eu une destinée bien différente : Arthur Arnould, Castagnary, Puissant, Ranc, Cavallier (Pipe en bois), Pierre Denis, etc.

La Rue succomba après six mois d'existence.

En 1868, il rentra au *Figaro*, qu'il ne tarda pas à quitter de nouveau pour fonder *le Peuple*, avec Charles Longuet, Georges Duchesne, Maroteau, etc., et fut conduit jusqu'aux funestes événements de 1870.

En août 1870, lors des troubles qui suivirent les premiers échecs de l'armée, Vallès fut arrêté et enfermé de nouveau à Mazas, d'où il ne sortit qu'à la révolution du 4 septembre. Il prit part au siège de Paris comme chef de bataillon de la garde nationale, et fut révoqué au 31 octobre, après s'être emparé de la mairie du XIXe arrondissement.

Après le siège, il fonda *le Cri du Peuple*, supprimé par ordre du général Vinoy, et qui ne reparut qu'après le 18 mars, à l'époque où Vallès fut nommé membre de la Commune.

Il fut un des derniers combattants aux barricades, échappa aux recherches de la police, et parvint à se réfugier à Londres, d'où il adressa à *l'Événement* des articles, *la Rue à Londres*, parus depuis sous ce titre en volume, et, au *Voltaire*, *les Notes d'un absent*, signées tour à tour *Un Réfractaire* et *Jacques Vingtras*. En 1878, il collaborait à *la Révolution française*, dirigée par M. Sigismond Lacroix, il publiait un roman : *les Blouses*, dans *la Justice* récemment fondée. Il donnait aussi la forme définitive du livre à cette autobiographie, *Jacques Vingtras*, qui fixait définitivement sa réputation de littérateur. *Vingtras* a trois parties : *l'Enfant*, qui parut sous le pseudonyme de *Jean la Rue*, *le Bachelier* et *l'Insurgé*.

Rentré à Paris après l'amnistie de 1880, Vallès donna des articles à divers journaux : *la Marseillaise*, *le Gil-Blas*, *la France*, etc.

A plusieurs reprises, Vallès avait eu le désir de reprendre dans la presse parisienne la place qu'il y occupait avant 1871. Ce n'est pourtant qu'à la fin d'octobre 1883 qu'il reprit le titre du journal supprimé par le général Vinoy, le 18 mars, et qu'il fit reparaître *le Cri du peuple*.

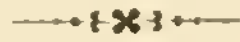
—•⁂•—

— M. Bayle-Mouillard, ancien conseiller d'État, vient de mourir à Paris, âgé de quatre-vingt-cinq ans. Il avait publié, notamment, un *Mémoire sur l'emprisonnement pour dettes*, couronné par l'Académie des sciences morales et politiques, une *Étude sur l'histoire du droit en Auvergne*, une dissertation intitulée *De l'enseignement du droit en province*, une quatrième édition, très augmentée, de l'important *Traité des donations*, de Grenier.

—•⁂•—

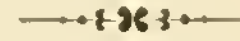
— On annonce la mort, à Alger, du docteur Eugène Bodichon, qui, après avoir pris une part active à la campagne démocratique sous Louis-Philippe, s'était fixé un peu avant 1848 en Algérie, où il exerça gratuitement la médecine parmi les pauvres.

Compris sur les listes de proscription au début de l'empire, on raconte que le général Pélissier refusa de l'expulser d'Algérie; mais le docteur Bodichon fut surveillé; les presses d'un livre suspect qu'il imprimait: *De l'Humanité*, furent brisées par la police impériale; il dut en achever l'impressson à Genève: une seconde édition a paru à Bruxelles en 1866. Ce livre renferme notamment des *Considérations sur l'Algérie*, qui sont restées l'un des documents les plus utiles à consulter sur notre colonie.

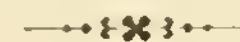


— M. Carette, ancien président de l'Ordre des avocats au Conseil d'État et à la Cour de cassation, chevalier de la Légion d'honneur, vient de mourir.

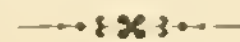
M. Carette était né à Paris en 1803. Fils d'un officier du génie, une infirmité l'avait empêché de suivre la carrière de son père. Après de brillantes études à l'École de droit, il s'inscrivit au barreau de Paris, en 1826. Dix ans plus tard, il succédait à Sirey dans sa charge d'avocat au Conseil d'État et à la Cour de cassation et dans la publication du *Recueil des lois et arrêts*, fondée par le célèbre jurisconsulte et qu'il continua en collaboration avec Devilleneuve. Avec le même collaborateur, il publia, en 1843, le *Nouveau recueil des lois et arrêts* (1791-1830), dont le succès fut considérable et n'a pas cessé.



— On annonce la mort de Mlle Guillaumin, fille de l'éditeur parisien, auquel elle avait succédé.



— Nous apprenons la mort de M. Jasmin, le fils du célèbre poète gascon. M. Jasmin, qui s'était toujours dissimulé derrière la gloire paternelle, tournait lui-même agréablement le vers en langue d'oc; il a composé des poésies fugitives pleines d'esprit et d'à propos et a été, pendant deux ans, président de la Société des félibres de Paris. Il est décédé à Agen, dans la maison de campagne immortalisée par la poésie du père : *Ma Bigno*.



— M. de Liesville, conservateur adjoint de la bibliothèque et du musée de la ville de Paris, est mort à la suite d'une longue maladie.

M. de Liesville avait donné, il y a quatre ans, à la ville de Paris, une importante collection de livres, tableaux et objets d'art qu'il avait réunie sur la Révolution française.

On lui doit une *Histoire médallique de la révolution de février*.



— M. du Sommerard, le directeur du musée de Cluny, est mort le mois dernier.

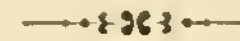
Fils d'Alexandre du Sommerard, le célèbre antiquaire fondateur du musée de Cluny, à la mort de son père, en 1842, il lui succéda comme directeur, et c'est à son initiative que sont dus les accroissements successifs de ce musée spécial, si précieux aujourd'hui pour l'étude des monuments et des pièces du moyen âge et de la Renaissance.

Attaché, vers 1846, à la commission des monuments historiques, il a fait partie du jury des beaux-arts à l'Exposition universelle de 1855 et s'est successivement occupé des expositions françaises et étrangères venues à la suite.

M. du Sommerard a eu également une grande part dans la fondation du musée du Trocadéro. Toute sa vie, il fut un des défenseurs les plus énergiques des idées et des travaux de Viollet-le-Duc.

M. du Sommerard avait beaucoup travaillé à la grande publication des *Arts au moyen âge*, laissée inachevée par son père.

Il meurt à l'âge de soixante-sept ans.



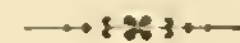
— M. Vatel, ancien avocat, conservateur du musée du Jeu-de-Paume, est mort au palais de Versailles; il était âgé de soixante-neuf ans.

M. Vatel avait publié plusieurs ouvrages de haut intérêt : *Charlotte Corday*, *Vergniaud*, *Mme du Barry*, *le Jeu de Paume*.



ÉTRANGER

Allemagne. — M. George Reimer, le Nestor des éditeurs allemands est mort le 5 janvier dernier. M. Reimer a été, jusqu'au 1er avril 1884, le chef de la maison Reimer, une des plus importantes de Berlin.



Angleterre. — On annonce la mort de M. George Webster Napier, un des constants collaborateurs de *Notes and Queries*. M. G. Napier était un érudit qui s'occupait principalement de l'histoire religieuse en Angleterre aux XVIe et XVIIe siècles.



— M. Samuel Robinson, de Wilmslow, un des meilleurs orientalistes anglais, est décédé dernièrement. M. Robinson avait commencé sa carrière littéraire par la publication d'une traduction du *Wilhelm Tell* de Schiller (1825), puis, s'étant adonné aux langues orientales, il fit paraître une vie de *Ferdusi* et quelques autres volumes sur la littérature persane. Ce n'était pas seulement un savant distingué, mais un homme de bien, qui s'est constamment efforcé d'augmenter le bien-être matériel des ouvriers de la manufacture de coton dont il était directeur. On lui doit la fondation d'une bibliothèque à Wilmington et celle de la Société de statistique de Manchester, la première qui ait été fondée en Angleterre.





Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ART (15 janvier) Diehl : Ravenne; études d'archéologie byzantine. — Schulze : Florence; la loge du Bigallo. — (1er février). Michel : Les tableaux de Teniers à la Pinacothèque. — Dielh : Ravenne. — B. Leroi : Ringel, statuaire, médailleur, dessinateur aquafortiste. — ARTISTE (décembre). Barbey d'Aurevilly : Rythmes oubliés. — J. Péladan : Gustave Courbet. — De Chennevières : Les décorations du Panthéon. — Rioux de Maillou : Paul Baudry : L'homme et l'œuvre. — De Barthélemy : Mme Dupin. — Léon Riotor : Un dessinateur de petits bonshommes (Léonce Petit). — Ducros : Bastien-Lepage.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ECOLE DES CHARTES. (6e liv. 1884). François Delaborde : Notice sur les ouvrages et sur la vie de Rigord, maire de Saint-Denis. — Morel-Fatio : Rapport sur une mission philologique à Valence. — Bruel : Charte de partage de Jean, sire De Joinville, avec l'abbé de S. Mansuy, de Toul (1264). — Bibliographie. — Chronique et mélanges. — BULLETIN DE LA REUNION DES OFFICIERS. (24 janvier) Notice sur l'armée hollandaise. — 31 janvier) Etude sur le casernement. — (14 février) Le service des étapes aux armées. — BULLETIN DE LA SOCIETÉ DE L'HISTOIRE DE PARIS (novembre-décembre). Vitu : La mansarde de Bonaparte au quai Conti. — Alphabets grecs et hébreux publiés à Paris au XVIe siècle. — Lettre inédite de François Ier relative à l'escalier de l'Hôtel-de-Ville de Paris.

CORRESPONDANT. (25 janvier) Chantelauze : Le duc de Broglie historien. — Louis Régis : Le roman théologique en Angleterre. — D'Heylli : La Comédie-Française pendant le siège et la Commune. — De Mandat-Grancey : New-York et Chicago. — (10 février) Général X. : De l'armée. — Loky : Une ligue protectionniste en Angleterre. — F. Bouiller : La Révolution et les Académies. — Denys Cochin : La doctrine de l'évolution et la nouvelle théorie de la vie. — D'Heylli : La Comédie-Française pendant le siège et la Commune. — Mis de Ségur : La marquise de Forbin d'Oppède. — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE (17 janvier) F. Pillon : Encore un mot sur le matérialisme de M. Richepin. — F. Pillon : A propos de la notion de nombre. — J. Grindelle : Vivre! par Ph. Bridel. — F. Grindelle : Le manuscrit de l'abbé N***; par P.-L. Couturier. — F. Grindelle : Le Christ, le pape et la démocratie, par l'abbé Roca. — (24 janvier) F. Pillon : A propos de la notion de nombre. — (31 janvier) Renouvier : Philosophie, science et criticisme. — Lionel Dauriac : La philosophie au collège. — Schlœsing : Philosophie de l'Apocalypse. — CURIEUX. (février) La famille Thiers. — L'*Intermédiaire* et Dentz. — M. An. France. — Diderot. — Gérard de Nerval. — La vente Victor Hugo. — Le premier mariage de M. de Lesseps. — Alfred et Tony Johannot. — Félix Arvers. — Naissance de Pougens. — La veuve de Benjamin Constant.

ECONOMISTE FRANÇAIS (17 janvier) Le développement des chemins de fer dans le monde entier, de 1879 à la fin de 1883. — Deux nouvelles réfutations du socialisme. — La géologie et l'agriculture. — Les Indes hollandaises. — (24 janvier) De la situation des divers pays civilisés au point de vue du réseau des chemins de fer. — Le commerce extérieur de la France en 1884. — Le commerce extérieur de l'Angleterre en 1884. — Le protectionnisme parlementaire et le mouvement libre-échangiste. — (31 janvier) De la création officielle de corps privilégiés parmi les industriels et les travailleurs. — La terre au XIXe siècle : le morcellement parcellaire. — (7 février) Du rôle des pouvoirs publics en temps de crise. — Les Banques foncières en Europe. — Le socialisme et la Révolution française. — De la déportation des criminels. — Le réseau de l'Etat. — Quelle est, en économie politique, la limite des attributions de l'Etat?

GAZETTE ANECDOTIQUE. (31 janvier) Edmond About. — *Denise*. — La question Coppée. — Le banquet Molière. — Eugène Pelletan et George Sand. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS. (février) De Fourcaud : Bastien-Lepage. — P. Mantz : Rubens. — L. Magne : Le vitrail. — Ephrussi : A propos d'Adriaen Brouwer. — Gonse : L'art de bâtir chez les Byzantins.

L'HOMME. (10 janvier) Collineau : Les inférieurs; l'idiot. — Sébillot : Croyances et superstitions de Noël. — Le transformisme et M. Milne-Edwards. — (25 janvier) Fauvelle : L'intelligence et les instincts. — Salmon : Contribution à l'ethnographie des Maures. — De Mortillet : Trouvaille hongroise de l'époque larnaudienne.

INSTRUCTION PUBLIQUE. (17 janvier) Caro : Philosophie contemporaine de la nature. — Croiset : Plaidoyers civils de Démosthène. — Pigeonneau : Les colonies françaises au XIVe et au XVIIe siècle. — Thomas : La logique de Stuart Mill. — (24 janvier) Caro : Discours prononcé sur la tombe d'Edmond About. — (31 janvier) F. Penant : *Histoire des*

Romains, par M. Duruy. — Étude sur Quintilien. — (7 février) Thomas : La logique de Stuart Mill. — Martha : La philosophie à Rome. — Caro : Philosophie contemporaine de la nature. — Delmont : Examen des deux maximes d'Aristote relatives à la vertu. — (14 février) J. Levallois : La Fontaine. — Croiset : Plaidoyers politiques de Démosthène. — Sorel : Le dixième livre de Quintilien. — Rouxel : Domaine de l'économie politique. — INTERMÉDIAIRE (25 janvier) Lettres et documents inédits sur la Clairon. — Les sociétés de bibliophiles. — Mme de Sévigné. — Correspondances inédites de Lamennais. — L'abbé Maury. — Balzac, ses papiers. — Prix des ouvrages de l'esprit avant 1860. — Enseignes de libraires fantastiques. — Débuts de F. Coppée. — Le *Fils naturel* de Diderot. — Plagiat allemand. — La muse historique et le dictionnaire des ouvrages anonymes. — Lettre inédite de Mérimée à Stendhal. — (10 février) Le plus ancien livre avec privilége. — Fabrication du papier. — Sociétés de bibliophiles. — Balzac, ses papiers. — Enseignes de libraires. Vie de Jésus-Christ. — Laverdet. — Lettre inédite d'Alex. Dumas proposant aux Haïtiens d'élever une statue à son père, le général Dumas.

JEUNE FRANCE (décembre) Shelley : Alastor (trad. Sarrazin). — Dietrich : Un philosophe amateur, Léon Dumont. — F. Baille : Eug. Pelletan. — (janvier) E. des Essarts : An. France. — De Gourcuff : les idées libérales avant la Révolution : les philosophes bretons à Berlin. — P. Demeny : Edmond About (Souvenirs). — JOURNAL DES ÉCONOMISTES (janvier) Yves Guyot : La politique coloniale. — De Molinari : Projet d'émancipation des esclaves au Brésil. — De Fontpertuis : Un royaume constitutionnel en Océanie. — JOURNAL DES SAVANTS (janvier) Ch. Levêque : Les manuscrits de Léonard de Vinci. — Egger : Essai sur Thucydide. — De Quatrefages : Caractères intellectuels, moraux et religieux des Mincopies. — G. Pâris : Les fabulistes latins. — Daubrée : Masses de fer natif au Groënland. — JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES (janvier) Le sous-officier et les cadres subalternes. — Lamiraux : Conférences sur le tir. — Bou de Souza : Télégraphie militaire par signaux. — La cavalerie des armées alliées pendant la campagne de 1813. — Les Mémoires du comte de Saint-Germain. — Hennet : Les Compagnies de cadets-gentilshommes et les écoles militaires.

MAGASIN PITTORESQUE (31 janvier) Lefebvre : Transmission des forces à distance. — Merlet : Des filigranes du papier. — MATÉRIAUX POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE L'HOMME (décembre) Piette : Exploration de Tumulus. — Mestorf : Les pierres à écuelles. — Schested : *Recherches archéologiques*. — Martha : *L'archéologie étrusque*. — Collignon : *L'archéologie grecque*. — MOLIÉRISTE (février) P. d'Estrées : Le *Prosatile*. — A. Rousselet : Note sur un Poquelin, drapier. — Thoinan : Souvenir donné à Molière par Louis XIV.

NATURE (17 janvier) La direction des aérostats et l'appréciation des savants. — Les tremblements de terre en Andalousie. — (24 janvier) Les animaux féroces aux Indes. — Études pratiques sur la marche de l'homme. — Un vélocipède aquatique. — (31 janvier) Culture de la nacre à Taïti. — Mitrailleuse Maxim. — Le Monitographe. — (7 février) M. Dupuy de Lôme. — Tombouctou. — Les tremblements de terre. — (14 février) La suspension volontaire de la vie. — Progrès récents dans l'enseignement des sourds-muets. — L'éclairage électrique domestique. — NOUVELLE REVUE (15 janvier) Vasili : La société de Vienne. — Français : Le patriarcat œcuménique et le schisme de Photius. — P. Bourget : M. Leconte de Lisle. — (1er février) A. Daudet : Histoire de mes livres ; *Les Rois en exil*. — F. Maurice : Nantes et la Loire. — Coudt : Le christianisme et ses origines.

POLYBIBLION (janvier) Boissin : Romans, contes et nouvelles. — Comptes rendus, sections de Théologie, Sciences et Arts, Belles-Lettres, Histoire. — Bulletin. — Chronique : Découverte de manuscrits visigothiques. — Notes inédites de Mercier, abbé de Saint-Léger. — Lettres inédites de Henri IV, de Mabillon.

RÉVOLUTION FRANÇAISE (janvier) Eugène Pelletan. — Aulard : Un orateur athée (le conventionnel Jacob Dupont). — Colfavru : L'assemblée législative, son œuvre, son action. — Charavay : Les pionniers de l'histoire de la Révolution. — Les évêques constitutionnels (Etienne Nogaret). — La bibliothèque révolutionnaire du comte de Nadaillac. — Autographes et documents révolutionnaires. — REVUE ALSACIENNE (janvier) De Beauvoir : Le général Schneegans. — Gérard : Deux souvenirs de l'histoire d'Alsace. — Muston : L'Alsace avant l'histoire. — Ducommun : La légende de l'Alsace d'Edouard Schuré. — REVUE D'ANTHROPOLOGIE (janvier) Mathias Duval : Le transformisme. — Ph. Rey : Du poids des hémisphères cérébraux d'après les registres de Broca. — Girard de Rialle : Formose et ses habitants. — Mongeolle : Origines et évolution de la parure. — Ledouble : Les anomalies du grand pectoral chez l'homme. — Bérenger-Féraud : Etude sur la Tarasque. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (novembre-décembre) Deloche : Etude sur quelques cachets et anneaux de l'époque mérovingienne. — Clermont-Ganneau : Inscriptions grecques inédites du Haurân. — Flouest : Stèles de Laraire. — Bertrand : Divinités gauloises. — Battifol : Fragments Sangallensia. — Mariette Bey : Identification des dieux égyptiens avec les dieux d'Hérodote. — Perrot : Le rôle historique des Phéniciens. — REVUE DE L'ART FRANÇAIS (janvier) Buste de Henri IV attribué à Germain Pilon. — Valaperta, portrait de J.-J. Rousseau. — Anne Rubens, Norbert Roettiers, graveur de monnaies et de médailles. — Les graveurs parisiens Thevenon et Guyon. — REVUE BRITANNIQUE (janvier) Watts Phillips : Théodora. — Pope et ses œuvres. — De la nature de la démocratie. — La coloration dans les fleurs et chez les insectes. — M. Cavaignac, député, et le réseau de l'Est. — REVUE DES CHEFS-D'ŒUVRE (février) Defoë : Lady Roxana, traduction de Saint-Héraye. — Hardy : Marianne, tragédie. — De Brosses : Lettres sur l'Italie. — Idées de Beaumarchais sur l'Opéra. — D'Epinay : Mémoires et correspondance. — Leopardi : Cantique sur l'approche de la mort, trad. Rabbe. — Gresset : Pièces inédites. — REVUE CONTEMPORAINE (janvier) J. de Goncourt : Lettres inédites. — Hennequin : Edgard Poë. — Haraucourt : Poésies. — Joussemet : Le passé et l'avenir du Sénat. — Un député : Jules Ferry. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE. (19 janvier) Ortolan : Histoire de la législation romaine. — Lafaye : De poetarum et oratorum certaminibus apud veteres. — De Heinemann : Les manuscrits de la bibliothèque de Wolfenbüttel. — Denis : De la philosophie d'Origène. — De Cosnac : Les richesses du palais Mazarin. — (26 janvier) Friedlaender : Martial. — Pellechet : Notes sur les livres liturgiques du diocèse d'Autun. — Duc de Broglie : Frédéric II et Louis XIV. — (2 février) Taine : Le gouvernement révolutionnaire. — Clermont-Ganneau : Notes d'archéologie orientale. — Bémont : Simon de Montfort. — (9 février) Bruns : Etude sur Lucrèce. — Baum et Cunitz : Histoire ecclésiastique des églises réformées. — Parfouru : Catalogue des incunables de la bibliothèque d'Auch. — Courdaveaux : Sur quoi reposent les prétentions politiques de l'Eglise ? — REVUE DES DEUX MONDES (15 janvier) Melchior de Vogüé : Dostoievsky. — A. Filon : William Hogarth. — V. du Bled : Une ancienne colonie française, le Canada. — (1er février) Risler : La crise agricole en France et en Angleterre. — H. Houssaye : L'impératrice Théodora. — De Varigny : Gheel : Une colonie d'aliénés. Brunetière :

les *Etudes diplomatiques* de M. le duc de Broglie. — L. Ganderax : *Denise*. — REVUE FELIBREENNE (15 janvier) P. Mariéton : Les félibres. — F. Mistral : *Lou Lioun d'Arle*. — P. Arène : Vieux tambourinaires. — (30 janvier) Brémond : Salut à la luno. — Bernard : La légendo dou Viro. — Souleu — Aubanel : Vesprado d'Abrieu. — De Gagnaud : L. Felibre de Lengado. — REVUE FRANÇAISE DE L'ÉTRANGER ET DES COLONIES (janvier-février) Krafft : Mobilisation de l'armée chinoise ; Tien-Tsin à Pékin — Des Fosses : Le shérif de Wazzan. — Exploration du Dr Colin dans le haut Sénégal. — Michel : Notes de voyage au Chili. — Marbeau : Les Nouvelles-Hébrides. — REVUE GENERALE (15 janvier) H. Chantavoine : Eugène Pelletan. — A. Piedagnel : Un ami des livres ; M. Ximenès Doudan. — Bourchenin : Physionomie d'une ville protestante au XVIIe siècle. — (1er février) Yves Guyot : Les récidivistes devant le parlement. — G. Pascal : L'Académie nationale de musique à propos de Tabarin. — REVUE DE GEOGRAPHIE (décembre) Levinck : L'oasis de Figuig. — Perrier : les explorations sous-marines du *Travailleur* et du *Talisman*. — Drapeyron : Organisation des congrès nationaux de géographie. — Girard : Topographie comparée des côtes de l'Océan et de la Manche. — (janvier) De Crozals : Un préjugé géographique ; la zone torride. — Levinck : L'oasis de Figuig. — Allain : L'île Formose. — Documents pour l'histoire des colonies françaises. — REVUE GEOGRAPHIQUE (janvier) Renaud : La France à l'extérieur. — Froideveaux : Les voyages du Dr Crevaux. — Escard : Le prince Roland Bonaparte en Italie. — REVUE INDEPENDANTE (février) Chevrier : La Liberté de la chair. — Huysmans : Le nouvel album d'Odilon Redon. — Charles Vignier : Fictions. — Oscar Méténier : La Chair. — Charles Morice : La mort des papillons (tercets). — Paul Bonnetain : Les éditeurs. — Leon Cladel : Rara Avis. — Édouard Rod : M. Paul Bourget. — REVUE LITTERAIRE (janvier) A. Rastoul : Louis XVII (R. Chantelauze). — R. d'Artois : Le second empire (M. de Maupas). — Albert Battandier : Un précieux manuscrit. — Baron Réné de France : Claude de France (R. de Magnienville). — Un trappiste au XIXe siècle (P. Jean-Baptiste). — REVUE MODERNE (31 décembre) F. Coppée : Victor de Laprade. — E. Parrocel : De l'influence des artistes provençaux dans l'antiquité. — (15 janvier) A. Ricard : Les débuts de Maury à Paris. — F. Coppée : Victor de Laprade. — Parrocel : De l'influence des artistes provençaux. — REVUE PHILOSOPHIQUE (février) Lachellier : Les lois psychologiques dans l'école de Wundt. — Beaussire : Les principes formels et les conditions subjectives de la moralité. — Pouchet : La biologie aristotélique. — Séailles : La Causalité, d'après Hume. — Regalia : Téléologie de la douleur. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (10 janvier) J. Lemaitre : M. Ernest Renan. — Ch. Bigot : L'enseignement classique, le latin et le grec. — Léo Quesnel : L'île Formose, d'après les voyageurs anglais. — (17 janvier) F. Bouiller : L'Annuaire de l'Institut. — Rambaud : Jean de Witt, d'après M. Lefèvre-Pontalis. — (24 janvier) J. Lemaitre : *Denise*, de M. Alex. Dumas. — E. Caro : Une académie sous le Directoire, d'après M. J. Simon. — De Pressensé : Amiel et ses juges. — Gaucher : Edmond About ; souvenirs de jeunesse. (31 janvier) — E. Moûton : La physionomie des végétaux. — Souvenirs du Colorado. — J. Lemaitre : M. Gaston Boissier. — (7 février) Léo Quesnel : Le voyage de *la Vega*. — J. Lemaitre : M. Armand Silvestre. — Ténot : Le Cambodge. — (14 février) Gabriel Charmes : La politique coloniale et l'alliance anglaise. — Egger : Thucydide, d'après M. Girard. — Louis Ulbach. L'Escurial. — Ordinaire : M. Jean Gigoux. — REVUE RÉTROSPECTIVE (1er février) Deux notes inédites de Saint-Simon. — Une déclaration secrète de Louis XVIII, concernant les régicides, le 9 avril 1797. — Notes d'Eugène Demarquay : Comment on devient assassin. — REVUE SCIENTIFIQUE (17 janvier) Général Faidherbe : La question du Niger. — Berthelot : Les papyrus alchimiques d'Egypte. — Durand-Gréville : Les cartes nautiques. — (24 janvier) Friedel : La vie et l'œuvre de Wurtz. — Lacassagne : Les expertises médico-légales. — Thoulet : La vie des minéraux. — (31 janvier) De Saporta : Le rayonnement solaire. — Raffalovich : Les égouts de la ville de Francfort. — Bourquelot : La digestion chez les céphalopodes. — (7 février) Blanchard : L'origine de la vie. — Berthelot : Les manuscrits alchimiques grecs. — Marcel : Le Cambodge et le protectorat français. — G. Charmes : L'attaque des cuirassés par les torpilleurs. — (14 février) De Lapparent : Les origines du globe terrestre. — Ch. Richet : La température des animaux à sang froid. — Loye : Les microbes bienfaisants.

SCIENCE ET NATURE. (17 janvier) Tombouctou : La machine à marcher. — La composition chimique du grain. — Théodora, d'après les mosaïques de Ravenne. — (24 janvier) Le calcul sur les doigts vers l'an 1000. — Le commerce des cheveux. — Déformation du pin maritime. — La Corée et les Coréens. — (31 janvier) L'annonce des inondations. — Le feu central. — (7 février) David Livingstone. — Le grisou. — Les chemins de fer métropolitains. — Le commerce des fauves. — Tuyaux à gaz en papier. — (14 février) Les charmeurs d'oiseaux. — Les fleurs d'eucalyptus et les insectes. — Les mœurs des batraciens. — SPECTATEUR MILITAIRE (15 janvier) Desmaysons : Le règlement sur les manœuvres d'infanterie. — Le tir national en Italie. — Wolff : Souvenirs d'un lieutenant de génie. — Souvenirs du général Hulot. — (1er février) Episode de la bataille de Speicheren. — Constructions militaires improvisées. — Le ballon électrique de Meudon.

TACHES D'ENCRE. (novembre) La sensation en littérature ; la folie de Charles Baudelaire. — Un mauvais Français ; M. Victor Tissot. — (décembre) M. Alphonse Lemerre. — La sensation en littérature. — Les poètes suprêmes. — (janvier) M. Paul-Alexis Trublot. — MM. Leconte de Lisle et Sully Prudhomme.



PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 janvier au 15 février 1885)

CONSTITUTIONNEL. Janvier : 16. Nicolardot : Le Menteur ou les dix-huit façons de tromper, d'après La Fontaine et la Bible. 27. Trianon : *Monsieur Rambosson*, par Hermant.

DEBATS. Janvier : 16. Mélanges orientaux. 17. 27. 31. E. Bertin : *Louis XVII*, par Chantelauze. 19. Darmesteter : Voyage en Espagne d'un ambassadeur marocain (1690). 20. P. Bourget : Souvenirs sur Lamartine. 21. Jallifier : *Mémoires et relations politiques du baron de Vitrolles*. 23. Bourdeau : Mémoires de Caroline Bauer. 28. Ch. Clément : La collection Davillier au Louvre. 29. Lettres de Cavour. — Février : 3. Darmesteter : Les fraudes archéologiques en Palestine. 4. Franck : *Études familières de psychologie et de morale*, par F. Bouillet. 10. Bourget : Un voyage en France. 11. A. Mori : Une victime de Beaumarchais ; l'abbé Marin. 12. Chantavoine : *Fénelon à Cambrai*, par le duc de Broglie. 13. Dietz : *Le Collectivisme*, par P. Leroy-Beaulieu.

XIX[e] SIECLE. Janvier : 21. Obsèques d'Edmond About. 22. Sarcey : Lettres d'exil d'Edgar Quinet. — Février : 3. Sarcey : Lettres du publiciste Dufour. 3. *Tolla*, par About. 10. Sarcey : Lettres de Gustave Flaubert à G. Sand.

DROIT. Janvier : 19, 20. Moulin : Le Palais à l'Académie au XVIII[e] siècle : Antoine Furetière.

ECHO DE PARIS. Février : 12. Ed. Lepelletier : Vingt ans après *(Henriette Maréchal)*.

EVÈNEMENT. Janvier : 16. Girard : Dumas fils. 19. Magnier : Edmond About. 20. Deschaumes : Le neveu de Voltaire (About). 27. Duval : Victor Hugo oublié et inédit. — Février : 2. Deschaumes : A. Theuriet. 5. Fouquier : *Le Vandalisme révolutionnaire*, par E. Despois.

FIGARO. Janvier : 19. La pièce à thèse (Al. Dumas). 24. Méry bibliothécaire. 31. Racot : *Henriette Maréchal*. — Février : 2. Parisis : Le grenier de Goncourt. 15. A. Wolff : J. Vallès.

FRANÇAIS. Janvier : 16. *Histoire de Florence*, par Perrens. 20. L. Moland : L'anniversaire de la naissance de Molière ; l'anecdote de l'en-cas de nuit. 20. Lallemand : Deux éducateurs au IX[e] siècle à propos d'un livre récent. 23. Edmond About. 26. *Le Comte de Saint-Germain et ses réformes*, par Mention. 30. *La Comédie satirique au XVIII[e] siècle*, par Desnoiresterres. — Février : 2. 3. Dhuillé de Saint-Projet : *Hommes fossiles et hommes sauvages*, par de Quatrefages. 3. L. Moland : Le théâtre d'Henri Rivière. 12. *La Bonté*, par l'abbé Meuley. *La Maison et l'Église*, par Nisard. 13. *La guerre et la paix*, par de Tolstoï.

GAZETTE DE FRANCE. Janvier : 16. Dancourt : M. Coppée. 17. De Pontmartin : Correspondance de Louis Veuillot. 28. Dancourt : *Henriette Maréchal*. 29. Dancourt : Les mémoires de Laferrière. 31. M. Edmond About. — Février : 2. Dancourt : *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, nouvelle édition. 7. De Pontmartin : *Causeries sur les artistes de mon temps*, par Gigoux. 12. Bourgeois : Mémoires du marquis de Sourches. 14. De Pontmartin : *V. Hugo*, par Paul de Saint-Victor.

GAULOIS. Janvier : 18. Le dernier immortel (About). — Février : 2. La salle de lecture de la Bibliothèque nationale. 5. E. Bourges : Les maréchaux de la littérature ; Edm. de Goncourt.

GIL-BLAS. Janvier. 19. Nestor : M. Edm. About.

JUSTICE. Janvier : 3 *L'Ami du Peuple*, annoté par Marat. 16. Geoffroy : Critique rétroactive. 18. Sutter Lauman : Edmond About. 19. Santhonax : Le vrai Marat. 26 et 2 fév. Dubois Crancé à la Constituante, d'après de nouveaux documents. — Février : 1. Littérature féminine (M[me] Daudet). — Février. 8. 9. *Le Journal d'un officier d'ordonnance*, par d'Hérisson.

LIBERTÉ. Février : 2. Drumont : *Germinal*. 9. Drumont : *Les finances de l'ancien régime*, par M. Stourm.

MATIN. Janvier : 20. E. Arène : Edmond About.

MONITEUR UNIVERSEL. Janvier : 16. *La puissance française*, par Jeannerod. 17. 30. Fournel : *Frédéric II et Louis XV*, par le duc de Broglie. 18. *Les finances de l'ancien régime*, par M. Stourm. — Février : 3. O. de Vallée : Le dernier volume de M. Taine ; un discours sur Mirabeau. 4. E. Daudet : *Jean de Witt*, par M. Lefèvre-Pontalis. 7. E. Asse : *La comédie satirique au XVIII[e] siècle*, par Desnoiresterres. 14. *Journal d'un officier d'ordonnance*, par M. d'Hérisson. 15. *Histoire de la ville de l'Isle-Adam*, par l'abbé Grimot.

NATIONAL. Janvier : 18. *Le Vandalisme révolutionnaire*, par Eug. Despois.

RAPPEL. Janvier : 23. V. Meunier : Le mouvement théosophique.

REPUBLIQUE FRANÇAISE. Janvier : 21. About, auteur dramatique. 22. Les préliminaires de 1789 ; les édits de Turgot. 31. Un critique romantique ; Paul de Saint-Victor. — Février : 6. Marie-Antoinette en Vénus.

SIECLE. Janvier : 22. Texier : *Journal d'un officier d'ordonnance*, par le comte d'Hérisson. — Février : 13. Havard : L'archéologie au théâtre.

SOLEIL. Janvier : 19. Jean de Nivelle : François Coppée. — Février : 11. Victor Hugo expurgé.

TELEGRAPHE. Janvier : 20. Les mémoires de Jean Gigoux. 27. *Victor Hugo*, par Paul de Saint-Victor.

TEMPS. Janvier : 16. Excursion à travers l'Inde. 20. J. Claretie : About, souvenirs intimes. 21. Ph. Davyl : Les mœurs du théâtre en Angleterre. 22. E. Scherer : Métra. 27. *V. Hugo*, par Paul de Saint-Victor. La Palestine au temps de Jésus-Christ, par Stopfer. 31. Mézières : Etude sur

la poésie grecque. — Février : 3. *Olivier Maugant*, par Cherbuliez. 5. A. Porel : Métra. 6. Mantz : Franz Hals au Louvre.

UNIVERS. Janvier : 18. 28. Abbé Davin : *Patres antenicæni, analecta sacra.* — Février : 10. Abbé Daniel : Le Jourdain. 14. *Monographie du temple de Salomon.*

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois de janvier 1885

1. *Le Glaneur anarchiste.* Mensuel. in-8°, 24 p. Paris, imp. Towne. Bureaux, 2, rue Germain-Pilon. Abonnements : un an, 3 fr.; quatre mois, 1 fr. Le numéro, 25 centimes.

4. *L'Éleveur*, journal hebdomadaire illustré de zootechnie, de chasse et d'acclimatation. In-4°, 12 p. à 2 col. Fig. Vincennes, imp. Lévy. Bureaux, 62, rue des Ecoles. Abonnements : un an, 15 fr.

Le Petit Moniteur illustré. In-4°, 16 p. à 3 col. fig. Paris, imp. Faivre. Abonnements : un an, 8 fr.; six mois, 4 fr. Le numéro, 15 centimes. Hebdomadaire.

5. *Bulletin international des téléphones*, paraissant le lundi de chaque semaine. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. des Halles. Bureaux, 4, rue de Sartine. Abonnements : un an, 10 fr.: six mois, 5 fr. 50.

7. *Journal des Sociétés scientifiques*, paraissant le mercredi. Petit in-4°, 12 p. à 2 col. Paris, imp. Levé. Bureaux, 8, place de l'Odéon. Abonnements : un an, Paris, 12 fr.; départements, 13 fr.; étranger, 15 fr. Le numéro, 25 centimes.

8. *La Presse universelle.* Revue hebdomadaire des journaux étrangers. In-4°, 16 p. à 3 col. Paris, imp. Schlœber. Bureaux, 257, rue Saint-Honoré. Abonnements : un an, 30 fr. Le numéro, 75 centimes.

10. *Le Moniteur des Exposants*, organe spécial des intérêts français à l'Exposition internationale d'Anvers. In-4°, à 3 col. fig. Paris, imp. Lahure. Bureaux, 9, rue de Fleurus. Abonnements : un an, 20 fr.; étranger, 25 fr. Le numéro, 25 centimes.

La Question sociale, revue des idées socialistes et du mouvement révolutionnaire des deux mondes. Mensuel. In-8°, 32 p. Paris, imp. Reiff. Bureaux, 52, rue Monge. Abonnements : France, un an, 3 fr.; étranger, 4 fr. Le numéro, 25 centimes.

11. *Le Bulletin du Crédit*, financier, industriel, politique, paraissant le dimanche. In-4°, 16 p. à 3 col. Paris, imp. Dubuisson. Bureaux, 13, rue de Montyon. Abonnements : un an, 10 fr.; six mois, 6 fr. Le numéro, 25 centimes.

16. *Le Mexique*, organe des intérêts mexicains. In-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Schiller. Bureaux, 46, boulevard Haussmann.

18. *Cote foncière et immobilière*, paraissant le dimanche de chaque semaine. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Perreau. Bureaux, 72, faubourg Saint-Honoré. Abonnements : un an, 10 fr.

19. *Le Plébiscite*, journal bi-hebdomadaire. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Dubreuil.

25. *Le XXe siècle*, journal politique quotidien. Grand in-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. P. Dupont. Bureaux, 26, rue de Navarin. Le numéro, 15 centimes.

29. *Les Paysans au pouvoir.* In-4°, 4 p. à 3 col., fig. Paris, imp. Blanpain. Bureaux, 7, rue Jeanne. Abonnements : un an, France, 6 fr.; étranger, 8 fr. Le numéro, 10 centimes.

30. *Journal-Barral*, revue universelle illustrée du mouvement agricole. In-4°, 24 p. à 2 col., fig. Paris, imp. Marpon. Bureaux, 45, rue de la Harpe. Abonnements : un an, 20 fr. Le numéro, 60 centimes. Paraît les 10, 20 et 30 de chaque mois.

31. *L'Anti-Ferry.* in-4°, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Morphy. Bureaux, 16, rue Flatters. Hebdomadaire. Le numéro, 10 centimes.

Sans date. *Journal des bigots.* Organe paradisiaque Petit in-4°, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Desenfant. Le numéro, 10 centimes.

Revue socialiste, paraissant le 15 de chaque mois. In-8°, 96 p. Paris. imp. Bellenand. Bureaux, 12, rue du Croissant. Abonnements : un an, 12 fr. Le numéro, 1 franc.

Bulletin mensuel de la Société d'études philosophiques et morales. In-8°, 16 p. Paris, imp. Blanpain. Bureaux, 149, boulevard Saint-Germain.

Le Sténographe du progrès. In-4°, 4 p. à 2 col. Paris, typ. Abondance. Bureaux, 95, rue du Temple. Abonnements : un an, 2 fr. Mensuel.

Revue française de l'étranger et des colonies. In-8°, 108 p. Paris, imp. Chaix. Bureaux, 20, rue Bergère. Abonnements : un an, France, 25 fr.; étranger, 30 fr. Le numéro, 2 fr. 50. Mensuel.



FRANCE

Les Béotiens.

Le parquet de la Seine vient d'intenter des poursuites contre un nouvel ouvrage sortant de chez l'éditeur Kistemaeckers, de Bruxelles : *Les Béotiens*, par Henri Nizet.

L'auteur a adressé la lettre suivante à M. Lauth, juge d'instruction :

« Monsieur,

« J'apprends avec orgueil l'honneur artistique que la magistrature française veut bien me faire en poursuivant *les Béotiens.*

« Vous ne pourriez comprendre mon bonheur à vous affirmer que c'est moi personnellement qui suis allé distribuer mon livre à la presse et à plusieurs libraires de Paris, et qu'ainsi, également coupable, je tiens à être également mis en cause.

« Je vous prie de prendre note de cette déclaration et de recevoir mes remerciements.

« Agréez, monsieur le juge d'instruction, l'assurance des sentiments que je vous dois.

« Henri Nizet,
avocat. »

Roman-feuilleton proposé à M. Henri Rochefort.
L'affaire Besson. — L'affaire Dumay.

M. Dumay, homme de lettres, a intenté à M. Henri Rochefort un procès dont le jugement, rendu par le Tribunal de commerce de la Seine, le 22 septembre 1882, expose les circonstances.

Ce jugement, qui l'a débouté, est ainsi conçu :

« Le Tribunal,

« Attendu que s'il résulte des documents de la cause qu'en avril 1881 Dumay a reçu de Rochefort une avance de 500 francs en vue d'un roman qui aurait été destiné au journal l'*Intransigeant*, il est également acquis au débat que cette somme n'a été suivie d'aucune convention précise en vertu de laquelle Rochefort se serait engagé à publier dans le journal un roman déterminé, et notamment un roman intitulé *l'affaire Besson*, dont Dumay prétend aujourd'hui exiger l'impression ;

« Qu'il n'est justifié d'aucun accord entre les parties sur le titre, le sujet et l'étendue de l'œuvre projetée ;

« Attendu que si Dumay allègue avoir remis à Rochefort un scenario ou plan du roman, il ne justifie pas que les quelques feuillets communiqués au rédacteur en chef de l'*Intransigeant* s'appliquassent au roman en question, dont ce dernier affirme n'avoir eu ni le titre ni le sujet ;

« Que Dumay ne justifie pas davantage que ce plan ait été approuvé et accepté par la rédaction ;

« Attendu d'ailleurs que, depuis, Dumay a lui-même retiré spontanément le manuscrit communiqué, dont il devait être réputé reprendre ainsi la libre disposition ;

« Que cette situation n'a pu être modifiée par l'offre à la requête de Dumay de fournir au fur et à mesure, d'après l'usage, la copie de « l'affaire Besson. »

« Attendu que dans ces circonstances Dumay ne fait pas la preuve qui lui incombe, en qualité de demandeur, de la convention dont il réclame l'exécution ;

« Que dès lors il n'y a pas lieu d'accueillir sa double demande en exécution sous contrainte de 100 francs par jour de retard et en payement de dommages-intérêts ;

« Par ces motifs,

« Déclare Dumay mal fondé, le déboute et le condamne aux dépens. »

M. Dumay a interjeté appel de ce jugement. Il n'a pas présenté avocat devant la Cour, et, sur les observations de Me Gatineau, avocat de M. Henri Rochefort, et sur les conclusions conformes de M. l'avocat général Manuel, la décision des premiers juges a été purement et simplement confirmée.

Cour d'appel de Paris, 1re chambre ; audience du 21 janvier 1885. — Compte rendu de la *Gazette des Tribunaux*.

ÉTRANGER

Autriche.

Saisie de « l'Histoire des Serbes ».

Le ministre des finances austro-hongrois, Benjamin de Kallay, a écrit une *Histoire des Serbes* que le professeur Bitkowikes, de Pesth, a traduite en serbe avec l'autorisation de l'auteur. Les exemplaires de cette traduction envoyés à Serajewo, province de l'Herzégovine occupée par l'Autriche, ont été confisqués par ordre de la censure, qui trouve l'ouvrage du ministre des finances « dangereux pour l'État ».

L'imprimeur-éditeur-gérant : A. Quantin.

Supplément au Numéro du 10 Mars 1885 du « LIVRE »

Librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

MAXIME DU CAMP

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LA CHARITÉ PRIVÉE A PARIS

Un volume in-8, broché. 7 fr. 50

TABLE DES MATIÈRES

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

PARIS

SES ORGANES, SES FONCTIONS & SA VIE

7e ÉDITION

Six volumes in-16, brochés. 21 fr.

SOUVENIRS LITTÉRAIRES

Deux volumes in-8, brochés. 15 fr.

SOUVENIRS DE L'ANNÉE 1848

2e ÉDITION

Un volume in-16, broché. 3 fr. 50

LES CONVULSIONS DE PARIS

6e ÉDITION

Quatre volumes in-16, brochés. 14 fr.

LE NIL

ÉGYPTE ET NUBIE

4e ÉDITION

Un volume in-16, broché. 3 fr. 50

HISTOIRE ET CRITIQUE

Un volume in-16, broché. 3 fr. 50

OPINION DE LA PRESSE

SUR LES

PETITS CONTEURS

DU XVIII[e] SIÈCLE

Édition terminée et qui ne sera pas réimprimée

PUBLIÉE AVEC NOTICES BIO-BIBLIOGRAPHIQUES

PAR

OCTAVE UZANNE

L'ILLUSTRATION COMPREND

Un portrait gravé à l'eau-forte, un fac-similé d'autographe, des en-têtes et culs-de-lampe dans le goût du XVIII[e] *siècle*

Chaque volume, in-8° format anglais, sur papier de Hollande. . . . . 10 fr.
— — sur Whatman bleuté . . . . 25 fr.

CES VOLUMES S'ENRICHISSENT CHACUN DE SIX

EAUX-FORTES

Qui se vendent à part, dans un cartonnage artistique.

1°. — *Exemplaires avec lettre sur papier de Hollande. Prix :* 10 fr.

2°. — *100 exemplaires numérotés et avant lettre, correspondant aux 100 exemplaires numérotés de l'édition du texte, savoir :*

Pour (n[os] 1 à 20) sur chine : sur japon, en noir et en sanguine. Prix.............. 25 fr.
Pour les (n[os] 21 à 50) sur Wathman blanc : sur Wathman blanc et sur japon. Prix. 25 fr.
Pour les (n[os] 51 à 100) sur Wathman bleuté : sur Wathman bleuté et sur japon. Prix. 25 fr.

3° — *40 premiers états, numérotés en chiffres romains, avant toute lettre* SUR PAPIER JAPON BLANC, *GRAND FORMAT, comprenant trois épreuves en noir, bistre et sanguine de chacune six planches.* 50 fr.

I. — **Voisenon.** — Compositions et gravures de GÉRY-BICHARD.
II. — **Boufflers.** — Compositions de A. POIRSON, gravées par A. MONGIN.
III. — **Caylus.** — Compositions de DUBOUCHET, gravées par HANRIOT.
IV. — **Crébillon fils.** — Compositions et gravures de MILLIUS.
V. — **Moncrif.** — Compositions de PAUL AVRIL, gravées par A. MONGIN.
VI. — **La Morlière.** — Héliogravures d'après les compositions de CHARLES LEPEC.
VII. — **Duclos.** — Compositions et gravures de LOS RIOS.
VIII. — **Cazotte.** — Compositions et gravures de GÉRY-BICHARD.
IX. — **Restif.** — Compositions et gravures de MONGIN.
X. — **Besenval.** — Compositions de PAUL AVRIL et gravures de TALUET.
XI. — **Fromaget.** — Compositions de PAUL AVRIL reproduites en héliogravures.
XII. — **Godard d'Aucourt.** — Reproduction en fac-similé de gravures du XVIII[e] siècle.

LE *FIGARO*

Beaucoup de bons et beaux livres pendant cette dernière quinzaine. Citons d'abord, pour les bibliophiles, les *Contes dialogués de Crébillon fils.* L'éditeur, M. A. Quantin, poursuit avec une louable activité cette délicieuse collection des *Petits conteurs du dix-huitième siècle,* publiée avec tant de goût par les soins de M. Octave Uzanne, auquel nous devons déjà les précédents volumes : *Voisenon, Boufflers* et *Caylus.*

La spirituelle et longue étude de M. Octave Uzanne prépare fort bien à la lecture des *Matines de Cythère* et du *Hasard du coin du feu;* le jeune écrivain raconte la vie intéressante de Crébillon fils.

Ce volume, comme ses prédécesseurs, édité avec la plus grande recherche typographique, est enrichi d'un portrait charmant par Ad. Lalauze, et de vignettes à l'eau-forte et fleurons sur bois, qui donnent à l'ensemble du livre le meilleur air XVIII[e] siècle.

LA *FRANCE*

Les éditions luxueuses et soignées des chefs-d'œuvre de notre littérature se succèdent sans relâche; c'est à qui fera le mieux dans ce glorieux tournoi bibliographique. — Nous annonçons aujourd'hui avec un vif plaisir aux nombreux gourmets littéraires du siècle dernier, une élégante réimpression des *Contes de Voisenon*. Cette délicieuse édition, publiée par M. A. Quantin, dans un format in-8° anglais, sur vergé de Hollande, est précédée d'une longue et intéressante notice sur le joyeux abbé académicien, par M. Octave Uzanne, et est ornée d'un portrait par A. Lalauze et de deux vignettes finement gravées par A. Mongin.

Rien de plus coquet que ce premier volume, d'une collection qui comprendra 10 volumes environ. Tous les délicats voudront posséder dans leurs bibliothèques ces adorables *Petits Conteurs* injustement oubliés, et nous n'hésitons pas à prédire un légitime succès à la collection.

LA *GAZETTE DE FRANCE*

Le XVIII[e] siècle est à la mode. On en recherche les livres, les estampes, les tableaux, les meubles. Qu'il s'agisse d'une toile de Fragonard, d'un dessin de Moreau, d'une gravure de Gabriel de Saint-Aubin, d'un livre illustré par Eisen ou Gravelot, d'une pendule de Boule, d'un groupe en biscuit de Sèvres, inspiré par M[me] de Pompadour, les amateurs s'en disputent la possession avec acharnement, sans reculer devant les plus extravagantes folies des enchères. On réimprime avec prédilection ses petites poésies, ses conteurs égrillards et ses chansonniers polissons. Voici qu'on nous annonce et que l'on commence une collection, en une douzaine de volumes, des conteurs du dernier siècle, dont Crébillon fils, Boufflers, Voisenon, Duclos, Caylus, Moncrif, le chevalier de la Morlière sont les représentants les plus connus.

C'est par l'abbé de Voisenon que l'infatigable M. Octave Uzanne a ouvert sa galerie des *Petits Conteurs du* XVIII[e] *siècle*. L'honneur revenait de droit à cet abbé de Cythère, l'un des plus spirituels amuseurs de salon, diseur de riens ingénieux, d'une tournure d'esprit originale et quelquefois piquante, d'un style alerte, preste et dégagé, qui mêle à sa frivolité des traits d'observation assez fine, des saillies malicieuses, des épigrammes lancées d'une main juste, et sait donner à ses licences le raffinement d'une gaze légère. M. Uzanne a choisi sept contes dans son œuvre : il a eu la sagesse de laisser de côté l'un des plus connus, mais aussi le plus libre de tous : le *Sultan Misapouf*, « pour des raisons de dignité que l'on comprendra aisément. » Non seulement nous approuvons ses motifs, mais nous l'aurions excusé sans peine s'il eût également fait le sacrifice de *Tant mieux pour elle*, dont l'indécence froide, contournée, alambiquée, quintessenciée, rappelle le plus mauvais conte de Diderot. On trouve sans cesse dans Voisenon ce libertinage glacial, tout dans l'imagination et dans la tête, qui danse sur la pointe d'une aiguille; cette polissonnerie sans tempérament, d'un homme qui vivait de régime et que les femmes regardaient comme sans conséquence.

Victor Fournel.

LE *MONITEUR UNIVERSEL*

En 1727, Paradis de Moncrif, secrétaire du comte abbé de Clermont, poète de cour, homme à la mode, chansonnier en vogue et futur académicien, fit paraître l'*Histoire des Chats :* « Dissertation sur la prééminence des chats dans la société, sur les autres animaux d'Egypte, sur les distinctions et privilèges « dont ils ont joui personnellement, sur le traitement honorable qu'on leur faisait pendant leur vie, et des « monuments et autels qu'on leur dressait après leur mort, avec plusieurs pièces qui y ont rapport. » L'ouvrage à peine paru déchaîna sur Moncrif une bourrasque de moqueries et de rires : Il grêla des épigrammes, il plut des chansons. L'idée qu'on pût sérieusement s'occuper des chats, écrire un livre sur eux, semblait à tout le monde la plus impertinente des lubies. — « En vérité » disait un des cent pamphlets « qui s'abattirent sur l'ouvrage, je ne saurais trop condamner le projet d'un auteur qui choisit un « sujet aussi peu intéressant que les chats pour entretenir le public... N'est-ce pas pitoyable de voir un « homme d'esprit capable de faire de bonnes études, perdre cinq ou six années à compiler, dans les auteurs « grecs et latins, tout ce qui a pu être dit de bon et de mauvais, de vrai et de faux au sujet des chats ? » — Quelque temps après, Moncrif sollicitant du comte d'Argenson le brevet d'historiographe de France : « Historiogriffe, voulez-vous dire, » lui répliqua le ministre. Un libelliste taré du temps ayant fait courir sur lui une injurieuse épigramme, Moncrif riposta par quelques coups de plat d'épée, administrés à son insulteur. « Minon ! Minon ! patte de velours ! » lui criait Roy avec une couardise spirituelle, en se frottant les épaules. Plus tard, quand Moncrif se présenta à l'Académie, on lui jeta ses *Chats* entre les jambes, pour l'empêcher d'y entrer :

Ces beaux esprits vont nous apprendre
Qui chez eux doit avoir le pas.
Ils ont des rats, ils ont des rats :
Il leur faut quelqu'un pour les prendre,
Ils choisiront l'auteur des *Chats*..., etc.

Trente-cinq ans plus tard, Voltaire, apprenant que Moncrif avait été nommé examinateur de son

Histoire de Russie, écrivait à d'Argental : — « L'auteur des *Chats* n'est pas trop fait pour juger Pierre le Grand. Il y a loin de sa gouttière au Volga et au Jaïk. » — Jamais charivari pareil ne fut donné à un écrivain. Il n'y avait pas, c'est le cas de le dire, de quoi fouetter un chat dans son livre, il y eut de quoi le bafouer et le turlupiner toute sa vie.

Cette émeute littéraire n'était pas tant soulevée par l'ouvrage que par son sujet. L'animal n'existait pas pour les beaux esprits des dix-sept et dix-huitième siècles. On en était sur lui à la doctrine de Descartes qui n'y voit qu'une machine ambulante, mise en mouvement comme les horloges, par une combinaison de ressorts. Les préjugés s'ajoutaient aux théories pour le mépriser et pour l'avilir. Que pouvaient être les bêtes aux yeux de ces seigneurs et de ces grandes dames de Versailles, qui regardaient à peine comme des hommes les paysans, leurs compagnons de servage? Une plèbe à quatre pattes ou à plumes, faite pour être attelée, mangée ou tondue, mais indigne d'attirer l'attention du philosophe ou la sympathie du poète.

Nous avons heureusement changé tout cela. L'animal, au dix-neuvième siècle, est monté en grade. Il a repris son rang dans la grande parenté des êtres. On n'hésite plus à reconnaître que son instinct est l'ébauche d'une âme. Cette réhabilitation a produit une littérature toute nouvelle. Les animaux n'avaient que des naturalistes pour les décrire et des anatomistes pour les disséquer; ils ont aujourd'hui des biographes pour raconter leur vie instinctive, et des poètes pour interpréter leur âme silencieuse. C'est ainsi que M. Champfleury a pu écrire, il y a quelques années, un livre sur les chats qui est toute une monographie, sans avoir à craindre les railleries qui assaillirent le pauvre Moncrif.

M. Quantin nous rend aujourd'hui, dans sa charmante publication des *Petits conteurs du XVIIIe siècle*, cette *Histoire des Chats* si bafouée, telle qu'elle parut en 1727 dans la première et rare édition, avec le fac-similé des figures de Coypel gravées à l'eau-forte par le comte de Caylus. Elle méritait, ne fût-ce que pour avoir devancé son temps, d'être retirée de l'oubli. C'est une compilation moitié savante et moitié frivole, quelque chose comme une étagère de statuettes de chats égyptiens reproduites en porcelaine de Saxe et de Sèvres. L'auteur y prend la défense de l'espèce féline avec un fin et froid badinage. Les réflexions et les plaisanteries, les madrigaux et les aperçus, l'histoire naturelle et l'histoire ancienne, le bel esprit et l'érudition se mêlent ingénieusement dans son livre. Sous sa couleur de pastel fané, il a conservé quelque grâce : on le relit encore avec agrément.

Quelques jolis contes de Moncrif terminent ce volume, édité avec le luxe élégant qui distingue tous les ouvrages sortis des presses de M. Quantin.

PAUL DE SAINT-VICTOR.

L'imprimeur-éditeur-gérant : A. QUANTIN.